

# EXPORT 500



1ère BATTERIE FRANCAISE

AVEC GROSSE-CAISSE DE 55 CMS, CAISSE-CLAIRE METAL, AVEC TIMBRE SPECIAL DE 30 RANGS

PRIX LUTHERIE MODERNE IMBATTABLES

VARIORYTHM ( J. COLLYNS ) - Appareil unique au monde, permettant d'obtenir à votre gré un ralentissement ou une accélération de vos mouvements. Le VARIORYTHM permet également de rendre mobile des objets habituellement fixes. Sa puissance d'action est telle qu'il peut animer plus de 300 personnes.

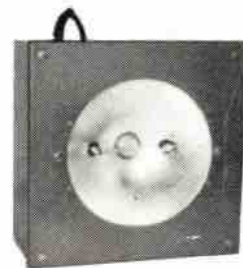
COLOR-LIGHT ( J. COLLYNS ) - Le PREMIER orgue de lumière automatique, avec discriminateur de fréquence séparant en trois couleurs les basses, médium, aigues. La puissance commandée par le COLOR-LIGHT a été portée à 9000 W.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA LUTHERIE MODERNE A PLUS DE DEUX ANS D'EXPERIENCE DANS CE DOMAINE - UNE DEMONSTRATION COMPLETE DE CES APPAREILS PEUT ETRE EFFECTUEE DANS NOTRE AUDITORIUM DE PARIS.

COLOR-LIGHT



VARIORYTHM



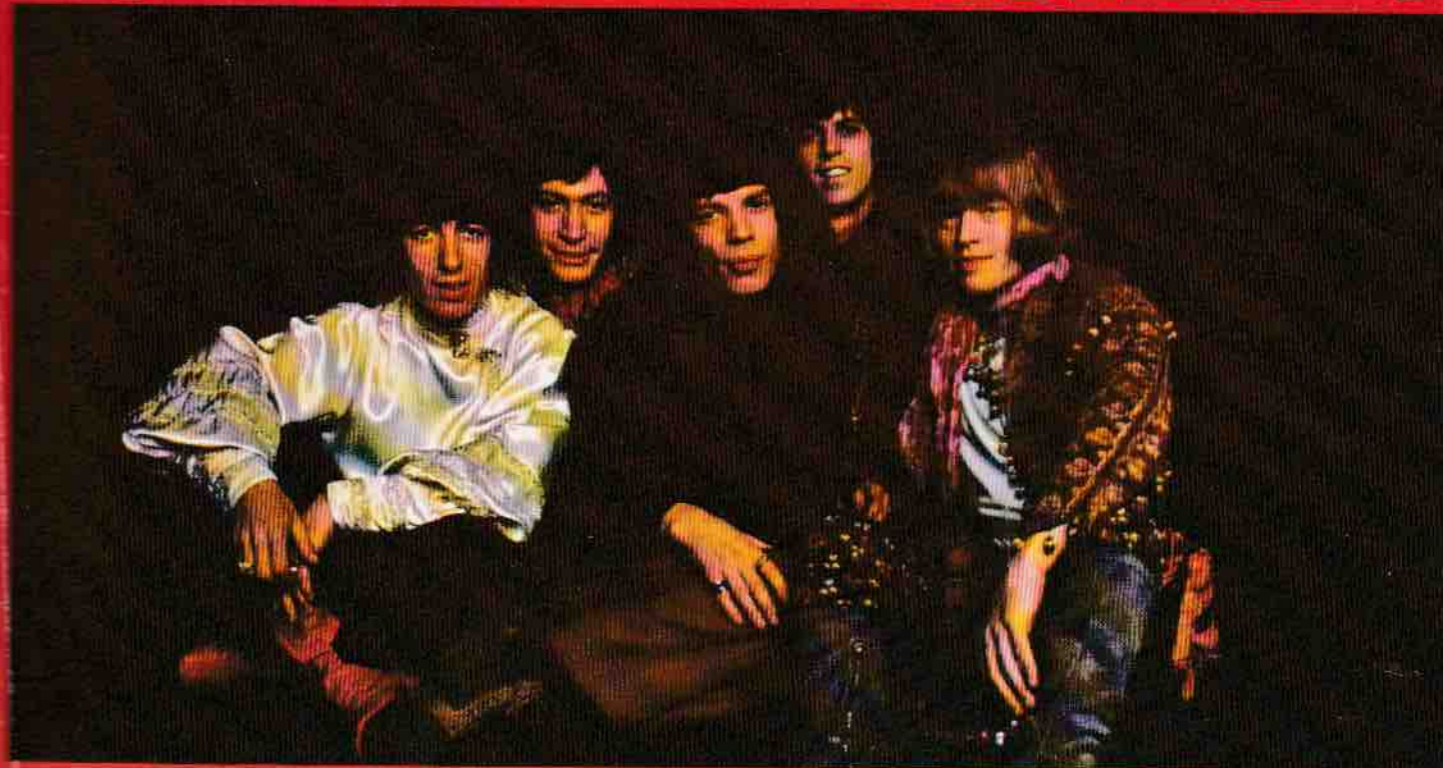
la Lutherie  
moderne

LA LUTHERIE MODERNE - 14. RUE DE DOUAI - PARIS 9 - Tél 744-73-21

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

## OU VONT LES STONES ?



ALAIN  
DISTER :  
AMSTERDAM  
newport  
folk blues  
festival

CANNED HEAT  
BEE GEES  
JULIE DRISCOLL  
PINK FLOYD  
MARY HOPKIN

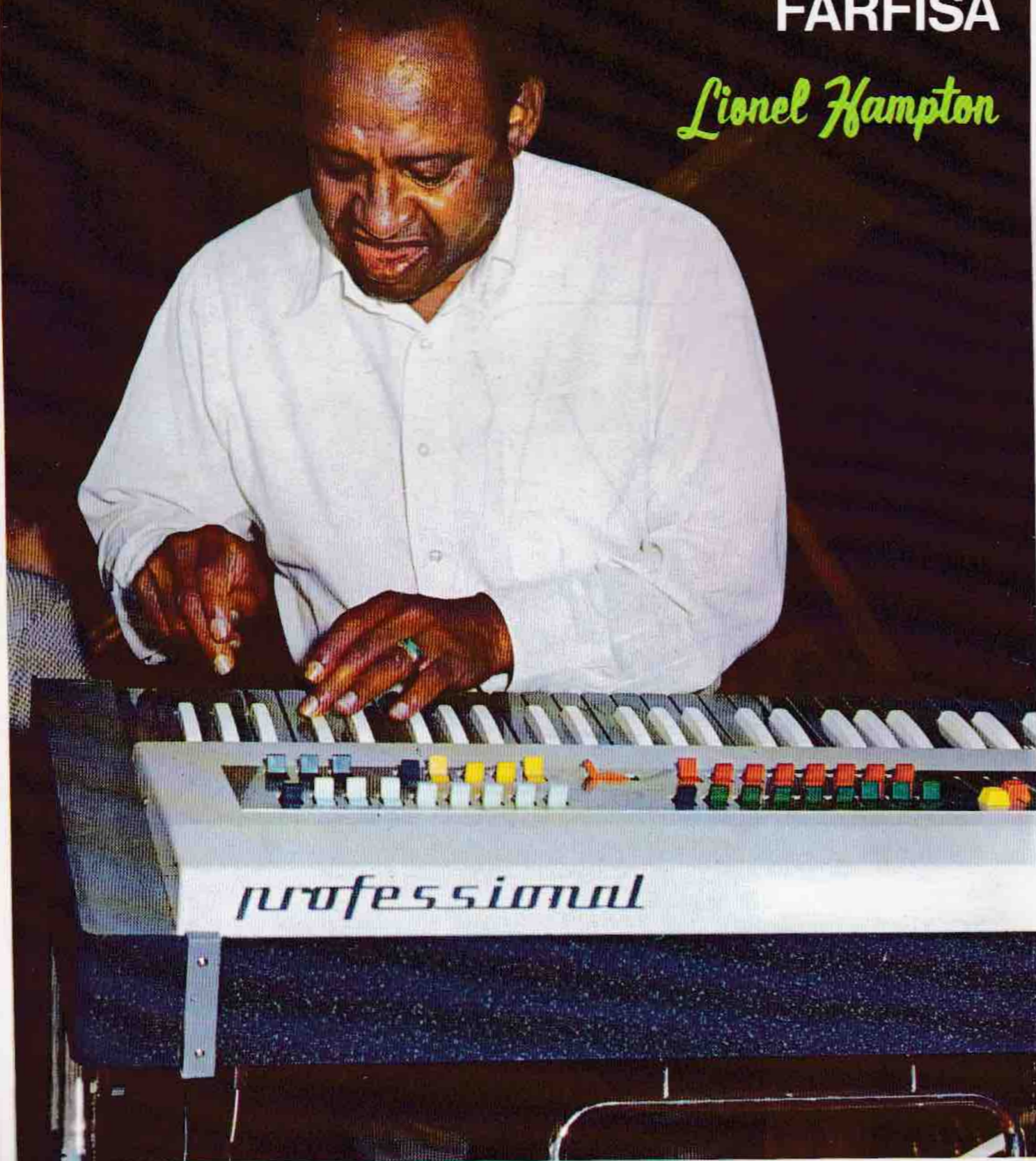
rockers  
anglais

JULIETTE  
GRECO  
MICHEL  
LANCELOT  
NICOLETTA

N° 22 NOVEMBRE 68 3 F SUISSE 3 F

  
**FARFISA**

*Lionel Hampton*



A moins d'avoir la vocation de déménageur, il était impossible jusqu'à présent de trouver dans la gamme des orgues électroniques un instrument véritablement « professionnel » aisément portable. C'est maintenant chose faite et nous allons étudier ce nouvel orgue présenté par Farfisa.

Dérivé de la série « Compact », il possède un habillage « à l'italienne » extrêmement séduisant qui n'empêche pas une réalisation très fonctionnelle. Un maximum de possibilités pour un minimum de poids et d'encombrement, grâce à des circuits imprimés et des transistors au silicium, et surtout grâce à la forme et à la disposition des registres, tout à fait nouvelles. Les combinaisons réalisables sont innombrables et cet instrument, par cette versatilité, s'adapte à la personnalité de chacun.

Le clavier comporte 61 touches sur cinq octaves complètes du do au do, avec une section grave de trois octaves et une section aiguë de deux octaves. C'est véritablement deux claviers en un seul, car on peut réaliser des effets indépendants sur chacune des deux sections. Nous y reviendrons.

Le clavier peut être utilisé en position horizontale, ou

bien avec une inclinaison qui peut atteindre 30 degrés. Ce qui permet de jouer debout, l'inclinaison corrigeant la position incorrecte des mains.

Du fait du choix des registres, l'étendue sonore va du do grave (32 cycles) au si aigu (7902 cycles), soit huit octaves. Comme sur un orgue véritable, l'étendue est distribuée sur huit hauteurs de sons (16' - 8' - 5 1/3' - 4' - 2 2/3' - 2' - 1 3/5' - 1 1/3').

Les timbres sont groupés en quatre familles distinctes, qui sont utilisables indépendamment grâce à des potentiomètres de volume séparés et des annulateurs, permettant d'enclencher ou de déclencher chacune de ces familles.

La famille des flûtes comprend les timbres les plus doux, répartis sur les huit hauteurs de sons.

La famille des clarinettes comprend 4 registres graves et 4 registres aigus « Sharp » bien distincts. Le timbre clarinette « Sharp » convient particulièrement à une expression jazz.

La famille « Sustain » comprend trois timbres : Celesta, tonalité douce correspondant aux flûtes, Harpsichord, plus incisif, et Kinura, perçant, complétant les sharp-clarinettes. L'effet « Sustain » comporte aussi un re-

## l'orgue farfisa professionnel

*l'électronique  
simplifie la vie  
des musiciens*

giste pour obtenir deux différentes longueurs de son (sustain = soutenu). Deux annulateurs permettent d'appliquer le sustain indépendamment sur les 3 octaves graves et les 2 octaves aigus (deux claviers en un seul).

Dans la famille des percussions, on distingue une percussion très courte qui permet, en combinaison avec d'autres timbres, d'obtenir des effets de marimba, de xylophone, une percussion moyenne qui souligne le dessin mélodique d'une exécution jazz, et une percussion longue qui donne de la présence aux basses. Deux annulateurs également permettent d'attribuer indépendamment un effet de percussion sur les deux parties grave-aigu du clavier. Par une touche « Perc-Sel » (Sélectrice de Percussion), on obtient en l'appuyant une répétition de l'effet percuté. Il suffit alors de maintenir un accord à la main gauche et de jouer une phrase musicale rapide à la main droite pour que l'accord de la main gauche soit répété au rythme de la phrase rapide de main droite.

On peut également, lorsqu'on joue « legato », n'avoir un effet de percussion que sur la première note d'une mélodie tandis qu'on aura l'effet sur chaque note par un

jeu « stacatto ». Cela permet des nuances très intéressantes dans le phrasé.

Bien entendu, l'orgue possède un jeu de « vibrato » lent ou rapide, léger ou profond, cet effet de vibrato pouvant être utilisé indépendamment sur les deux parties du clavier, voire même à une ou plusieurs familles de timbres. Ce qui permet des combinaisons très variées.

Tous ces effets indépendants expliquent vraiment pourquoi cet orgue possède « deux claviers en un seul ». L'orgue se présente sans amplificateur et haut-parleurs, il est donc complété par trois unités qui peuvent être montées en colonne, les unes sur les autres.

La première unité (A73) comprend l'alimentation, l'amplificateur et un haut-parleur. La puissance est de 50 watts. La seconde unité est en fait un baffle contenant un deuxième haut-parleur.

La troisième unité comprend un haut-parleur à système rotatif que Farfisa intitule « Sound Sphère » qui ressemble comme un frère au fameux « Leslie ».

Il existe également un ampli-

ficateur Farfisa de 80 watts qui est équipé d'un haut-parleur J.-B. Lansing (le meilleur du monde) monté dans un baffle Bass-Reflex. Le prix est plus élevé, mais le rendement sonore justifie amplement cette différence. Il est possible de jouer du Farfisa « Professional » avec un simple écouteur, ce qui n'interrompt pas le signal de sortie de l'orgue, caractéristique très intéressante pour l'utilisation de l'orgue en studio d'enregistrement. Farfisa, dans ses dernières nouveautés, présente aussi le Fast 5 qui est le plus évolué des orgues transportables à prix très modéré. Il bénéficie de nombreuses qualités du « Professional », sauf ce système complexe d'indépendance des 2 parties du clavier (compensé ici par l'ajout d'un pédalier de 13 notes).

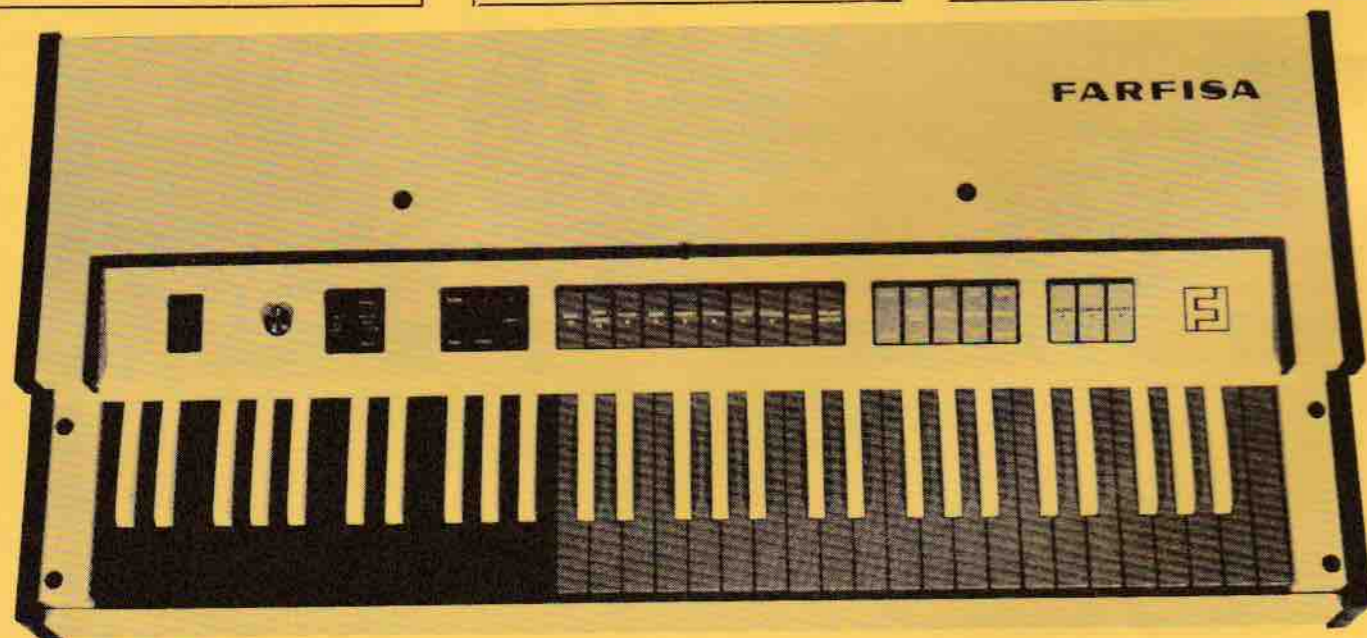
#### LE SHOWLITE

Dans un autre domaine, Farfisa présente une grande nouveauté dont nous vous avons déjà parlé succinctement, le « Showlite », équipement électronique avec panneau de contrôle pouvant fournir

l'illumination complète pour une petite scène.

Le Showlite permet de faire des effets chorégraphiques pour les chanteurs, les solistes et les groupes. Le contrôle peut être commandé par le soliste ou un autre membre du groupe pendant le spectacle. Cette unité de commande du Showlite peut-être groupé avec les amplificateurs de sonorisation du fait de son faible encombrement.

Elle permet l'allumage de deux lumières fixes (jeux de rampe ou simples lampes), ainsi que quatre projecteurs, soit en lumière fixe soit en lumière intermittente à réglage progressif par potentiomètre, d'un éclat toutes les quarante secondes jusqu'à 12 éclats par seconde. Le Showlite intéresse donc les orchestres désireux de régler eux-mêmes leur éclairage, mais aussi les night-clubs et music-halls où un grand système d'illumination serait trop coûteux. Tout comme l'orgue Professional, cette création répond à une demande qui n'était pas satisfaite jusqu'à présent (communiqué).



## ROCK & FOLK ACTUALITES



### ray charles le patron

Au cours des quatre concerts parisiens donnés par Ray Charles dans la grande Salle Pleyel (pratiquement à bureaux fermés), le grand public et aussi les amateurs ont pris, si vous me passez l'expression, des « pieds » différents. Mais le « pied » dans les deux cas.

Le grand public a découvert ou retrouvé le Ray Charles, « showman » et « bête de scène », « bête de micro » auréolé de toute une légende, à la fois mythe et incarnation du mythe, sorte de monstre sacré du rhythm and blues et du jazz, vivant symbole de toute une humanité américaine de couleur. Le grand public a découvert ou retrouvé un autre showman en la personne de l'organiste - pianiste - chanteur - danseur Billy Preston. Il a découvert les nouvelles Raelets, quatre belles filles de couleur swingantes et agui-chantes.

Ce grand public curieux et mélomane, à des degrés divers, a subi une nouvelle fois les charmes de la grande formation de jazz et de ses solistes. De leur côté, les amateurs, les « fans », les musiciens ou chanteurs professionnels ont retrouvé une des plus prestigieuses et authentiques figures de la musique négro-américaine (qui englobe, pour moi, le style de la Nouvelle-Orléans, work songs, blues, gospel songs, spirituals, rhythm and blues, pop-music, jazz classique, moderne, free et bien d'autres choses encore).

L'orchestre de Ray Charles est composé d'une très belle section de trompettes menée presque toujours par Wallace Davenport et, plus rarement, par Philip Guilbeau. Une bonne section de trombones avec Henry Coker qui joue la partie de premier, et une section de saxophones assez moelleuse avec Leroy Cooper au baryton. La rythmique comprend toujours Edgar Willis à la guitare basse, Fred Robinson à la guitare, Ray lui-même au piano ou Billy Preston au piano (il joue de l'orgue en seconde partie du concert). L'innovation heureuse: c'est l'excellent Roger Humphries (qui vint à Antibes avec Horace Silver) et qui se révèle un très bon drummer de grand orchestre.

On ne peut rien comprendre à la musique négro-américaine (dans l'acception que j'ai définie plus haut) si l'on a pas la chair de poule en écoutant Ray chanter « Going down slow » ou « Georgia ». Tous les grands de la musique négro-américaine, Memphis Slim, Curtis Jones, Rosetta Tharpe, Marion Williams, Louis, Quincy Jones, Dizzy, Miles, Cecil Taylor, Archie Shepp sont « dingues » de Ray Charles. Donc, un critère: il ne s'agit pas d'aimer ou de ne pas aimer, de trouver que... ou de ne pas trouver que... si l'on peut froidement écouter Ray Charles et ne pas ressentir le choc... il vaut mieux se consacrer à d'autres activités.

Qu'il hurle et sanglote le blues,

qu'il surpasse tous les champions du « feeling » ou du « soul » dans une ballade, qu'il redonne à de vieux succès comme « Margie », « Marie », ou « You made me love you » l'aspect d'un « tube » qu'on est en train de lancer, Ray est le « Genius » (mot qui, en anglais, signifie aussi l'aptitude naturelle à faire très bien quelque chose. De même, disons-nous en français pour un joueur de tennis, « il a le génie du service, ou du smash, ou du revers »). En d'autres mots, après Ray Charles, pour



JOE COKER

La réalisation de son disque a coûté 2000 livres sterling. Il se fit particulièrement remarquer au Festival de Jazz et de Blues cet été à Sunbury. Depuis quelques semaines, les radios françaises et anglaises n'arrêtent pas de programmer son « With a little help from my friends », l'adaptation d'une chanson que Ringo Starr interpréta avec les Beatles dans « Sgt Pepper's ». Joe Coker a 23 ans, il est originaire de Sheffield et grand admirateur de Ray Charles.

par  
jacques barsamian,  
jocelyne boursier,  
jean-noël coghe,  
f.-r. cristiani,  
maurice cullaz,  
claude villers.



## nouvelles d'amérique par



• Quelques tarifs pratiqués à Las Vegas (par semaine) **Harry BELAFONTE** et **Red SKELTON** (comique) : 60 000 dollars **Wayne NEWTON** : 52 000 dollars, **Buddy HACKETT** (comique ressemblant physiquement à **Francis BLANCHE**) : 50 000 dollars, **Carol CHANNING** (vedette de Broadway, la créatrice de **HELLO DOLLY**) : 40 000 dollars, **Andy WILLIAMS** : 75 000 dollars.

Je vous rappelle que certains jours, le dollar vaut environ 5,00 F. Par ailleurs, il est formellement interdit de faire voir cet écho à **Line RENAUD**, qui travaille déjà à Las Vegas, mais qui ne sait pas, ainsi qu'à **Mireille MATHIEU** dont l'avenir me semble tout tracé, et qui n'a pas besoin de savoir.

• **Lester CHAMBERS**, le soliste des **CHAMBERS BROTHERS** a été arrêté, le 29 août alors qu'il achetait de la Marijuana, avant de se produire au Steve Paul Scene de New York dans un gala au profit des enfants du Biafra. Aux dernières nouvelles, malgré l'intervention de la brigade des stupéfiants, il meurt encore quelques milliers d'enfants tous les jours dans les forêts du Biafra.

• **THE NEW YORK ROCK AND ROLL ENSEMBLE**, que j'ai pu vous présenter l'autre soir au Pop-Club, de José Artur passe actuellement en vedette au Bitter End et a joué « en dialogue » à la **BROOKLYN ACADEMY OF MUSIC**, avec le **NEW YORK CHAMBER SOLOISTS**, dans un programme de Rock, Vivaldi et Jean Sebastian Bach.

• **Tuli KUPFERBERG**, des **FUGS** a écrit de nouvelles chansons: Voici leurs titres: « **DOCTOR SPOCK** » (à la gloire du célèbre pédiatre et pacifiste, récemment condamné à 3 ans de prison pour « incitation à la désertion »), « **O, COLUMBIA THE SOOT OF THE CITY** », (O, Columbia la suie de la cité), (à propos des incidents de Columbia University, à New York,

au printemps dernier, et par ironie, sur le même air que la chanson patriotique « O, Columbia the Gem of the Ocean »). « **THE NEW INTERNATIONAL** » (sur l'air de l'Internationale, mais sous-titrée the Intersexional).

• Alors que tant de groupes se disloquent (voir plus bas), les **JEFFERSON AIRPLANE**, ont décidé, eux, de vivre tous ensemble. A cet effet, ils viennent d'acheter en commun une immense et très belle propriété, avec maison construite par Tiffany en 1905, juste en face du Golden Gate Park à San Francisco.

Ils sont présentement en train de faire installer leur propre studio d'enregistrement dans la cave. Prudent, un amateur d'antiquités leur a proposé d'acheter tout de suite, pour 10 000 dollars, l'une des fameuses vitres Tiffany de la porte d'entrée (et d'époque ajouterait un journaliste que je ne citerai pas, n'ayant jamais dénoncé personne).

• **Mr. Herbert KHOURY**, plus connu sous le nom de **TINY TIM** (encore lui) demande, par l'intermédiaire d'un tribunal, la modique somme de 1 million de dollars (500 millions d'anciens francs) à la marque de disques Bouquet record Co., qu'il accuse de profiter de sa renommée actuelle pour ressortir d'une part un simple « Be my love » et d'autre part un album 33 t. « Concert in Fairyland » sous le nom de Tiny Tim sans son consentement. Ces enregistrements avaient été réalisés à l'époque où il se faisait appeler — sans grand succès — **Darry Dover**.

• Des films à voir absolument lors de leurs sorties en France. « **THE IMMORTAL STORY** » d'Orson Welles, avec Jeanne Moreau et Orson Welles lui-même. Son premier film en couleur, et une bande originale avec la musique d'Erik Satie. « **BEYOND THE LAW** », un

thriller pas comme les autres, réalisé par Norman Mailer (l'écrivain auteur des Nus et des Morts, du Rêve américain et plus récemment de Pourquoi nous sommes au Vietnam). Et, je vous jure que les récents événements n'y sont pour rien: 6 films Tchèques (je vous donne les titres en anglais et leur traduction littérale, d'abord parce que je ne connais pas le tchèque et ensuite parce que les distributeurs ont souvent la fâcheuse habitude de rebaptiser les films à leur convenance).

« **THE FIFTH HORSEMAN IS FEAR** » (Le cinquième cavalier est la peur). L'occupation (allemande) en Tchécoslovaquie. Qui a dénoncé le juif du grenier à la Gestapo? Peut-être tout l'immeuble. « **MURDER CZECH STYLE** » (Meurtre à la tchèque) ou comment l'esprit vient aux cocus. Irrésistible et remarquablement bien joué.

« **THE SEVENTH CONTINENT** » (Le septième continent) celui sur lequel les enfants ont décidé de se retirer après avoir définitivement rompu avec le monde des adultes. Une féroce satire de la société. (Voir surtout la séance du Conseil de Sécurité de l'O.N.U.).

« **THE FIREMEN'S BALL** » (Le bal des pompiers) mis en scène par Milos Forman (les amours d'une blonde). « **CAPRICIOUS SUMMER** » (Un été capricieux), dirigé par Jiri Menzel, à qui l'on doit déjà, le très beau « Trains étroitement surveillés ». « **REPORTS ON THE PARTY AND THE GUESTS** » (Rapport sur la partie et les invités). Un mélange de Renoir et Bunuel réalisé par Jan Nemeč (les diamants de la nuit).

• « Attendez-vous, à ce que le Président du Conseil, après sa visite officielle à Monaco... ». Ce mois-ci, en écrivant ma « column » (comme on dit ici), j'ai l'impression de devenir la Geneviève Tabouis de la pop-music. Ainsi donc, après les Mamas et les Papas, attendez-vous aux séparations

## claudes villers

dont j'ai la douleur de vous faire part, ci-après: **Janis JOPLIN**, la « Voix » de **BIG BROTHER & THE HOLDING COMPANY**, quittera le groupe fin décembre, après leur tournée à Hawaï. Janis continuera seule avec un orchestre anonyme. Big Brother et sa compagnie retourneront au bercail à San Francisco.

Aucune remplaçante n'a encore été choisie ou même prévue. Rien ne va plus non plus, entre **Bob DYLAN** et **Albert GROSSMAN**, son imprésario (qu'on a pu voir dans le film « Don't look back »). Grossman, que certains n'hésitent pas à appeler le « Maharishi » du pop, est certainement l'homme le plus puissant dans le monde de la « music industry » américaine. Il contrôle un nombre assez considérable de groupes et de chanteurs (l'un des derniers en date étant **Richie HAVENS**) et l'on dit que si Dylan n'a fait aucune tournée cet été, pas une seule télévision ou un seul gala cette année, c'est que « quelque chose » pourrait bientôt arriver dans le genre divorce artistique.

**Bill GRAHAM** du Fillmore Auditorium (celui de San Francisco et celui de New York), serait très intéressé par la succession de Grossman pour faire remonter Dylan sur les planches.

Enfin, pour clore — provisoirement — la série, les **RAELETTES** ont quitté **Ray CHARLES** sous le prétexte qu'elles n'ont pas été augmentées (en salaire bien sûr, pas en nombre) depuis la dernière hausse des impôts sur le revenu et en raison des emplois du temps trop sévères qui leur sont imposées (50 dollars en moins sur leur cachet si elles arrivaient en retard au spectacle).

**Joe ADAMS** (personal and business manager de Ray Charles) a déclaré: « Il est regrettable de perdre ces filles. Mais le label Raellettes nous appartient et d'autres le porteront bientôt... The show must go on... le spectacle doit continuer... ». — **CLAUDE VILLERS**.

## maître jacques



**JACQUES BREL**  
C'est foutu, les gars, c'est foutu.



Jacques Brel revient. Mais pas seulement comme chanteur. Il sera comédien et danseur dans « L'Homme de la Manche », un « musical » américain dont il a signé l'adaptation. Deux ans après avoir juré qu'il ne remonterait plus sur une scène. « Du moins pour y chanter », précisait-il. Comme Johnny Hallyday, Brel était, dans un autre genre, une véritable « bête de scène ». Chaque soir, il fallait qu'il se

« défonce » sur les planches, c'en était presque un besoin. A force de perdre tous les jours 800 grammes, il en a eu marre et est parti « se reposer, vivre ». En fait, il s'est précipité devant les caméras d'André Cayatte (« Les risques du métier ») et, plus récemment, devant celles de Philippe Fourastié (« La bande à Bonnot »). Et, dès janvier 67, après avoir vu à New York « Man of La Mancha », il avait décidé d'en faire l'adaptation française. Cette comédie musicale de Dale Wasserman, Arthur Lesser et Mitch Leigh, met en scène dans le même rôle Don Quichotte et son créateur, Cervantès. Un triomphe depuis deux ans à Broadway, avec José Ferrer puis Hal Holbrook, et depuis un an à

trouver et former vingt-cinq artistes. En choisissant dans les principaux rôles, Dario Moreno-Sancho Pança, Armand Mestral-le Gouverneur et Joan Diener-Dulcinée. En faisant venir de New York le mari de cette dernière, Albert Marre, metteur en scène américain de « Man of La Mancha », et en lui adjoignant Paul-Émile Deiber, de la Comédie-Française. En confiant la direction musicale à François Rauber, son accompagnateur de longue date, et aussi, plus récemment celui de Juliette Gréco. Enfin, en « rôdant » la pièce au Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles, depuis le 4 octobre. Il ne reste qu'à attendre le 6 décembre pour juger sur pièces; une chose est sûre, ce soir-là, l'Inquisition qui persécute Cervantès sera présente sur la scène mais aussi dans la salle et c'est la seconde qui, finalement, décidera du sort de « L'Homme de La Manche ».

Mais ce n'est pas tout, Brel fait aussi sa rentrée sur les ondes et les pick-ups. Fin septembre, il enregistrait aux Studios Barclay. Après deux ans de silence. Quatre jours d'enregistrement, dans une ambiance, un climat extraordinaires. Brel, les cheveux longs (pour Don Quichotte), la cigarette toujours aux lèvres, déambule à travers le studio, va des musiciens au micro, du micro à la cabine du son, de la cabine aux partitions, il ne peut pas rester en place, il ne sait pas. Mais tout entier absorbé par son travail, il a l'œil et l'oreille à tout, à sa propre interprétation comme au tempo, à la force ou à l'impact de l'accompagnement. Brel enregistre en direct avec l'orchestre, et pour mettre une chanson « dans la boîte », il faut en général deux prises, parfois trois. Si une prise s'avère mauvaise ou imparfaite par sa faute, il se traite de tous les noms: « C'est foutu, les gars, c'est foutu, je suis tellement vieux, tellement con, et en plus... je suis Belge. » La prise suivante est généralement la bonne, et tout le monde musiciens, chanteur, techniciens, s'entasse dans la cabine pour savourer le petit chef-d'œuvre. Et il y en a plus d'un dans ce disque. Le morceau le plus apprécié par tous à l'enregistrement, et dont le titre est « Comment tuer l'amant de sa femme », se poursuit par ces mots « ...quand on a comme moi été élevé dans la tradition », en dit long sur la chanson même, sur le disque tout entier, et sur Brel. La saison 68-69, qui a pris un excellent départ avec

Montand et Gréco, va bientôt connaître un rebondissement de taille avec la double rentrée de Monsieur Brel. — **FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI**

## quelques plages avec nicoletta



**NICOLETTA**  
Si l'on se dispute.

Une jeune femme m'ouvre la porte, me voilà dans le studio de Nicole Grisoni, mieux connue sous le nom de Nicoletta. Nous sommes à quelques pas du Louvre. Ça et là un transistor, un magnétophone, des poissons rouges, des cendriers bien remplis. Sur les murs, des affichettes, des posters, une corrida avec Paco Camino, Ray Charles, Alain Delon, des dessins, ceux que Nicoletta a fait, « le dessin a toujours été une de mes passions ». Par terre, près d'un électrophone, des tas de 33 t, américains pour la plupart: Ray Charles, Richard Harris, les Beatles... « Tu connais Isabel Bond? C'est une chanteuse anglaise fantastique. A propos, j'attends impatiemment ma chaîne stéréo ». Nicoletta, il n'est même pas nécessaire de lui poser de questions, mon travail (non ce n'est pas un travail, mais plutôt un plaisir) est facilité puisqu'elle me précède: « Tu sais dans la vie je pense que l'on ne s'entend bien que si l'on se dispute. Les voyages, il n'y a rien de plus agréable, c'est une source intarissable de nouvelles rencontres. Lorsque je suis à Paris, je sors généralement le soir chez Castel ». Nicoletta est vêtue d'une ravissante robe rouge. « Je l'ai achetée cet après-midi, j'adore le rouge tu sais ». Je lui parle de ses projets: « Encore beaucoup de voyages: je vais en Angleterre en novembre; d'ailleurs j'ai enregistré « How



los  
bravos  
encore

groupes et chanteurs qui n'ont eu qu'un grand succès et qui ont disparu. Mais, rassurez-vous, Los Bravos ne sont pas près de disparaître, ils sont très souvent numéro 1 en Espagne, en Australie, très cotés en Belgique et en Suisse... Ils sont venus en France retrouver un peu ce public qu'ils voudraient à nouveau faire danser. Leur programme a été bien chargé: arrivés le



**GHISLAIN BLUES BAG**

Le 22 mars 1968 eurent lieu à Sochaux les éliminatoires de la coupe RSC 68. Sur la douzaine de groupes présents, un seul fit l'unanimité générale. Une semaine plus tard, les Blues Bag, puisque c'est d'eux dont il s'agit remportèrent le premier prix. Le 10 mai, le Blues Bag (ex-Soul Bag) fit un triomphe au Golf Drouot. Le 13, ils passent au Pop Club de José Artur en interprétant du vieux country-blues. Aujourd'hui, on attend impatiemment le premier disque du Ghislain Blues Bag. La formation se compose de Pierre Legendre, organiste; Bernard Guyonnet, bassiste; William Jordan, batteur et Ghislain, leur fantastique chanteur, guitariste soliste, harmoniciste. Pour lui la vie courante passe au second plan: en dehors de ses spectacles, ce garçon de 17 ans vit seul avec sa guitare. — J. B.

nous comprenons notre public, il n'y a pas de barrière linguistique comme en France puisque nous chantons en Espagnol.

— En chiffres, comment cela se présente-t-il?

— Un gros succès en Espagne, un numéro 1, se vend à peu près à 150 000, 200 000 exemplaires, cela vous paraît peut-être peu à côté de l'Angleterre, mais ce n'est pas mal tout de même.

— Aimez-vous jouer en Angleterre?

— Non, pas tellement, seulement dans les grands music-halls, nous préférons vraiment jouer aux États-Unis, dans les Universités, et bien sûr en Espagne.

— N'avez-vous pas été tentés de changer ce genre de musique l'année dernière?

— Non, nous sommes satisfaits de ce que nous faisons, personnellement, me dit Pablo, je suis très porté sur le R & B, mais je ne pense pas qu'il nous faille changer de musique. Nous n'avons même pas été tentés de faire de la musique psychédélique, car cela ne mène à rien.

— Avez-vous eu des difficultés au départ?

— Oui, comme beaucoup de groupes, des difficultés économiques, mais tout va très bien aujourd'hui. — JOCELYNE BOURSIER.



**LOS BRAVOS**  
Films et tournées.

Qui ne connaît « Black is black », succès de l'été 66, et ses créateurs Los Bravos, cinq garçons dont le chanteur est Allemand et ses quatre acolytes Espagnols: Michel, Pablo, Tony, Miguel, et Manolo (qui a été remplacé par Jesus Gluck, Manolo s'étant suicidé à la suite de la mort de sa femme. Cet événement a touché le groupe qui est très uni, mais la musique reprend toujours le dessus).

Le succès de « Black is black » les a un peu handicapés, car il est toujours difficile de survivre à un tel événement; d'ailleurs, il serait bon un jour de compter le nombre de

3 octobre, ils sont passés le 4 à Télé-Midi, à Europe-1 le 5, à Télé-Dimanche le 6, au Pop-Club le 7, à Radio-Luxembourg le 8 et ont mis en boîte un Discorama le 9. Avant, ils étaient allés à Londres enregistrer leur nouveau simple: « Just holding on », « Dirty street ». Ils m'ont fait part de la prochaine sortie d'un L.P. Au début 1969, ils vont faire leur troisième film et une tournée aux U.S.A.

Mais laissons-leur la parole: — Je crois que vous avez beaucoup de succès en Espagne, qu'est-ce que cela représente pour vous? — C'est d'une part parce que

**NARA LEAO, MUSE DE LA BOSSA NOVA**

Très souriante, pieds nus, l'air d'un chat, Nara Leao m'accueille dans son appartement confortable de l'avenue Atlantica à Rio de Janeiro. Les fenêtres donnent sur la plage de Copacabana: c'est l'hiver, pourtant le soleil tape dur, et la lumière inonde la plus belle rue du monde: celle où habite Nara. Elle contemple cette plage avec une certaine tendresse dans le regard! c'est là cette terre, ce pays, ce Rio qu'elle aime tant et dont elle ne peut se détacher. « Pour travailler il faut aller à Sao Paulo, mais pour vivre je préfère Rio ».

Nara m'explique comment, après avoir longtemps chanté en petit comité pour ses amis seulement, elle a accepté un jour d'interpréter pour le Brésil tout entier des chansons d'auteurs variés tels que Chico Buarque de Holanda, Vinicius de Moraes. Elle a travaillé avec le fameux Dorival Caymmi et Carlos Lyra. Après avoir crié quelques vérités au théâtre (ce fut la pièce « Option »), Nara a chanté brésilien, et brésilien seulement. Originaire de la ville de Vitoria, capitale de l'état d'Espírito Santo, après avoir hésité entre le journalisme

et la philosophie, elle a appris la guitare et créé un nouveau style, jeune, de son temps. Avec son air ingénu et calme, parfois désenchanté, elle est devenue la muse de la bossa nova. Le secret de sa réussite: elle fait ce qu'elle aime...

Toute la famille peint: la mère, Tinoca, dans un style figuratif très délicat; Nara dans un style parfois fantastique; une de ses gravures représente le Mime Marceau qu'elle admire tout particulièrement. Nara vient d'épouser le cinéaste brésilien Carlos Diegues, réalisateur de « A grande ci-

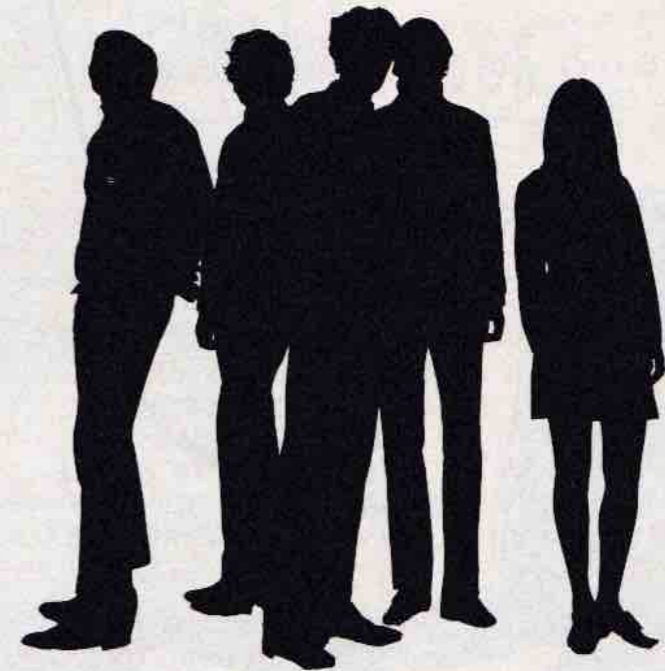
dade » et « Cangazumba ». Sa sœur, Danuza, ancien mannequin de Fath, habite Paris, et a tenu un rôle dans « Terra in transe », l'un des meilleurs films du nouveau cinéma brésilien avec « Vidas Secas ». Nara, encore mal connue en France, est la meilleure chanteuse brésilienne de bossa nova. JACQUELINE TESNIÈRE



45 t  
JOC S 452

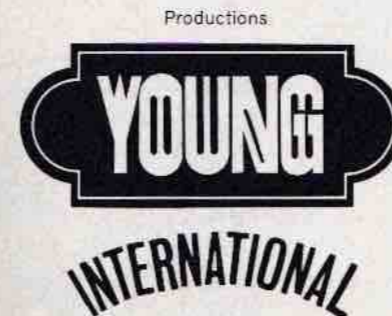
33 t  
JOC 30 FS 121

**THE  
PENTANGLE**



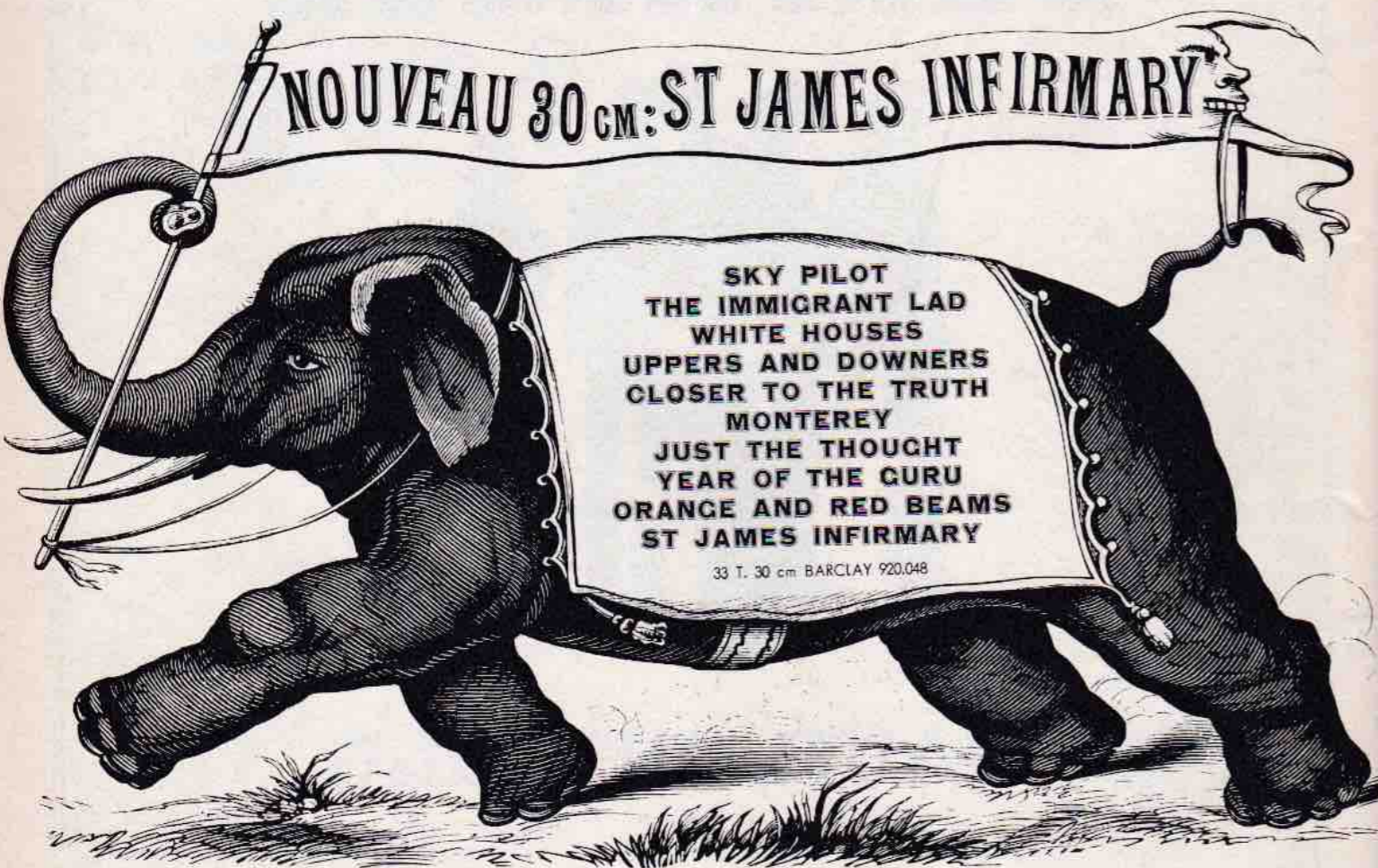
**TRAVELLIN' SONG**

(Éditions Pigalle)  
Distribution Discodis



15, avenue Hoche, PARIS-8<sup>e</sup> — Tél.: 227-00-89

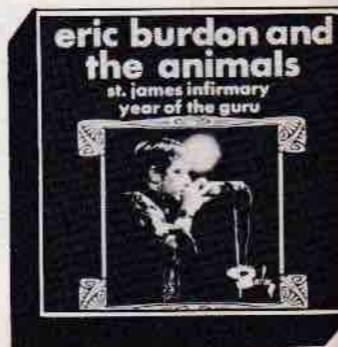
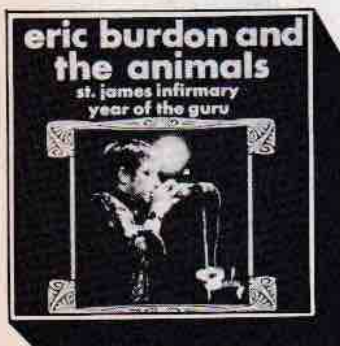
# ERIC BURDON



**ET EN 1<sup>RE</sup> MONDIALE  
UN 45 TOURS SIMPLE**

**ST JAMES INFIRMARY  
YEAR OF THE GURU**

45 T. SIMPLE BARCLAY 60975



**Barclay**

## rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Rolling Stones	1		X
R & F Actualités	5 à 12		
Ray Charles	5	Cullaz	Leloir
Châtelet	6	Coghe	X
Blue Horizon	6	Barsamian	X
Nouvelles d'Amérique	8	Villers	Kanner
Jacques Brel	9	Cristiani	Leloir
Nicoletta	9	Barsamian	Leloir
Télégrammes	10	Barsamian	
Golf Drouot	11		Klonjowski
Los Bravos	12	Boursier	Leloir
Nara Leao	12	Tesnieres	
Courrier	17, 19		
Hit Parade	21		
Juliette Greco	22	Cristiani	Leloir
Michel Lancelot	27	Chatenier	Nowas, Fiebig
Newport Festival	29	Vassal	Elektra, Vanguard
Canned Heat	32	Paringaux	Leloir
Bee Gees/Driscoll	36	Cristiani	Picot, X
Pink Floyd/Hopkin	38	Hackenbuch	Leloir
Rolling Stones	40	Paringaux	collection Boursier
Rockers anglais	47	Barsamian	collection Barsamian
Amsterdam	49	Dister	Lionel
Disques	53		Leloir, X
Danyel Gerard	59	Paringaux	Leloir
Disques du mois	61		

Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél. : 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle, Numéro 22, Novembre 1968.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Etranger, 1 an : 32,50 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.

Editions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Directeur : Robert Baudolet, Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin, Secrétaire Général : Jean Tronchet.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1968.

à l'avant-garde de la percussion

**ROGERS**  
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

Sa caisse claire **DYNA-SONIC**  
Ses accessoires **SWIV-O-MATIC**

Catalogue gratuit et adresse  
de nos revendeurs sur demande à

**SOCARO**

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup>  
Téléphone : 606-68-06

Clive Thacker, batteur de Julie Driscoll et Brian Auger a préféré ROGERS





JUSQU'A LA CEINTURE  
NE LAISSE PAS PARTIR TA CHANCE  
JE PERDS OU BIEN JE GAGNE  
QU'AS-TU APPRIS A L'ÉCOLE ?  
VIENDRAS-TU AVEC MOI ?  
GARDE LE SOUVENIR  
LA LIGNE HOLWORTH  
LE JOUR DE CLARTE  
SACRÉE BOUTEILLE  
PETIT GARÇON  
L'ÉTRANGER  
SUZANNE  
30 cm g.u. MERCURY  
n° 135-708



LE  
**NOUVEAU**  
GRAEME  
ALLWRIGHT



PRODUCTION SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE PHILIPS



# COURRIER

## FORMIDABLE MAYALL

Je vous remercie vivement, Serge Dumonteil, pour le formidable article sur John Mayall dans un récent numéro. Abonné depuis quinze jours, je suis très fier d'avoir pu montrer à des amis que votre article sur Mayall est formidable. C'est bien vrai, il est le seul, l'unique bluesman actuel, Monsieur Mayall est de cette race d'hommes qui ne peuvent s'exprimer entièrement qu'au travers d'une forme d'art : pour lui, c'est le blues. J'ai pu écouter « Have you heard », c'est impressionnant, c'est beau. Dans l'enfer musical anglais que j'entends chaque jour, j'ai un réel plaisir à être au paradis avec John Mayall. Je voudrais faire comprendre aux fans de « John » et aux lecteurs que le blues, c'est Mayall. Toutes mes amitiés à Rock and Folk.

Alain Wylleman,  
18, rue de la Lys,  
59 - Halluin

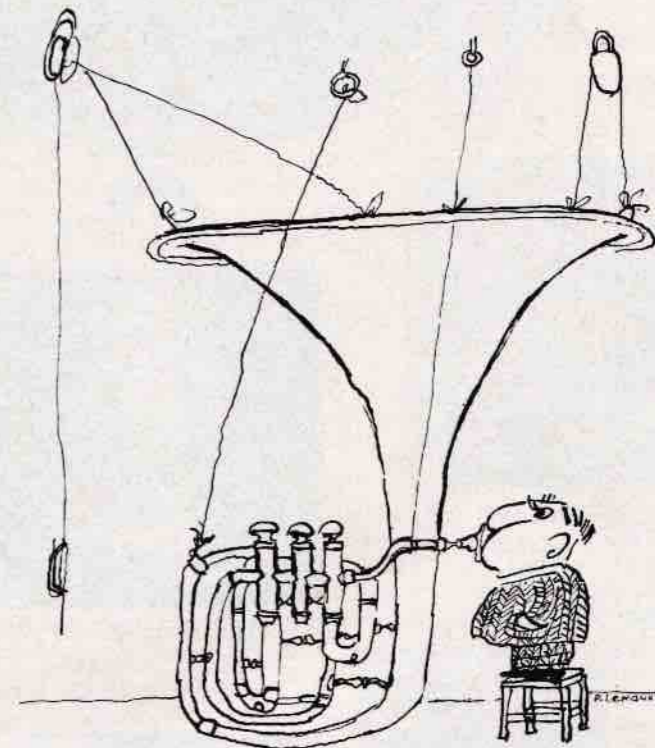
## LE MYTHE DYLAN

Bob Dylan, Joan Baez, Donovan, Alan Price, constituaient la pléiade (si j'ose dire) alléchante de vedettes du film « Don't look Back » projeté le 28 septembre à la cinémathèque de la rue d'Ulm. En fait c'était un film sur la tournée de Dylan en Angleterre en 1965 et le public était surtout constitué de fans de Bob (des jeunes en majorité). L'ambiance était survoltée dès le début car tout le monde n'avait pas pu entrer — à quand une cinémathèque assez grande? Cris et slogans fusaient tandis que Bob illustrait « Subterranean homesick blues » en jetant des cartons portant les mots-clés de la chanson. Le calme à peu près revenu, la caméra de Pennebaker (cinéaste particulier de Bob) suit l'artiste dans sa vie de vedette — avec des curieux et des journalistes qu'il rabroue avec une ironie mêlée d'indifférence et de mépris (détruisant chaque question par une question préalable qui désarme l'interlocuteur) — et surtout sur scène, chantant les chansons des L.P. « The free wheeling B.D. », « Mister B.D. », « Another side of B.D. », « Bringing it all back home », plus un blues inédit, au piano, avant d'entrer en scène. Enfin, on voit Bob discuter et chanter avec Joan Baez « Long black veil » (Joan reçoit les photographes en exécutant une série de grimaces, et chante « Turn again » seul), et avec Donovan (très réservé) et Alan Price (exubérant).

Un film intéressant, donc, puisqu'il nous fait découvrir divers aspects du grand Dylan, mais qui nous montre beaucoup trop le mythe Dylan, et bien peu l'homme Dylan — peut-être parce qu'il ne se perçoit pas facilement. Jean-Michel Caradec.

# non!

ne faites pas  
comme lui!!



ayez un instrument a votre mesure

consultez  
**L'HEURE MUSICALE**

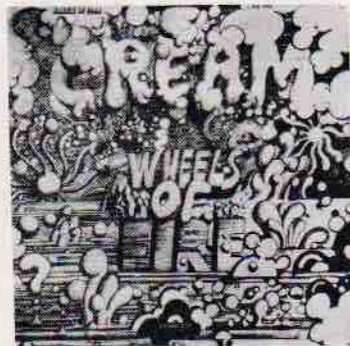
qui  
vous  
conseillera  
sur  
tous  
vos  
achats

auditorium  
instruments de musique  
haute fidelite

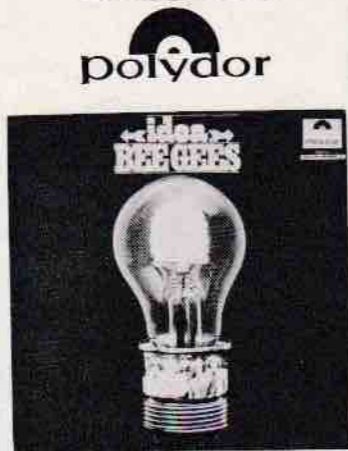
106 rue de Longchamp . Paris.16.

metro trocadero pompe tel : 553.03.40

# NOUVEAU "TUBES" POP DE MUSIQUE



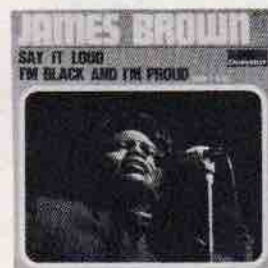
**THE CREAM**  
"WHEELS OF FIRE"  
33 tours 658.099 G.U.  
ALBUM 2 x 30 cm  
658.099/100 G.U.



**THE BEE GEES**  
"IDEA" 33 tours  
658.091 G.U.



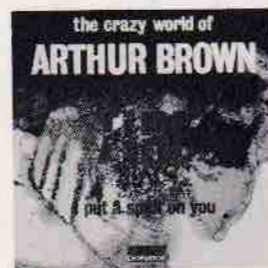
**ARTHUR BROWN**  
"THE CRAZY WORLD  
OF ARTHUR BROWN"  
33 tours 658.102 G.U.



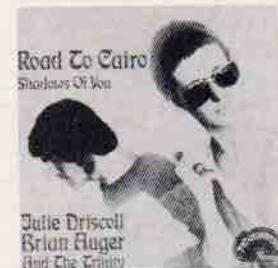
**JAMES BROWN**  
"I'M BLACK AND I'M PROUD"  
45 tours 421.403



**JON AND ROBIN'**  
"YOU GOT STYLE"  
45 tours 421.402



**ARTHUR BROWN**  
"FIRE" 45 tours  
421.197



**JULIE DRISCOLL,  
BRIAN AUGER  
AND THE TRINITY**  
"ROAD TO CAIRO"  
45 tours 421.405



**THE MARBLES**  
"ONLY ONE WOMAN"  
45 tours 421.404



**JAMES BROWN**  
"I GUESS I'LL HAVE  
TO CRY, CRY, CRY"  
45 tours 421.400

## COURRIER DES LECTEURS

### FOLK DÉLAISSÉ

Messieurs, l'excellent article de M. Vassal sur le Newport Folk Festival a fait malheureusement ressortir l'extrême rareté de tels reportages sur le folk. Peut-être cette musique n'intéresse qu'une minorité, mais ce n'est pas sûr. Ne serait-il pas instructif de le savoir ?

Certaines personnes, comparant le titre de votre journal et le contenu, pourraient vous accuser de tromper le client sur la marchandise. Sans aller jusque-là, j'estime qu'il serait dommage que l'absence de concurrence — dans le domaine du folk — vous amène à délaissier ce style de musique.  
P. Larcher,  
Nancy

### ROCK A L'EST

Peut-être vos lecteurs (ainsi que votre correspondant J. Merillon) seront heureux d'apprendre qu'en Union Soviétique le rock and roll est très apprécié. Au cours d'un voyage récent, j'ai eu l'occasion de rencontrer un certain nombre d'étudiants fanatiques de rock. A Moscou, j'ai discuté avec des jeunes membres d'un orchestre de rock. Pour beaucoup, l'engouement dépasse le goût de la musique et la mode « pop » fait des ravages clandestins (on s'arrache au marché noir les blue-jeans des « occidentaux »). Il semble bien que ces fans sont beaucoup plus informés des groupes récents par les radios européennes que de la musique des pionniers. Cela dit, on est toujours agréablement surpris de pouvoir passer dans un juke-box de Kiev le « Be bop a lula » de J. Hallyday ! Souhaitons que ces amateurs aient, un jour proche, la possibilité de connaître Buddy Holly ou Eddy Cochran. A quand un « Rock & Folk » à Moscou ? Et bravo pour la haute tenue de votre mensuel.

Claude Guibert,  
23, rue de Naples,  
75 - Paris (8<sup>e</sup>)

### STATISTIQUES

Fidèle lecteur depuis la naissance de votre revue, je me décide enfin à vous écrire, pour vous féliciter, bien sûr, mais surtout pour vous entretenir de plusieurs choses. Après une petite enquête, je vous livre les résultats « statistiques » suivants (avec la marge d'erreur caractérisant une telle opération) : il existe aux U.S.A. plus de 2 000 chanteurs ou groupes (vocaux, instrumentaux) de R'n'B noirs ayant enregistré. Chacun d'eux a produit en moyenne 5 singles, cela ferait donc environ 20 000 compositions de R'n'B. Otis Redding a pour sa part gravé 118 morceaux (y compris ceux en public) dont un peu moins de la

moitié sont des slows. Sachez enfin qu'en France environ 400 singles et Ep de R'n'B ont été mis sur le marché (principalement chez Pathé et Barclay — CED).

### OU VA CLAPTON ?

Où va Clapton ? Oui, où va cet irremplaçable soliste des Cream ? D'ailleurs, ceux-ci ne viennent-ils pas de se séparer ? Alors, voilà, nous, fans du blues, nous allons être privés de ce martellement de cymbales, de cette voix, de ce feeling, et de ces solos admirables que les Cream nous offraient à chacun de leur disque ? Clapton part, suit son chemin. Avec qui allons-nous le retrouver ? Avec Stevie Winwood ? Ceci ne serait pas une mauvaise idée. Mais, plus de Cream, ça va être dur... avec le temps, vient l'oubli dit-on, et bien non, les Cream existeront toujours. Comment les oublier ? Aucun de leur disque ne fut « l'échec ». Leurs 30 cm, leur dernier double, nous prouvent bien que s'ils ne s'étaient séparés, on aurait pu attendre beaucoup d'eux encore (écoutez « Passing the time »). Irremplaçable trio de véritables musiciens, rendez-vous donc une dernière fois à Albert Hall pour le « concert d'adieu ». Fans du blues nous nous retrouverons là-bas et, un conseil, apportez vos mouchoirs. Amitiés à Rock and Folk.  
Mlle Monique Piquet,  
Avenue Jean-Jaurès,  
63 - Coudes

### ROCKER EXTRA

Depuis longtemps, j'ai le désir de vous faire part de quelques reproches. Surtout, ne vous vexez pas ! Ce sont des remarques qui, je crois, sont à souligner. Nombreux seront les lecteurs, je pense, partageant mon opinion. Tout d'abord, vous avez déjà parlé plusieurs fois de Burt Blanca, mais sans vous attarder. Donc, j'aimerais trouver dans un prochain numéro un article plus détaillé de ce rocker extra, d'après ce que j'ai pu voir à Montbéliard (lors de la soirée avec « Vince Taylor » qui, lui, par contre fut, très décevant !). Alors n'oubliez pas Blanca. Ceux qui l'ont vu au Golf Drouot peuvent témoigner, c'est un gars formidable et sympa. Autres remarques, si j'aime le rock, j'adore également le folk. Quand allons-nous trouver des articles sur nos grands du folklore à nous ? A quand les pages consacrées à Brassens et à la grande dame en noir « Barbara » ! Ces petits reproches étant faits, je tiens tout de même à dire à « Rock et Folk » : « Bravo et continuez ». Amicalement,  
M. Debernardi Gérard,  
2, rue des Closes,  
90 - Delle

Pour le prix d'un 33 tours,  
adhérez pour 3 mois à :

## LA BOURSE AUX DISQUES

(Club d'Échange de Disques)

et échangez ensuite gratuitement tous les disques qui ont cessé de vous plaire sans en perdre un seul

**RAYONS SPÉCIAUX :**  
ROCK • RHYTHM'N'BLUES  
FOLK • JAZZ • POP et  
SOUL-MUSIC

Changement de direction et  
agrandissement du stock :  
**CHOIX DE 20.000 DISQUES**

Ouvert le Samedi de 9 h 30  
à 19 h 30 et le dimanche  
matin de 10 h à 12 h

400, rue St-Honoré  
PARIS-1<sup>er</sup> - RIC. 06.00

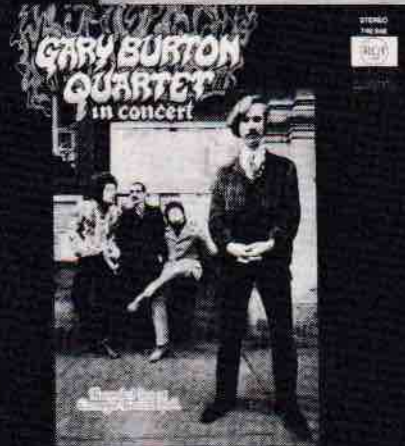
# GARY BURTON QUARTET

RCA

\* concert à Paris  
le 4 novembre



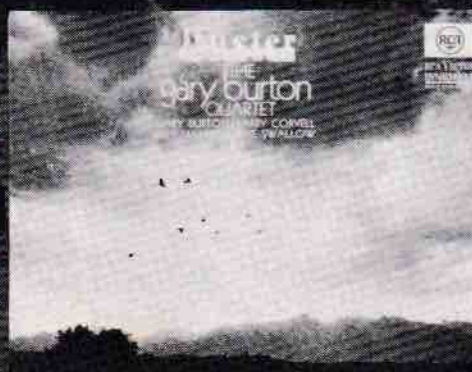
740.548



740.539



740.531



## Melody Maker

## HIT-PARADE ANGLAIS

- MELODY MAKER, September 21, 1968
- 1 (1) HEY JUDE ..... Beatles, Apple
  - 2 (8) THOSE WERE THE DAYS ..... Mary Hopkin, Apple
  - 3 (2) I'VE GOTTA GET A MESSAGE TO YOU ... Bee Gees, Polydor
  - 4 (3) DO IT AGAIN ..... Beach Boys, Capitol
  - 5 (4) HOLD ME TIGHT ..... Johnny Nash, Regal Zonophone
  - 6 (5) I SAY A LITTLE PRAYER ..... Aretha Franklin, Atlantic
  - 7 (11) JESAMINE ..... Casuals, Decca
  - 8 (6) HIGH IN THE SKY ..... Amen Corner, Deram
  - 9 (7) THIS GUY'S IN LOVE ..... Herb Alpert, A & M
  - 10 (10) ON THE ROAD AGAIN ..... Canned Heat, Liberty
  - 11 (14) LADY WILLPOWER ... Gary Puckett and the Union Gap, CBS
  - 12 (9) HELP YOURSELF ..... Tom Jones, Decca
  - 13 (12) DREAM A LITTLE DREAM ..... Mama Cass, RCA
  - 14 (20) LITTLE ARROWS ..... Leapy Lee, MCA
  - 15 (13) SUNSHINE GIRL ..... Herman's Hermits, Columbia
  - 16 (16) I PRETEND ..... Des O'Connor, Columbia
  - 17 (26) ICE IN THE SUN ..... Status Quo, Pye
  - 18 (21) HARD TO HANDLE ..... Otis Redding, Atlantic
  - 19 (15) MONY MONY ... Tommy James and the Shondells, Major Minor
  - 20 (24) CLASSICAL GAS ..... Mason Williams, Warner Bros.
  - 21 (17) DANCE TO THE MUSIC ..... Sly and the Family Stone, CBS
  - 22 (30) I LIVE FOR THE SUN ..... Vanity Fare, Page One
  - 23 (18) FIRE ..... Crazy World of Arthur Brown, Track
  - 24 (25) AMERICA ..... Nice, Immediate
  - 25 (—) HELLO I LOVE YOU ..... Doors, Elektra
  - 26 (19) KEEP ON ..... Bruce Channel, Bell
  - 27 (29) YESTERDAY'S DREAM ..... Four Tops, Tamla Motown
  - 28 (—) A DAY WITHOUT LOVE ..... Love Affair, CBS
  - 29 (22) I CLOSE MY EYES AND COUNT TO TEN ..... Dusty Springfield, Philips
  - 30 (23) DAYS ..... Kinks, Pye

- MELODY MAKER, October 5, 1968
- 1 (2) THOSE WERE THE DAYS ..... Mary Hopkin, Apple
  - 2 (1) HEY JUDE ..... Beatles, Apple
  - 3 (4) JESAMINE ..... Casuals, Decca
  - 4 (8) LITTLE ARROWS ..... Leapy Lee, MCA
  - 5 (5) HOLD ME TIGHT ..... Johnny Nash, Regal Zonophone
  - 6 (3) I'VE GOTTA GET A MESSAGE TO YOU ... Bee Gees, Polydor
  - 7 (9) LADY WILLPOWER ... Gary Puckett and the Union Gap, CBS
  - 8 (7) I SAY A LITTLE PRAYER ..... Aretha Franklin, Atlantic
  - 9 (6) DO IT AGAIN ..... Beach Boys, Capitol
  - 10 (14) CLASSICAL GAS ..... Mason Williams, Warner Bros.
  - 11 (10) ON THE ROAD AGAIN ..... Canned Heat, Liberty
  - 12 (23) THE RED BALLOON ..... Dave Clark Five, Columbia
  - 13 (12) DREAM A LITTLE DREAM ..... Mama Cass, RCA
  - 14 (16) ICE IN THE SUN ..... Status Quo, Pye
  - 15 (11) HIGH IN THE SKY ..... Amen Corner, Deram
  - 16 (22) A DAY WITHOUT LOVE ..... Love Affair, CBS
  - 17 (27) LES BICYCLETTES DE BELSIZE Engelbert Humperdinck, Decca
  - 18 (24) MY LITTLE LADY ..... Tremeloes, CBS
  - 19 (13) THIS GUY'S IN LOVE ..... Herb Alpert, A & M
  - 20 (15) HELP YOURSELF ..... Tom Jones, Decca
  - 21 (20) I LIVE FOR THE SUN ..... Vanity Fare, Page One
  - 22 (17) HARD TO HANDLE ..... Otis Redding, Atlantic
  - 23 (21) HELLO I LOVE YOU ..... Doors, Elektra
  - 24 (18) I PRETEND ..... Des O'Connor, Columbia
  - 25 (—) LIGHT MY FIRE ..... Jose Feliciano, RCA
  - 26 (—) THE WEIGHT ..... The Band, Capitol
  - 27 (—) MARIANNE ..... Cliff Richard, Columbia
  - 28 (25) AMERICA ..... Nice, Immediate
  - 29 (28) YESTERDAY'S DREAM ..... Four Tops, Tamla Motown
  - 30 (19) SUNSHINE GIRL ..... Herman's Hermits, Columbia

- MELODY MAKER, September 28, 1968
- 1 (1) HEY JUDE ..... Beatles, Apple
  - 2 (2) THOSE WERE THE DAYS ..... Mary Hopkin, Apple
  - 3 (3) I'VE GOTTA GET A MESSAGE TO YOU ... Bee Gees, Polydor
  - 4 (7) JESAMINE ..... Casuals, Decca
  - 5 (5) HOLD ME TIGHT ..... Johnny Nash, Regal Zonophone
  - 6 (4) DO IT AGAIN ..... Beach Boys, Capitol
  - 7 (6) I SAY A LITTLE PRAYER ..... Aretha Franklin, Atlantic
  - 8 (14) LITTLE ARROWS ..... Leapy Lee, MCA
  - 9 (11) LADY WILLPOWER ... Gary Puckett and the Union Gap, CBS
  - 10 (10) ON THE ROAD AGAIN ..... Canned Heat, Liberty
  - 11 (8) HIGH IN THE SKY ..... Amen Corner, Deram
  - 12 (13) DREAM A LITTLE DREAM ..... Mama Cass, RCA
  - 13 (9) THIS GUY'S IN LOVE ..... Herb Alpert, A & M
  - 14 (20) CLASSICAL GAS ..... Mason Williams, Warner Bros.
  - 15 (12) HELP YOURSELF ..... Tom Jones, Decca
  - 16 (17) ICE IN THE SUN ..... Status Quo, Pye
  - 17 (18) HARD TO HANDLE ..... Otis Redding, Atlantic
  - 18 (16) I PRETEND ..... Des O'Connor, Columbia
  - 19 (15) SUNSHINE GIRL ..... Herman's Hermits, Columbia
  - 20 (22) I LIVE FOR THE SUN ..... Vanity Fare, Page One
  - 21 (25) HELLO I LOVE YOU ..... Doors, Elektra
  - 22 (28) A DAY WITHOUT LOVE ..... Love Affair, CBS
  - 23 (—) THE RED BALLOON ..... Dave Clark Five, Columbia
  - 24 (—) MY LITTLE LADY ..... Tremeloes, CBS
  - 25 (24) AMERICA ..... Nice, Immediate
  - 26 (21) DANCE TO THE MUSIC ..... Sly and the Family Stone, CBS
  - 27 (—) LES BICYCLETTES DE BELSIZE Engelbert Humperdinck, Decca
  - 28 (27) YESTERDAY'S DREAM ..... Four Tops, Tamla Motown
  - 29 (19) MONY MONY Tommy James and the Shondells, Major Minor
  - 30 (26) KEEP ON ..... Bruce Channel, Bell

- MELODY MAKER, October 12, 1968
- 1 (1) THOSE WERE THE DAYS ..... Mary Hopkin, Apple
  - 2 (3) JESAMINE ..... Casuals, Decca
  - 3 (2) HEY JUDE ..... Beatles, Apple
  - 4 (4) LITTLE ARROWS ..... Leapy Lee, MCA
  - 5 (7) LADY WILLPOWER ... Gary Puckett and the Union Gap, CBS
  - 6 (5) HOLD ME TIGHT ..... Johnny Nash, Regal Zonophone
  - 7 (6) I'VE GOTTA GET A MESSAGE TO YOU ... Bee Gees, Polydor
  - 8 (10) CLASSICAL GAS ..... Mason Williams, Warner Bros.
  - 9 (8) I SAY A LITTLE PRAYER ..... Aretha Franklin, Atlantic
  - 10 (12) THE RED BALLOON ..... Dave Clark Five, Columbia
  - 11 (18) MY LITTLE LADY ..... Tremeloes, CBS
  - 12 (16) A DAY WITHOUT LOVE ..... Love Affair, CBS
  - 13 (9) DO IT AGAIN ..... Beach Boys, Capitol
  - 14 (17) LES BICYCLETTES DE BELSIZE Engelbert Humperdinck, Decca
  - 15 (14) ICE IN THE SUN ..... Status Quo, Pye
  - 16 (13) DREAM A LITTLE DREAM ..... Mama Cass, RCA
  - 17 (11) ON THE ROAD AGAIN ..... Canned Heat, Liberty
  - 18 (23) HELLO I LOVE YOU ..... Doors, Elektra
  - 19 (15) HIGH IN THE SKY ..... Amen Corner, Deram
  - 20 (25) LIGHT MY FIRE ..... Jose Feliciano, RCA
  - 21 (27) MARIANNE ..... Cliff Richard, Columbia
  - 22 (—) GOOD, BAD AND THE UGLY ..... Hugo Montenegro, RCA
  - 23 (21) I LIVE FOR THE SUN ..... Vanity Fare, Page One
  - 24 (—) LISTEN TO ME ..... Hollies, Parlophone
  - 25 (19) THIS GUY'S IN LOVE ..... Herb Alpert, A&M
  - 26 (20) HELP YOURSELF ..... Tom Jones, Decca
  - (—) THE WRECK OF THE ANTOINETTE ..... Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
  - 28 (—) ONLY ONE WOMAN ..... Marbles, Polydor
  - 29 (22) HARD TO HANDLE ..... Otis Redding, Atlantic
  - 30 (26) THE WEIGHT ..... The Band, Capitol



**JULIETTE**

## “ Il faudrait bien que je sorte de Saint- Germain-des-Prés ”

En même temps qu'Yves Montand, une autre très grande personnalité de la chanson française, Juliette Gréco, a ouvert la saison du music-hall 68-69. Depuis vingt ans, sa silhouette noire, de laquelle émergent un visage et deux mains-marionnettes, est aussi célèbre que le costume marron et les pas de danse de Montand. Ils ont le même grand talent, un engagement politique analogue, et ils interprètent tous les deux les grands poètes et les grands chanteurs français. Juliette Gréco à Bobino, c'est un ravissement pour tous, jeunes et moins jeunes. Parce qu'il n'existe pas de femme plus femme que Gréco, parce qu'il n'y en a aucune qui puisse être tour à tour grave, lascive ou sensuelle avec une si grande sincérité, et parce qu'enfin il n'y a pas de plus beau strip-tease (mental) que le sien. Il est rare de trouver tant de fraîcheur, de sensibilité, d'ironie dans un récital de quinze chansons, où, par ailleurs, l'intelligence domine. Perverse Gréco, provocante Gréco, Gréco la sophistiquée ? Non, tout simplement franche et originale Gréco. Jugez-en.

— Je m'appelle Cristiani et la première chose qui m'intéresse, sans doute par esprit de chapelle, c'est...

— ... Gréco, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus corse, en effet. Oui, c'est le nom de mon père, il avait épousé ma mère et il m'a reconnue ; moi, je ne l'ai pas reconnu, mais ça, c'est une autre histoire.... Il n'empêche que je suis très contente de cette origine corse. Une chose qui me fait rire, ce sont les gens qui me trouvent « exotique », et qui ne savent pas pourquoi. Moi je sais que c'est parce que je suis une insulaire. — Est-ce aussi une des raisons qui font que vous êtes presque toujours habillée en noir ?

— Certainement, bien qu'au fond, je n'en sache rien, mais c'est très probable. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai aucun sens de la diversité des vêtements ; ça ne m'intéresse pas beaucoup, j'achète toujours les mêmes choses. Où que j'aïlle, chez Dior, chez Saint-Laurent ou chez Givenchy, je ressors toujours habillée de la façon la plus triste du monde !

### GRÉCO, JE LA DÉTESTE

— C'en est même au point que le public ne sait pas, ne veut pas, vous imaginer autrement qu'en fourreau noir.

— Oui, et d'ailleurs je me fais engueuler,

car il y a des gens qui voudraient me voir en jupe courte. Quelquefois, l'après-midi, quand je chante pour une répétition ou une télévision et que je suis en jupe, les gens découvrent que je suis bipède, car ils s'imaginaient que j'étais une colonne sur laquelle il y avait une tête et des bras. J'ai déjà la triste situation du buste, avant même la mort et la gloire ! — Il y a vingt ans, vous avez dit à Anabelle (qui n'était pas encore Mme Buffet) : « J'ai envie de chanter ». Et, entourée de Sartre, Boris Vian, Mac Orlan, Jacques Prévert et de Raymond Queneau qui vous appelait « la rose noire de l'école des enfants pas sages », vous avez vécu ce qu'on a dit être « l'âge d'or de Saint-Germain-des-Prés ». On vous qualifiait alors des adjectifs les plus divers : révolutionnaire ou révoltée, bohémienne et même sale ou pas propre, selon certains.... Qu'en était-il exactement ?

— Je n'ai pas changé ; je suis toujours rebelle ou révolutionnaire, et certainement sale... (et elle me montre la plante de ses pieds, qui est noire, et pour cause puisqu'elle marche pieds nus chez elle), oui sûrement, enfin dans la mesure où ce que je laisse apparaître, c'est-à-dire mes pieds nus, ne peut être autrement que sale ; mais, jusqu'à preuve du contraire, étant donné que je ne montre pas tellement volontiers mon cul, on ne peut pas savoir s'il est propre ou pas ! Or il l'est, je vous le signale !

— Entre l'audience un peu « intellectuelle » de cette époque et votre succès d'aujourd'hui, il y a quelques différences, ne serait-ce que dans la façon dont vous « traitez » le public, cette année, à Bobino. Vous paraissez, me semble-t-il, moins lointaine, moins figée, plus chaleureuse ?

— En fait, il s'avère que les gens ont envie de considérer maintenant que je fais un effort. Je fais ce même effort depuis des années. Mais peut-être qu'ils m'aiment mieux ; et ça n'est pas facile pour eux, car je suis assez difficile à « dépapilloter » !

— On a aussi dit et écrit que vous étiez sophistiquée....

— ... oui, oui, c'est de naissance !

— ... et étudiée...

— ... ça, non, je ne pense pas.

— ... et, paradoxalement il se trouve que c'est vous qui chantez les chansons d'amour peut-être les plus émouvantes, en tout cas les plus audacieuses ; je



pense à l'érotisme drôle de « Dans mon lit » ou de « Déshabillez-moi ».

— En effet, il y a une équivoque, je ne vous le fais pas dire. C'est peut-être que les gens ne connaissent pas de façon approfondie les textes que je chante ; peut-être que ceux qui considèrent que je ne suis ni spontanée ni humaine, n'entendent pas bien ce que je dis. L'autre jour, lors d'une émission avec les auditeurs de Radio-Luxembourg, j'ai eu un curieux coup de fil d'une dame qui disait « Juliette Gréco, je la déteste, elle est dégoûtante ; ce qu'elle chante dans « Déshabillez-moi », c'est horrible, et puis elle se tripote avec ses mains... ». Je lui ai répondu la vérité qui est que ce ne sont plus ni mon corps, ni mes mains, ni moi, mais que nous sommes trois personnes différentes. Je suis un personnage qui agit, mes mains sont les mains d'un monsieur qui me touche, et puis il y a moi qui chante, mais je ne suis que l'instrument.

— Vous chantez tous les grands poètes, tous les grands chanteurs français, Mac Orlan, Brassens, Ferré, et, aujourd'hui Serge Lama, Pierre Louki, Maurice Fanon, Guy Bontempelli. C'est sans doute que vous aimez les gens qui écrivent bien. Mais pourquoi ne pas écrire vous-même ? Il y a pourtant au dos du 30 cm « La Femme » (1) un texte de présentation de la meilleure veine, et que vous-même avez écrit. Alors ?

— Entre écrire quinze lignes à propos d'un sujet précis et écrire une chanson de deux ou trois minutes qui s'avère être une petite pièce de théâtre, il y a une différence. Il faut un premier acte, un deuxième acte et un dénouement. Il faut pouvoir le faire, ça n'est pas mon métier. Et puis, je suis rudement complexée ; il y a de quoi car les gens que je chante sont des gens qui savent écrire, alors que, moi, je ne suis pas du tout sûre de savoir. Je prends assez de risques comme ça, pour pouvoir me dispenser de celui-là ! Dernière chose, il n'y a plus d'interprètes, il n'y a plus que des auteurs-compositeurs-chanteurs.... Qu'ils chantent eux-mêmes leurs œuvres, d'accord, mais moi j'aime autant chanter les autres.

### JE LES AIME

— Quelles sont parmi vos dernières chansons, celles de Bobino ou celles du 30 cm qui vient de sortir (2), celles que vous préférez et pourquoi ?

— J'aime beaucoup la chanson d'entrée



à Bobino, « Peut-être que » de Maurice Fanon. J'aime beaucoup aussi « Faites l'amour, faites pas la guerre » de Bontempelli, que je ne chante pas sur scène. Et puis, j'aime beaucoup « Le roi Misère », de Florence Veran et Boris Bergman, qui est une chose étrange et que les gens mettront — comme pour « Je suis bien », de Brel, que j'avais chantée en 66 — deux ans à aimer. Il y a aussi « Les feuilles de tabac », c'est très marrant, c'est une espèce de clin d'œil, où je me moque de moi, et j'aime bien ça. Je ne l'ai pas chantée en scène parce que je préfère que les gens l'écoutent d'abord et aient envie de l'entendre ensuite. Et il y a également un problème d'accompagnement, car il faudrait que je change mon orchestre. J'ai besoin, pour la chanter, d'abord d'un certain travail, parce que c'est le genre de rythme qu'il faut que j'assimile, ensuite d'un très très bon batteur et ça n'est pas tellement commode d'en trouver un libre. Je la chanterai peut-être en décembre pour l'ouverture du Théâtre de la Ville.

— Puisqu'on parle de musiciens, j'aimerais savoir pourquoi il n'y a pas le fameux rideau de tulle entre l'interprète et les musiciens, sur la scène de Bobino ? Ils sont, comme vous-même, de plain-pied avec le public.

— Parce que je les aime. Nous avons travaillé, vécu ensemble pendant trois semaines très heureux, très bien. Alors, pourquoi, à la minute où l'on doit paraître en public, y aurait-il un rideau de tulle ? — J'ai lu quelque part que vous aviez l'intention d'aller chanter en Allemagne de l'Est, pour le vingtième anniversaire de la création de la RDA.

— Oui, ils m'ont demandé d'y aller, et j'attends qu'ils m'en reparlent. Les événements récents n'y changent rien. On ne peut pas juger de la politique de l'URSS aussi légèrement que sur le seul problème de la Tchécoslovaquie. C'est un problème trop grave et je ne suis pas suffisamment cultivée ni suffisamment intelligente pour faire le procès de la politique communiste. C'est peut-être un événement politique qui cherche à en fabriquer un autre. Que ça ne me révolte pas, c'est autre chose. Je suis atterrée, c'est certain, mais que ça ne serve pas quelque chose de précis, à long terme par exemple, on peut se poser la question. Ou alors, c'est un acte abominable. C'est tout ce que je peux en dire.

— Un autre problème vous est posé à propos d'un de vos prochains récitals, celui que vous devez donner à Mexico, fin octobre.

— Oui, parce que là-bas aussi, ça pète. Mais c'est normal, car ça doit péter partout. Mon récital est simplement subordonné à la réouverture de l'endroit où je dois chanter. Vous savez, moi, je chante partout où on me demande de chanter. J'ai chanté l'autre jour pour la Sûreté Nationale ! C'est un contrat que j'avais signé avant les événements de mai et qu'ils ont maintenu. Je suis arrivé et j'ai chanté normalement « Peut-être que », « Six soldats », et « Charonne » (trois chansons « engagées »). Après « Charonne », il y a un type qui est arrivé complètement affolé dans les coulisses en disant « M. le Préfet m'envoie pour demander s'il y en a encore une autre comme ça, parce que s'il y en a une autre comme ça, ça n'est pas la peine de continuer » ! Cela dit, je ne vois pas pourquoi je ne chanterais pas pour eux. Est-ce que je me poste tous les soirs à l'entrée de Bobino pour demander aux gens s'ils n'appartiennent pas à la Sûreté ? Je suis une femme publique et j'en suis parfois très malheureuse, parfois très heureuse ; je fais mon métier ou je fais l'amour comme j'entends le faire. Et ça n'est pas parce que je suis à la Sûreté Nationale que je vais changer mon répertoire.

#### LA JOIE

— De la même façon, vous parvenez à concilier vos opinions personnelles, qui sont très évidemment de gauche, avec — d'après ce qu'en disait un grand hebdomadaire féminin — la propriété d'une Rolls, ou non ?

— Je n'ai pas de Rolls, moi. J'ai une très belle voiture que mon mari m'a offerte, qui est une Porsche et dont je ne me sers pratiquement jamais — c'est lui qui s'en sert ! — ; pour moi, j'ai une petite Austin 850 blanche. Vous savez, chacun gagne de l'argent comme il l'entend et le dépense comme il l'entend. Ce dont je suis sûre, c'est que mon argent est utile. L'argent n'est pas un but, c'est un moyen, c'est tout. Et puis de toute façon, je m'en fous !

— Mais ce métier suppose des servitudes, les interviews, les relations publiques, les télévisions, etc., toutes choses qui ont fait dire à Brel que ce métier était « pourri » ou qui ont fait que Léo Ferré l'a quitté en claquant la porte. Comment les prenez-vous ?

— Ça dépend comment on me les présente, ça dépend qui et pourquoi. La servitude n'est pas une réelle servitude, ou alors il ne faut pas faire ce métier. Il y a d'autres gens que soi sur terre, je ne suis ni un génie, ni un être d'exception, et je fais partie d'un système. Si je ne veux pas de ce système, je m'en vais. Mais si je refuse de faire gagner sa vie

à quelqu'un dont c'est le métier de m'interviewer, je suis une salope.

— Vous repartez prochainement faire une tournée en banlieue et dans les Maisons de Jeunes. Qu'est-ce que ça représente pour vous ?

— On recommence, oui, et vraiment, c'est la joie. C'est comme Bobino, comme le TNP, comme le Théâtre de la ville bientôt, ce sont des choses merveilleuses à faire. Parce que le public est un public qui vous tend la main, pas un public qui croise les bras ou qui est blasé, lassé, critique d'avance, avec toutes les idées préconçues que ça suppose. Là, ce sont des gens jeunes et qui ne me connaissent pas, qui ne m'ont jamais vue. Pour moi, c'est le comble de la joie quand ces jeunes viennent me voir, c'est la réussite de vingt années de travail.

— En dehors de la chanson proprement dite, vous avez tourné un feuilleton pour la TV, le fameux « Belphégor ».

— Oui, parce que le personnage était double, c'était amusant. Mais c'était un peu un exercice de style.

— D'autre part, vous avez récemment refusé d'aller jouer à New York une comédie musicale tirée de « La Folle de Chaillot » de Giraudoux, et vous hésitez encore pour une autre comédie musicale qu'on vous propose aux États-Unis au printemps prochain. Pourquoi ?

— Parce que ça m'inquiète. Et parce que je n'ai pas envie de transplanter ma fille en Amérique, ou d'y rester un an ou deux — en admettant que ça marche — sans la voir, si je la laisse ici. On me propose beaucoup de choses, mais s'expatrier, ce serait de la cruauté mentale vis-à-vis de moi-même, je crois que j'aurais l'impression de divorcer d'avec moi. Mes racines sont en France, j'aime beaucoup les Français et je m'entends bien avec eux, car on a tous plus ou moins la même forme d'esprit, si tant est que nous en ayons les uns et les autres.

— Aujourd'hui, on sort un album de six disques de vos chansons et on peut considérer que ça vous met un pied dans l'histoire ou dans le dictionnaire. Quel effet cela vous fait-il ?

— Je ne sais pas ; j'ai commencé à entrer dans l'histoire avant même d'avoir travaillé, avec Saint-Germain-des-Prés. Ça fait vingt ans et ça commence à me fatiguer, il faudrait bien que j'en sorte un peu ! C'est à la fois pratique mais lourd à porter. Il faut défaire sa réputation, apprendre aux gens qu'on n'est pas une institution, mais qu'on est de chair et de sang.

#### LE MOYEN AGE

— Vous sentez-vous gênée, concurrencée par les jeunes chanteurs ou par la pop-music en général ?

— Non. Il y a une chose que je pense

profondément qui est que nous avons bien de la chance d'avoir eu cette vague yé-yé, parce que, sans cela, on n'aurait jamais eu les Beatles. Et si on n'avait pas eu les Beatles, on n'aurait jamais donné aux jeunes le goût de la musique moderne, et jamais ouvert en grand les portes des concerts classiques. Je pense donc que, de cause à effet, cette affaire est positive. Quant au retour au texte plutôt qu'au rythme, c'est une chose normale, cyclique, et qui se produisait tous les dix ans. Aujourd'hui, tout va plus vite, mais ce retour n'est pas plus spectaculaire que le passage de Tino Rossi à l'époque swing, il y a quelques années. C'était largement aussi retentissant qu'aujourd'hui.

— Passons sans transition à une question très particulière : quel effet cela vous fait-il d'être aujourd'hui Madame Piccoli ?

— Très très bon effet. C'est un homme très bien et tout à fait plaisant. Il est un peu trop sérieux, un peu trop grave, un peu trop responsable, mais je crois que c'est ça un homme.

— Quel est le sujet qui vous préoccupe le plus ?

— Tout me préoccupe. Mais sérieusement, c'est l'avenir du monde, je crois, et aussi la surpopulation, qui m'obsèdent. J'y pense très très souvent, je me prends brusquement à me sentir complètement inutile. J'ai peur de ne pouvoir rien faire. Et je ne peux rien faire, enfin, très peu de choses. Je ne peux quand même pas aller chez les gens les battre au moment où ils font l'amour, pour qu'ils arrêtent de faire des enfants. Il y a d'autres moyens, bien sûr, la pilule. Mais je ne vois pas pourquoi ce sont les femmes qui doivent prendre la pilule et pas les hommes. Pourquoi automatiquement ce mépris ancestral de la femme ? Et il y a d'autres solutions pour ne pas faire des enfants à tour de bras : la politesse et la courtoisie de l'homme, ou l'intelligence d'une femme de savoir quand on peut en faire et quand on ne peut pas. Enfin, si tout cela se faisait à base de courtoisie, ce serait fort plaisant, on sortirait un peu du Moyen Age. — Enfin, le sujet qui vous préoccupe le moins ?

— La nourriture, je crois ; la mienne, pas celle des autres, qui, elle, me préoccupe beaucoup, car je fais fort bien la cuisine !

Effectivement, le rendez-vous suivant, Gréco l'accordait à une revue mensuelle qui venait la photographier dans sa cuisine en train de faire une blanquette de veau ! Nous étions venus deux heures trop tôt. Dommage, avec un peu de chance on aurait pu savourer la blanquette en buvant ses paroles ! — (propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI)

(1) Philips 844.702 BY.

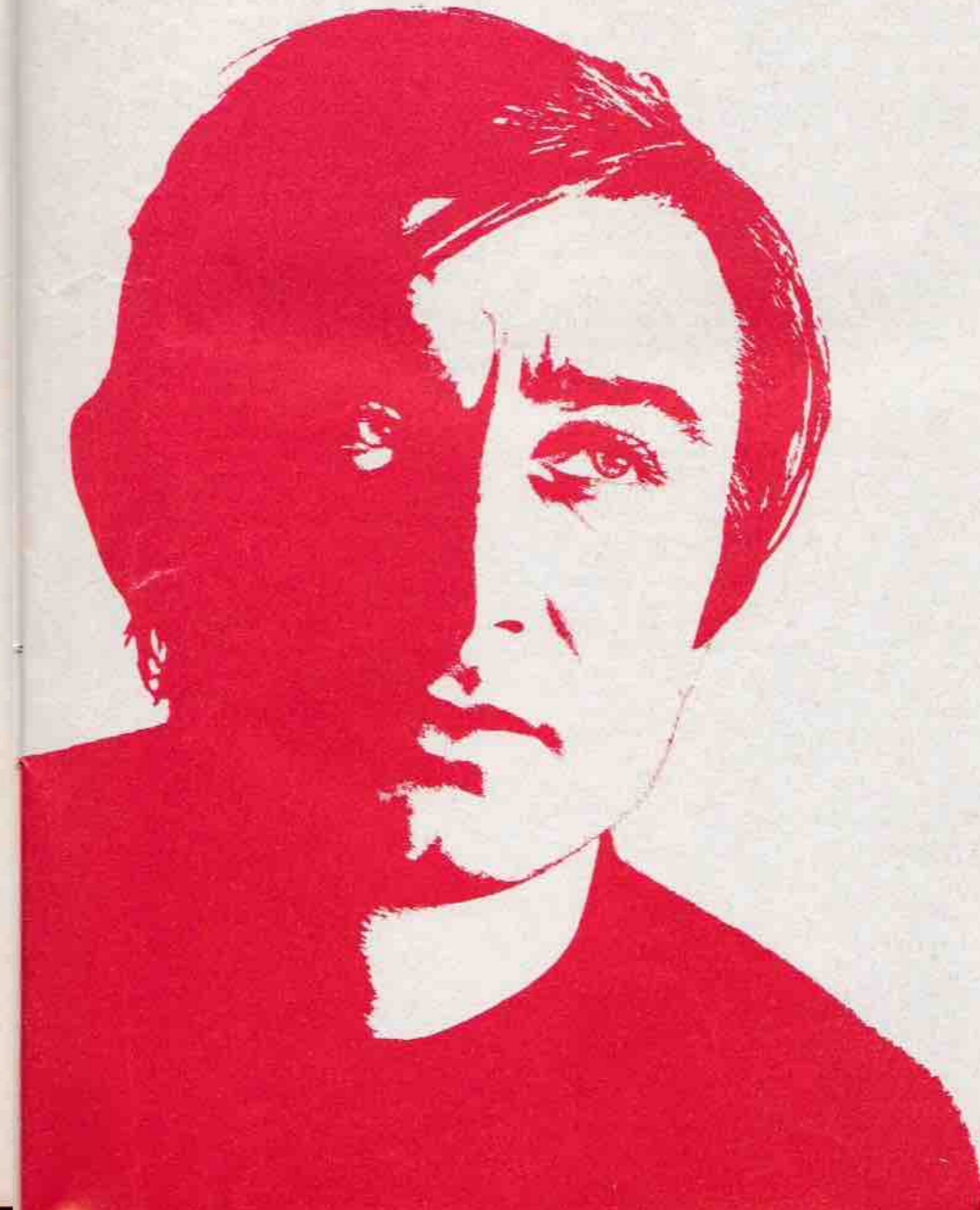
(2) Philips 844.796 BY.

# LANCELOT DE CAMPUS

Et un jour ce fut la révolution. Un sondage d'opinion avait mis le feu aux poudres. Il était dit que les premiers seraient les derniers ! Les radios périphériques, menacées au centre même de leurs activités, se devaient de réagir. Aussi, dans les bureaux, au premier étage de la rue François-I<sup>er</sup>, ce fut un beau remue-ménage. Aux jours noirs succédaient des nuits blanches. Puis, la lumière fut. L'idée avait jailli. Un mot se répandit. Tous croyaient l'avoir entendu, tous le chuchotaient dans les couloirs. « Campus ». Mot magique, « in », dans le vent. Par un de ces pressentiments instinctifs qui tiennent du miracle, Lucien Morisse et Jean Peigné, sans se douter qu'on allait quelque temps plus tard en entendre plus que parler, avaient misé sur le mot juste, le détonateur. Encore restait-il à trouver la voix. Des essais en grand nombre furent faits. Tout ce que Paris comptait d'aspirants meneur de jeu ou de disc-jockeys confirmés fit son tour de piste sur cette émission-bolide qui carburait au R'n'B. Certains avaient la science mais pas l'expérience, d'autres l'expérience mais pas l'intelligence. Finalement, c'est le hasard qui décida.

Passant devant une librairie avant de s'en aller en week-end à Deauville, Lucien Morisse achète un livre qui vient de paraître, à la couverture psychédéliquement accrocheuse, au titre aussi évocateur que mystiquement mystérieux : « Je veux regarder Dieu en face ».

Il a volontairement  
gommé  
l'attirail du  
D.J. classique.



L'auteur a déjà un nom dans la chronique parisienne, Michel Lancelot. Mais voilà où le hasard joue et gagne. Lisant le livre, Lucien Morisse ouvre la radio et, une fois n'est pas coutume, écoute la concurrence, juste pour voir. Justement, cet après-midi là, Michel Lancelot discutait sur les ondes avec Gérard Klein, et de campus en plus. Cela fit tilt, en quelque sorte.

L'histoire ne dit malheureusement pas si le directeur des programmes jaillit de sa baignoire en criant « Eureka », mais, le lendemain, il convoquait Michel Lancelot et le jetait devant un micro. L'inductif, pris dans un disque de Brian Auger, était déjà choisi. « Campuss, une émission présentée par Michel Lancelot... ».

Grand, mince, la démarche souple. Une mèche de cheveux qui tombe sans cesse dans les yeux et qu'il rejette aussi souvent qu'elle tombe, d'un geste de la main et d'un mouvement de tête qui le fait ressembler en même temps à Hugues Aufray et à Françoise Hardy. Il est né il y a trente ans, à Linz, en Autriche, d'une mère autrichienne et d'un père irlandais. A treize ans, il se retrouve seul à Paris et poursuit ses études en déchargeant le soir des fromages aux Halles. Il obtient ainsi à vingt ans une licence de psychologie. Après son service militaire, il entreprend un certificat de langue celtique et l'étude des drogues appliquées à la psychologie. Ce qui l'amènera plus tard à se piquer d'intérêt pour les hippies. En même temps, parlant plusieurs langues, il est interprète dans un organisme de tourisme international. Il rencontre et aide à Gibraltar des journalistes français. Le virus du journalisme le saisit. Il entre à « Combat ». Il a vingt-quatre ans. Pendant deux ans, il y fait de la critique radio-télé. Puis, il passe à « L'Aurore » comme chef de la rubrique spectacles. Il y reste deux ans. Il prend le temps d'écrire un essai sur Bruckner (1824-1896), le compositeur autrichien. On le retrouve ensuite reporter à « Cinq Colonnes à la Une ». Début 1968, il part en Californie tourner un documentaire sur les campus et les hippies. Séduit, il y reste plus de temps qu'il ne faut, et le documentaire ne voit ni le jour ni les salles obscures. De retour à Paris, il rassemble ses observations et c'est « Je veux regarder Dieu en face ». Où l'on retrouve Lucien Morisse à la devanure d'un libraire. La boucle est bouclée. Et notre Lancelot, des campus californiens, passe au micro de « Campus » dans une cabine de la rue François-1<sup>er</sup>, essayant de captiver les « cher-z-auditeurs ». Cata-

pulté dans les studios, Michel Lancelot trouve à Europe 1 une idée d'émission, un titre excellent, une équipe déjà rodée. Michel Ermelin, 22 ans, le plus jeune et le plus « dans-le-vent » des programmeurs, dingue de R'n'B et de pop-music, connaît parfaitement tous les disques en la matière et les autres aussi, toujours à l'affût d'une nouveauté, d'un bon disque qui n'aurait pas sa place dans les autres émissions. Jacques Barsamian, spécialiste de rock'n'roll, qu'il est inutile de présenter aux lecteurs de Rock & Folk. Enfin Bernard Brillé, 22 ans, le réalisateur, admirable technicien en même temps que juge impartial de la qualité de l'ensemble, et qui sait donner son rythme à l'émission. « Il m'est indispensable » dit Lancelot.

Cette émission, destinée aux étudiants et plus spécifiquement vouée au rhythm'n'blues (au départ), Lancelot va la transformer petit à petit. Il commence par y imposer contre vents et marées une séquence de musique classique et une séquence jazz. Il élargit ainsi son public. De même, il apporte un ton nouveau par sa personnalité propre. Deux soirs par semaine, il organise des rencontres spéciales axées sur un thème de discussion et le dialogue est engagé sur des sujets aussi divers que Bob Dylan, la violence aux USA, la pop-music, les problèmes universitaires français; il arrive à instaurer le dialogue entre parents et enfants par le truchement du courrier de l'émission. Il ouvre des dossiers sur l'existence des soucoupes volantes, sur le fantastique en 1968 avec Louis Pauwels, il invite des gens aussi divers que Alain Dister, Philippe Kæchlin, le R.P. Bruckberger ou les acteurs du Living Theater. Tout intéresse Lancelot et Lancelot s'intéresse à tout. Il fait de « Campus » une émission basée sur la Culture. Ne sortez pas vos revolvers ! Tout cela demande un énorme travail de préparation et, bien que solidement aidé, il ne peut pas se contenter d'arriver à 19 heures 55 pour mettre les pieds sous la table et attendre que le rouge s'allume. Chaque jour, de 15 à 20 heures, il revoit la liste des disques programmés, se documente, enregistre des entretiens, prévoit des disques de remplacement en cas d'improvisation. De ce côté là, Michel Lancelot est à la recherche de la qualité. Un certain nombre de chanteurs sont bannis de l'émission. Seuls sont admis ceux qui apportent quelque chose de nouveau, tant sur le plan du texte que par le contenu musical. L'adaptation, l'œuvre commerciale est rejetée. Côté français, les noms

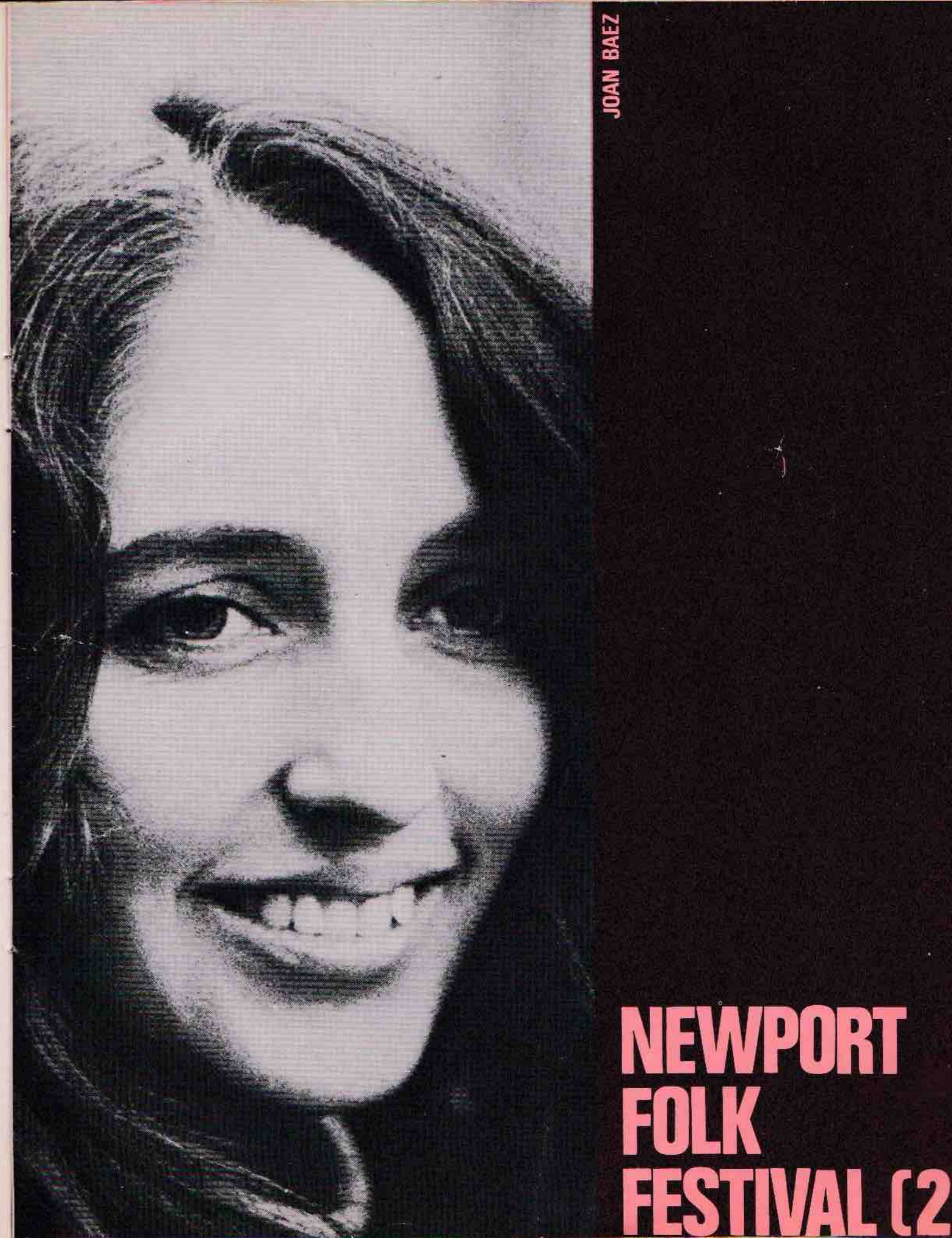
qui reviennent le plus souvent sont Brel, Brassens, Béart, Gainsbourg, Barbara, Gréco, ou les plus jeunes, Gilles Dreu, Julien Clerc...

Il a ainsi trouvé son style, sa sonorité et transformé petit à petit cette émission conçue par d'autres en sienne propre. Si bien qu'il peut se flatter de ce mot lancé dernièrement par Lucien Morisse : « Campus, c'est Lancelot ». Et comme Hubert d'Henlevant, il va peut-être un jour recevoir du courrier adressé à Monsieur Lancelot de Campus — puisque dans la légende, tous les disc-jockeys sont nobles !

Mais Lancelot n'est pas un disc-jockey. C'est l'anti-DJ. Malraux a fait ravalier les façades, lui, il a volontairement et systématiquement gommé (de son style) tout ce qui faisait et fait encore partie intégrante de l'attirail du DJ classique: les jingles, le punch, les annonces claironnantes, les jeux de mots « Almanach Vermot », les gimmicks. A mi-chemin entre José Artur et Rosko, il refuse (et puis il faut savoir le faire!) les longues phrases labyrinthiques du délicieux amateur du Pop-Club. José Artur, prince de l'humour du royaume des ondes, fait de l'esprit à propos de tout et de rien. Un vrai régal pour l'esprit. Lancelot parle, au contraire, de tout et de rien avec sérieux. Il fume 60 à 80 cigarettes par jour. Il y a encore quelques temps, lorsque Maurice Biraud présentait la tranche horaire suivante, il avait pris l'habitude d'entrer dans le studio un éventail à la main pour arriver à y voir clair.

22 heures 30. Michel Lancelot quitte Europe 1, l'esprit encore survolté par ses deux heures d'émission. Il commence lentement à penser aux deux livres qu'il écrit simultanément et qui ne seront sans doute pas finis avant deux ans. Il va y travailler dans son appartement sans meubles, encombré seulement de piles de livres et de disques, une bonne partie de la nuit. Depuis quelques années, il ne dort plus que quatre heures par jour. A trente ans, après le journalisme, le reportage télévisé, Michel Lancelot vit une nouvelle expérience. « Enrichissante » dit-il. Mais de la même manière qu'elle peut enrichir une personnalité, la radio use son homme rapidement. « Dans deux ans, avoue Lancelot bien volontiers, je serai épuisé, fini. Je n'aurai plus rien à dire. » A ce moment-là, peut-être retournera-t-il à la télévision, qui ajoute la magie de l'image au son mais ne laisse pas de place à la réflexion.

PIERRE CHATENIER.



« The Charles River Valley Boys », groupe traditionnel du nord-est, ouvre la seconde partie : un banjo, une guitare, une mandoline et une contrebasse. Rien à dire, mais rien à redire non plus. Entendons par là que la technique est parfaite mais trop classique. Ah si, une chose amusante : leur interprétation de « Paperback writer » des Beatles. Tiens, voici une de leurs amies qui vient les rejoindre : c'est Joan Baez, qui réapparaît pour faire un « bœuf » imprévu avec eux dans « Green, green grass of home », puis « Banks of the Ohio ». L'accompagnement lui permet de rendre enfin « B of the O » comme il faut.

Trois Indiens viennent exécuter des danses folkloriques, dont la « danse de l'aigle » est certainement la plus spectaculaire et l'une des plus connues. Leur succède Ken Threadgill, chanteur d'Austin (Texas), accompagné de trois guitaristes dont une douze cordes sèche et deux électriques. Son répertoire consiste principalement en des compositions de Jimmie Rodgers. C'est gentil, sans plus.

« Roy Acuff & the Smokey Mountain Boys » : encore un groupe de « Country music ». N'oublions pas que c'était le thème essentiel de cette soirée, mais cela dit, en voilà tout de même un peu trop. Roy Acuff fut le meilleur de ces groupes, ajoutant à la musique quelques petites pitreries ou originalités ; comme ce guitariste, affublé d'un bleu de travail et d'un chapeau de paille, qui jouait de son instrument A PLAT, comme si la guitare était posée sur une table, et sans passer l'avant-bras gauche sous le manche. Il le laissait AU-DESSUS, d'où l'on imagine la gymnastique de l'index pour les barrés ! Gros succès très mérité.

Voici Théodore Bikel : cela fait plaisir de le voir, on ne l'attendait plus, car il était programmé mercredi dernier, mais n'avait pu venir. Il connaît un nombre impressionnant de chansons du monde entier, chante en douze langues et en parle couramment cinq ! Sans oublier qu'il est aussi acteur de théâtre. Théodore Bikel devrait être mondialement connu, puisqu'il chante intelligemment du folklore de partout.

ENFIN ! ON AVAIT GARDÉ POUR LA FIN CE QUE TOUT LE MONDE ATTENDAIT LE PLUS AUJOURD'HUI : « BIG BROTHER & THE HOLDING COMPANY ». DEPUIS LE DÉBUT DE LA SOIRÉE, LEUR IMPOSANTE BATTERIE D'AMPLIS ET DE BAFFLES (QUATORZE !) REPOSAIT COMME UN JOUET DÉFENDU AU FOND DE LA SCÈNE, VOICI QU'ON LA SORT DE L'OMBRE ET QU'UNE DEMI-DOUZAINÉ DE GARS EFFECTUENT LES BRANCHEMENTS COMPLIQUÉS.

Sept à huit mille personnes n'ont pas cessé de trépigner d'impatience : et il y avait de quoi, on ne sera pas déçu. Les sons qu'ils produisent sont effrayants, la syncope est continuelle, les guitaristes peuvent imiter aussi bien des canons tirant des obus, des bébés qui pleurent, des saxophones, des Ferrari en pleine accélération, ou bien Dresde sous les bombardements. Sans parler de l'élément visuel : leur soliste Janis Joplin, cette petite bonne femme boulotte, pas belle, mais terriblement excitante dans sa robe noire brillante, très vulgaire, résume tout le spectacle à elle seule. Elle galvanise les plus glacés, à preuve l'énorme foule de photographes et de resquilleurs qui se presse maintenant aux premiers rangs. Quarante minutes de ce mélange de cauchemar de guitares déchainées, d'érotisme, de voix

rauque, sont déjà assez éprouvantes, mais il faut reconnaître que c'est de la sacrée démonstration ! Le bis, bien sûr, ils l'ont et le ter aussi, ce qui est rare à Newport ; et ils auraient même eu leur quater si les règlements de police n'avaient obligé George Wein à faire éteindre les projecteurs. De tout cela, il reste que « Big Brother and the Holding Company » est, avec « Country Joe and the Fish », la découverte la plus importante de la pop-music américaine depuis les « Mothers of Invention ». Et il est dommage que « Country Joe », précédemment annoncé, ait été absent de ce festival. Demain, nous aurons trois concerts de clôture... bonne nuit !



Tim Buckley.

RELIGIOUS CONCERT. SUR LA GRANDE SCÈNE, POUR HONORER CE DIMANCHE, UN RÉCITAL DE « NEGRO SPIRITUALS » ET DE « GOSPEL SONGS » AVEC, BIEN SUR, BERNICE REAGON ET LE RÉVÉREND KIRKPATRICK. TOUTES LES PLACES ÉTAIENT GRATUITES : UN BON POINT.

FRESH FACES. AVANT-DERNIER CONCERT DU FESTIVAL, PRÉSENTÉ PAR OSCAR BRAND, « FRESH FACES » EST CONSACRÉ AUX NOUVEAUX TALENTS QUI COMMencent À S'AFFIRMER.

Introduction par Bruce Murdoch, jeune auteur-compositeur canadien qui a déjà un petit nom depuis trois ou quatre ans. Il n'est jamais vraiment « sorti », peut-être à cause de sa ressemblance un peu trop marquée avec Eric Andersen. Il est très bon, belle voix, beaucoup de force, une idée de souffrance dans la façon de chanter, un très beau jeu de guitare. Mais ce n'est hélas peut-être plus son heure...

A nouveau, le Révérend Kirkpatrick qui commence par obtenir une gigantesque ovation pour un titre de Dylan : « Only a pawn in their game », qu'il a remis au goût ( ! ) du jour en remplaçant le nom de Medgar Evers par celui de Martin Luther King. Son chant est remarquable, notamment il descend très loin dans les basses ; ce qui ne l'empêche pas de monter aussi bien dans les hautes, où il fait un peu penser à Ray Charles, comme dans « You're just a laughin' fool ». Cette chanson est destinée aux noirs des « middle-classes », qui se conduisent comme des bourgeois blancs. A entendre et à faire connaître.

Voici maintenant Alanis Obomsawin, jeune artiste indienne de la tribu Abenaki (Canada), qui chante en s'accompagnant sur un tambourin. Elle incarne la beauté et la dignité du peuple le plus opprimé d'Amérique du nord. La première histoire qu'elle raconte est si émouvante qu'elle se met à pleurer au micro : « Nous sommes peut-être pauvres matériellement, mais très riches spirituellement. Notre culture est basée sur le don, nous avons beaucoup à donner. Et nous sommes malheureux simplement parce que les gouvernements nous ont toujours empêché de donner ». Un bon point pour l'organisation du festival ; n'avoir pas oublié la culture des tribus indiennes.

Au tour de deux frères : Happy et Artie Traum.

Le premier nommé vient d'être promu rédacteur en chef de « Sing Out ! ». Tous deux jouent merveilleusement de la guitare, dans un passage instrumental plein de trouvailles techniques. Ils poursuivent avec une chanson d'actualité sur la criminalité aux États-Unis, écrite d'après un article de journal. Très intelligents.

Un autre Canadien de Montréal, aidé de la guitare de Bruce Murdoch : Sean Gaghier. Il commence par nous envoyer un « Suzanne » dont le succès est assuré d'avance, tant cette poésie est merveilleuse de rêverie. Il en a légèrement modifié l'air et chante d'une voix très grave. « North to Alaska », de Johnny Horton, est un peu de la même veine. « Spanish Johnny », originalement écrit par une artiste du Colorado, a été recomposé par Sean Gaghier, ce qui en fait une ballade très jolie, vieille et jeune à la fois. De Ewan McColl, grand auteur britannique, il nous donne : « Bonnie Shoals of Herring » (soit dit en passant, Ewan McColl, toujours interdit de séjour aux USA, compte ici heureusement de nombreux amis et interprètes).

A nouveau, « The Kaleidoscope » ; que va-t-il se passer, cette fois-ci ? Eh bien, cela va beaucoup mieux que l'autre fois (jeudi), où ils avaient dû essayer de faire de l'esbrouffe inutile. Du point de vue musical, cela devient du bon vieux rock classique, mais avec en prime des curiosités, comme cet air turc, où ils utilisent un bouzouki électrique, plus une harpe-guitare amplifiée : cette dernière comporte, en plus de la guitare normale, un deuxième manche parallèle, qui permet de tendre une dizaine de cordes supplémentaires. Ce cocktail étrange produit un effet... bœuf et, ici, très oriental. Tous les coups sont permis, et au cours d'une improvisation de plus de dix minutes, ils ne s'en priveront pas. Les gens du « Kaleidoscope » ont été aussi passionnants aujourd'hui que pénibles la première fois. C'est bizarre.

Deuxième partie : une petite chanson amusante par Oscar Brand nous amène jusqu'à l'apparition de Tim Buckley. Cheveux frisés en bataille à la Dylan, et un peu dégingandé. Accompagnement : lui-même sur une douze cordes sèche, assisté d'une section rythmique, plus un xylophone muni de courts tubes d'orgue, ce qui donne aux notes une résonance particulière. Tim Buckley, auteur-compositeur, est avec David Blue, Patrick Sky, Tim Hardin et quelques autres l'une des principales « têtes fraîches » de tout le pays. Mais l'interprète aussi est assez formidable, même dans des ballades traditionnelles, comme « I am a poor wayfaring stranger », qu'il rend extrêmement pathétique. Sa voix est plutôt nasillarde, et il lui donne des modulations bien proportionnées au degré de rire ou de souffrance qu'il s'agit d'exprimer. Il bisse avec « Hobo », très beau morceau lent extrait de son second LP. (A propos, un 30 cm de Tim Buckley existe en France sur Mode-Vogue, tâchez de l'entendre.)

« The Young Tradition » : trio britannique (deux garçons et une fille), qui interprètent de l'excellent traditionnel de leur pays. Ils ont un talent certain pour faire chanter le public dans des ballades de la mer, et l'on aurait envie de se balancer en se tenant les bras entrecroisés s'il n'y avait les barrières entre les boxes pour nous en empêcher !

John Hartford, encore un artiste originaire de Nashville : il joue du très bon banjo, et

puis, et puis... ça fait au moins le quinzième ! Mais ce n'est évidemment pas sa faute, il est irrécusable. Ah, mais le voilà qui prend une guitare et se met à chanter ses propres compositions : dès lors, il est lui-même et passe. C'est bien.

Taj Mahal, encore un coup, et un bon. Il se pointe sur scène, un balai à la main, pour faire son introduction avec « Dust my broom ». On voit que Howlin' Wolf est passé par là. Et Taj déchaine son harmonica à souhait, le faisant parfois sonner comme une trompette. Sa musique n'est pas seulement du blues, mais c'est à lui qu'elle s'apparente le plus, témoins « Easy rider » ou sa version de « The cuckoo », plébiscités à chaque occasion. Excellente conclusion à cette présentation des « Fresh Faces ». Mais, Dieu que le Révérend Kirkpatrick et Tim Buckley étaient chouettes !



Doc Watson.

CLOSING CONCERT AND TRIBUTE TO WOODY GUTHRIE. LE DERNIER CONCERT DU FESTIVAL, QUI EST SUPPOSÉ ÊTRE L'APOTHÉOSE, DÉBUTE MAGNIFIQUEMENT AVEC UN TRIO COMPOSÉ DE DOC WATSON, JEAN RITCHIE ET SAM HINTON QUI SE RENVOIENT CONTINUELLEMENT LA BALLE.

Les principaux sujets qui les retiennent sont les voyages et l'amour. Sam Hinton est toujours un plaisir à entendre avec son harmonica et même, ce soir, une petite flûte. Mais voici qu'il se met à pleuvoir assez fort, ce qui amène un petit moment de panique pendant que chacun cherche un parapluie, qui un imperméable, qui un abri. A part cela, tout le monde reste tout de même bien en place et, grâce à Doc Watson et son fils Merle, la pluie est bientôt oubliée. Avec quelques journalistes et photographes, nous nous réfugions juste en dessous de la scène pour nous abriter... mais trois minutes plus tard nous en sommes délogés par les flics qui, paraît-il, ont « des ordres » pour n'y laisser que les porteurs d'appareils photo. (By the way, les autorités ne sont pas trop aimables pour laisser les journalistes faire leur travail car, je vous le rappelle, j'écris pendant les concerts, et je ne suis pas le seul dans ce cas. Consolons-nous : en France, ce serait le même problème, mais ce n'est nullement une excuse !). Doc Watson remporte quand même son triomphe : cela produit une impression extraordinaire de voir briller les yeux de cet homme aveugle ; certains ont pleuré, et il y avait de quoi.



Buddy Guy.

A présent et à nouveau, place au blues avec la formation de Junior Wells et Buddy Guy (ce dernier participait à la tournée de

l'« American Folk Blues Festival » en 65). L'orchestre est bien rodé, Buddy Guy est un merveilleux chanteur, mais Junior Wells à l'harmonica ne vaut pas Taj Mahal, du moins ces jours-ci. Buddy Guy s'est trouvé trop relégué au second plan, et de toutes façons le résultat d'ensemble, en tous cas pour ce soir, ne vaut pas celui de BBK hier.



Junior Wells.

Et voici l'arrivée de l'enfant prodige : Janis Ian. Une petite fille minuscule aux cheveux noirs frisés, à peine plus grande que sa guitare douze cordes. Une maturité incroyable : à 13 ans, elle publiait l'une de ses premières chansons dans la revue « Broadside ». Elle a déjà connu un succès d'audience nationale avec « Society's child » à l'âge de quinze ans. Aujourd'hui, à dix-sept ans, elle effectue ses débuts à Newport. Elle a une sensibilité à fleur de peau, affolante ! Voilà bien l'un des paradoxes de l'Amérique : être capable de produire à la fois des adultes aussi puérils et des jeunes artistes aussi précoces ! En elle se reconnaît la plus petite jeunesse américaine. « Society's child » est accueilli par un tonnerre d'acclamations. C'est l'histoire d'une (très) jeune fille blanche qui aime un Noir et qui est obligée de le quitter à cause des contraintes sociales et familiales. Cela se trouvait sur le premier 30 cm (Verve-Forecast) de Janis Ian et c'est encore une chose, avant beaucoup d'autres, qu'il serait bien temps de distribuer en France. Une haute conscience politique, sociale, et musicale. Car, en plus, elle joue foutrement bien de la guitare. Des chanteuses de dix-sept ans aussi mûres en France ? Voir Sheila, entendre Janis Ian, et... conclure, à défaut de crever !

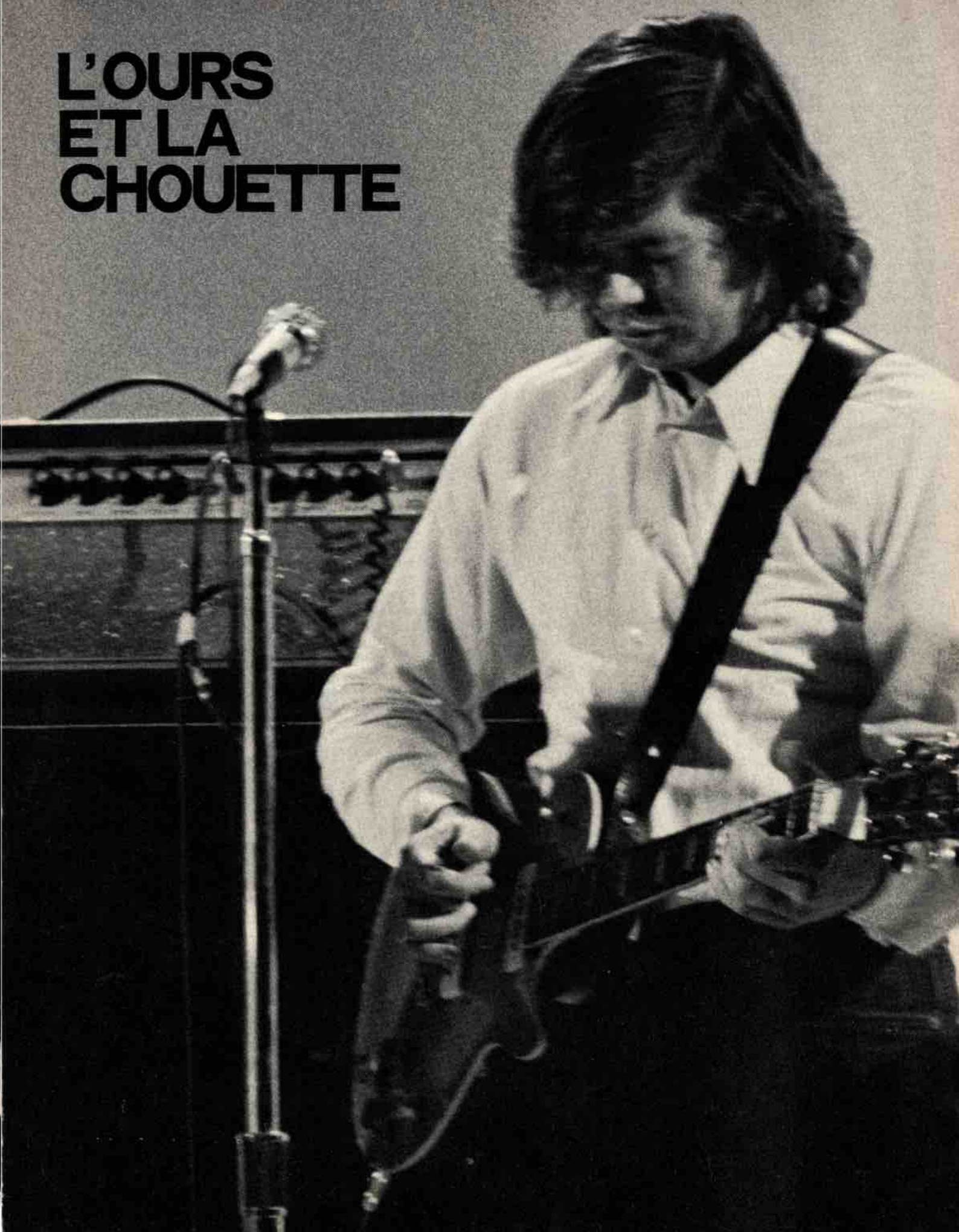
Ah, ah, hommage à Woody Guthrie pour la deuxième partie ? Oui, bien sûr, c'est logique ; Woody est mort en octobre dernier, et cet hommage DEVAIT être rendu. Mais ici ? Dans de telles conditions ? Hmm... hmm... voyons voir. Introduction avec un duo instrumental de Pete Seeger (mandoline) et Arlo Guthrie (guitare), « Woody's rag ». Arrivent à présent Bernice Reagon, Millard Lampbell, Logan English, Jack Elliott, le Révérend Kirkpatrick, Oscar Brand, etc. Tout le monde interprète « This train » avec Arlo à l'harmonica. Puis, minute émouvante avec un enregistrement de Cisco Houston parlant de Woody, puis une chanson par Arlo, pour une fois grave, en souvenir de son père. Et Lee Hayes (ex-membre des « Weavers ») nous lit l'un des textes les plus connus de Woody, qui commence par ces mots : « My mother's name was Nora Belle Tanner, and then she changed it to Nora Belle Guthrie », sur quoi Pete Seeger avec Besse Hawes chante « Curl-headed baby ». Suit la lecture de l'histoire d'Okemah, dans ce style qui savait être désopilant, mais intraduisible, de Woody ; « Ramblin' blues » par Jack Elliott ; Millard Lampbell avec lui dans « Pretty boy Floyd » ; Bernice Reagon et F.D. Kirkpatrick dans « Glory, glory, alleluia » ; Arlo dans « Talking dust bowl refugee » ; Logan English et Jack dans

« Do-ré-mi » ; Pete Seeger dans « Pastures of Plenty » ; Jack dans « Grand Coulee Dam » ; tout le monde dans « Roll on, Columbia » et « Hard travelin' ». Bess Hawes, Oscar Brand, Pete Seeger, Bernice Reagon dans « Union maid » ; Jack dans « How d'you do ? » et « Why, oh why ? » et, avec Arlo, « Car, car » ; Bernice Reagon, puis tout le monde dans « I'd like to know » ; Jack dans « Talkin' liberty ship blues » ; tout le monde dans « This land is your land » puis, comme prévu et logique, « So long, it's been good to know you », avec de nouveaux arrivants. La foule s'est levée et massée dans les premiers rangs. Artistiquement, c'est une gigantesque messe guthrienne où il ne manque que Derroll Adams et... Bob Dylan. Moralement, c'est plus discutable : le public crie bis, bien sûr, mais il « consomme » du Woody, et Woody lutait contre la consommation... alors ? Finalement, les dix ou douze mille personnes, unanimement, hurlent « We want Alice ». Mais ils ne l'auront pas : Arlo revient bien, mais pour interpréter une chanson plus courte de son LP : « The motorcycle song ». Il y rajoute, en « talking blues », des dizaines de choses extraordinairement satiriques. Oscar Brand, Jean Ritchie, Pete Seeger, etc., reviennent pour une chanson d'adieu sans accompagnement. Toutes les chansons interprétées lors de cet hommage étaient entrecoupées de lectures de textes de Woody. Tous les artistes présents ont été d'une parfaite sincérité artistique et humaine ; un tel hommage aurait peut-être dû se faire déjà il y a dix ans, mais grâce à lui ce festival s'est achevé en beauté. ET L'AVENIR ? EN CONCLUSION, IL ME PARAIT IMPORTANT DE SE MONTRER RÉALISTE SUR L'AVENIR DE CE FESTIVAL ET SUR SA SIGNIFICATION ACTUELLE. VOILÀ DÉJÀ DEUX OU TROIS ANS QUE LES SPECIALISTES RÉPÈTENT : « L'AN PROCHAIN, IL N'Y AURA PLUS DE FESTIVAL DE FOLKLORE A NEWPORT ».

Mais cette fois, ce pourrait bien être pour de bon. Pourquoi cela ? D'abord parce que le public du festival de folklore est en moyenne bien plus nombreux, plus turbulent et moins fortuné que celui du jazz ou de l'opéra. La plupart des « festivals » sont incapables de se payer des chambres à six, huit ou dix dollars la nuit, et en même temps la police leur interdit de dormir sur les plages ou dans les jardins publics. D'autre part les habitants de Newport se plaignent, à plus ou moins juste titre, de tapage nocturne, de vols, etc. Ensuite, la fondation de Newport est une importante entreprise commerciale, attirant les foules à l'aide de quelques vedettes et, à la limite, c'est un processus « anti-folklorique » (i.e. : anti-populaire) : Woody Guthrie n'aurait jamais voulu faire payer à des gens sans moyens des places jusqu'à six dollars pour l'entendre ! Enfin, l'accès de Newport est mal desservi par les transports en commun et, par la route, il faut prendre un bac pour y parvenir. L'une des choses à faire pour sauver ce festival serait peut-être de simplement déménager près d'un grand centre (ex. : N.Y. ou Boston) et d'y prévoir des installations économiques pour le logement et la nourriture du public. 1969 nous éclairera-t-il à ce sujet ? On ne peut le prévoir aujourd'hui mais, d'ici-là, nous aurons l'occasion de faire des comparaisons utiles avec le deuxième grand festival de folklore américain de la saison : celui de Philadelphie, qui aura lieu à la fin du mois d'août. — JACQUES VASSAL.



**L'OURS  
ET LA  
CHOUETTE**



Lundi, 14 heures — « Canned Heat », chaleur en conserve, drôle de nom. Enfin, on verra bien. Ils sont au restaurant de l'O.R.T.F., et on les remarque. Je me pique sur une chaise, entre Bob Hite (l'Ours) et Al Wilson (la Chouette Aveugle) qui, sans doute pour prouver qu'il n'a pas usurpé son surnom, se penche désespérément sur son assiette à la recherche d'un bout de fromage. Il finit par trouver ses lunettes, puis son fromage. Derrière les verres épais comme des glaces blindées son regard s'éclaire. Bob Hite n'a pas de ces petits problèmes : d'abord il voit comme vous et moi, ensuite il a pris un demi-exemplaire de tout ce que le plateau contenait et arrose généreusement chaque bouchée de Coca ! Je ne vois pas très bien les autres, disséminés tout autour de la longue table. Entre un Pont-l'Évêque et un demi camembert, l'Ours agrippe un exemplaire de Rock & Folk et, après l'avoir feuilleté, décide que c'est une excellente revue. Doucement hypocrite, je lui demande pourquoi. « Parce qu'on y parle de blues, tiens ! » J'ai apporté le numéro spécial consacré au blues...

Tout au long des couloirs-labyrinthes de la Grande Maison Vide, Al Wilson souffle dans son harmonica. Michel Delorme raconte : « Ils ne pensent qu'à ça, jouer le blues. Tiens, tout à l'heure, dans leur loge, ils buvaient du rouge dans des verres à pied. L'un d'eux a eu l'idée de mouiller son index et de le passer sur le bord du verre. O miracle, ça faisait de la musique ! Ils se sont aussitôt accordés — en vidant plus ou moins de vin — et mis à jouer le blues. Voilà comme ils sont. Ils ont gardé les verres... pour leur prochain enregistrement ». Je marche sous une pluie fine avec Henry « Sunflower » Vestine, sorte de grande fleur barbue et courbée sous un invisible fardeau. Une fleur qui, contrairement à ce que son surnom laisse supposer, n'aurait jamais vu le soleil, ni de près ni de loin. De Paris, il ne voit que le trottoir. Sur son T. Shirt, la profession de foi du groupe : « Que cela soit joué ou chanté par des Anglais aux cheveux longs ou par des Noirs américains en sueur, c'est profondément la même musique : forte, gueularde, immorale et dépourvue de toute valeur ». Voilà pour la profession de foi.

#### PIQUÉ A TOMMY JOHNSON

Hôtel Prince de Galles, 15 heures. Dans les couloirs tranquilles où il est de bon ton de marcher à pas feutrés et, si possible, avec le « Times » sous le bras, l'ouragan passe. L'Ours fait voler les poils de la moquette sous ses talons, l'harmonica souffle toujours quelque part, les femmes de chambre garent prudemment leurs appas et se cramponnent à leurs balais.

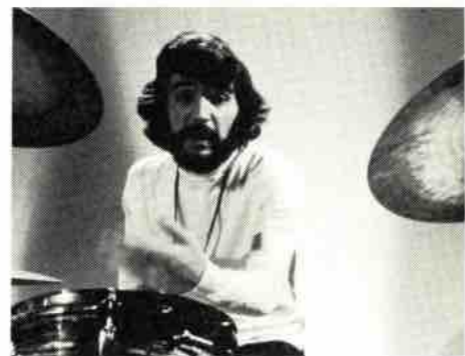
## Canned Heat, ou le blues aux longs cheveux...



Bob Hite (l'Ours).

Chambre 2022. Larry Taylor (la Taupe), l'air d'un général échappé d'une opérette viennoise, empoigne une guitare qui passait par là et en refile un grand coup dans l'abat-jour avant de se mettre à jouer. Le blues. « Canned Heat » ? « Nous avons piqué le titre d'un blues chanté par Tommy Johnson et qui s'appelaient comme ça ». Je les laisse faire sans moi la tournée des postes périphériques. Ah ! j'oubliais de vous dire que, ce jour-là, Bob Hite portait un pantalon de dentelle. Et Bob Hite, ce n'est pas Françoise Hardy ; ni Régine ; ni même la Femme à Barbe. Bob Hite c'est tout cela additionné, et ça pèse plus de cent cinquante kilos...

Club Saint-Hilaire, 20 heures. — Où que l'oreille se tende, elle n'entend parler que de « métier ». Un orchestre ? Ah ! bon, il y a un orchestre ? Tiens... Au-dessus de dix bottes posées sur une table, cinq paires d'yeux clignent sous le bombardement des flashes. Photo. Merci. Re-photo. Merci. Encore une. La dernière ? La rançon de la gloire, je présume. Le groupe va passer en direct, tout à l'heure. A sentir tous les parfums de l'Arabie qui montent d'une cigarette passée de bouche en bouche, les musiciens ont l'air prêts. Mais, assez rapidement, un problème troublant va se poser aux organisateurs de la soirée : comment caser deux tonnes et plus de sono entre les ascenseurs hydrauliques et les échafaudages métalliques qui constituent pour l'essentiel la décoration du Saint-Hilaire ? Personne ne trouvera la solution — il n'y en avait d'ailleurs pas — et nous en serons quitte pour noyer notre déception dans le



Adolfo de la Parra.

whisky. « Carramba ! fait Adolfo « Fito » de la Parra, le batteur mexicain aux yeux de braise, c'est dommage, vraiment dommage, on avait salement envie de jouer. On t'aurait fait sauter la tête, fiston ». J'aurais assez aimé ça.

#### PLAY-BACK

Mardi, 13 h 30, un bistrot en face du Moulin de la Galette. — « On commence à une heure pile » m'avait dit quelqu'un la veille. Oui... En attendant, Bob, le « Bouddah du Boogie », massacre les flippers pendant que son déjeuner mijote. Ça risque d'être long, je m'installe donc. Dans un coin, quelques jeunes gens qui parlent anglais presque sans accent (anglais) essaient d'apprendre son métier à Skip Taylor, le manager du groupe. Lui, bonne pomme, les écoute ou du moins fait semblant. Mais je vois bien qu'il préférerait s'occuper de la petite blonde qui lui tient compagnie. Méfie-toi, fillette, hier soir Skip a déjà entrepris ma fiancée...

Les studios, 16 heures. — De nouveau arraché à sa blonde, Skip parle des « Canned Heat ». Ils les a découverts au Topanga Corral de L.A., il y a deux ans de cela. Wilson et Hite sont d'ailleurs les seuls survivants de ce premier groupe. De la Parra ne joue pas dans le premier album du « Canned Heat » (pas « Boogie With... », celui-là c'est leur second), c'est Frank Cook qui y tient les baguettes (pour les discographes). Le prochain album, « Living the Blues » est déjà enregistré. C'est un double LP.



Al Wilson (la chouette) et Bob Hite.



Henri Vestine.

Le premier disque contient une explosive version de « Fried Hockey Boogie », enregistrée en direct au Kaléidoscope et qui ne dure pas moins de quarante minutes (« Re-fried Boogie ») ! Sur le second, du blues, encore et toujours : un morceau avec John Mayall au piano, un collage (« A sexual reproduction ») de vingt minutes et dix parties (sans jeu de mots), dont une par Mayall et Hite seuls. Au gré des autres morceaux, on rencontre des membres des Jazz Crusaders et la section de cuivres de Ray Charles. Ça promet...

Sur le plateau, « Fito » libère son trop-plein d'énergie, écrase ses peaux et fouette ses cymbales pendant qu'une voix « off » réclame en vain le silence. Par gestes, on fait comprendre au batteur qu'il ferait bien de se calmer s'il ne veut pas passer la nuit dans les studios, et tout le monde avec lui.

Al Wilson, sans lunettes, fait comme s'il y voyait quelque chose et chante « On the road again ». Mais, n'est-ce pas, on n'a pas besoin de lunettes pour chanter.

En play-back. Cinq fois. C'est dans la boîte. Non, on remet ça encore un coup. Bob Hite poudré comme une minette, ça vaut le coup d'œil. Il se roule par terre et pendant un moment on se demande sérieusement s'il n'a pas avalé son harmonica. Il est bon ce morceau, la voix de Wilson est moins rugueuse, plus fluide que celle de Hite. Chouette. Cette fois ça y est. Des images qu'ils ne verront jamais. Je les ai vues, ils n'ont rien perdu. Leloir en était malade.

#### LE RASPOUTINE DU BOOGIE

Retour à l'hôtel dans une espèce de wagon-lit (ou alors, c'était une très, très grosse voiture) où flottent de nouveau les parfums d'Arabie. A l'hôtel, l'ambiance a changée. Quelque chose d'impalpable, d'indéfinissable alourdit l'atmosphère. C'est une ambiance assez bizarre, presque inquiétante. Tous les gestes paraissent décomposés, comme dans un film passé au ralenti. A quoi cela tient-il, je n'en sais rien. Hite laisse choir ses trois cents et quelques livres sur un lit qui plie mais ne rompt pas. Il reste là, immobile, les yeux mi-clos et la bouche entrouverte, la barbe étalée sur la poitrine, très Raspoutine un soir d'orgie. « Sunflower » se couche aussi et recroqueville son mètre quatre-vingt-dix dans une tunique à fleurs dont les brillantes couleurs ne dissipent pas le malaise qui plane. Je les observe. Ils ont les yeux ouverts mais ne regardent rien. Si tout à l'heure je leur demande comment était le plafond de leur chambre, ils n'en sauront rien. Jamais je n'ai vu gens vivants qui avaient l'air plus morts que ces deux-là.

Al Wilson, assis en tailleur sur le tapis, feuillette un livre sur la végétation des Iles Britanniques. Il en a plein sa valise, des comme ça : « Les arbustes de l'Australie Septentrionale », « Études comparées du bouquet américain et du bouquet canadien », j'en passe et des meilleurs. « J'aime la nature » précise-t-il, au cas où je ne m'en serais pas aperçu. Il marmonne encore quelque chose puis pique du nez sur son bouquin. Il dort. Curieux personnage, ce Al Wilson ; la tête du groupe en tout cas. Il possède une des plus belles collections de 78 tours de blues des États-Unis et a publié des études très approfondies sur des bluesmen comme Pete Williams ou Son House, études qui sont considérées comme définitives.

#### VIVA LA REVOLUCION !

« Fito » est tout joyeux de pouvoir parler espagnol. Il parle du pays (Mexico) ; je l'aiguille sur Los Angeles et il me dit que les filles y sont plus faciles que partout ailleurs : on s'en sert et on les jette. Il dit aussi que tous les membres

du groupe sont positivement dingues de blues et ne vivent que pour ça. Il écarte d'un geste l'objection mille fois faite et selon laquelle le blues est exclusivement affaire de gens à la peau noire. « Ah ! fais-moi rire. Blanc ou noir, le blues est toujours le blues. Et si on avait collé la photo de cinq Noirs sur la pochette de « On the road again », ça aurait passé comme une lettre à la poste ».

« La pop music ? Bah, nous n'aimons pas trop ça. A vrai dire, les trucs que font l'Airplane, les Doors, les Bee Gees ou les Mothers nous laissent plutôt indifférents. Et je te cite les bons, hein, je ne parle pas des Monkees ou de trucs comme ça. Tu comprends, ça n'est pas que ça soit mauvais, au contraire même, mais il n'y a que le « straight blues » qui nous excite. Ah ! parle-nous des bluesmen noirs, de jazz, d'Otis Redding, de Hendrix, de Taj Mahal ou de John Mayall. Là, d'accord, ça nous remue les tripes ».

Skip fait son entrée, un bouquin sous le bras. « L'homme facile ». Cette blondinette qui était avec lui tout à l'heure, c'est elle qui l'a écrit. Je leur traduis un passage assez salé...

« Le type le plus « cool » que j'aie vu aujourd'hui », fait le road-manager en désignant du pouce une longue silhouette voûtée sous le poids d'une batterie d'appareils de photo. C'est Bob Lampard qui traîne à la recherche d'un angle, d'une cigarette ou d'un Coca. Ou peut-être bien des trois à la fois.

Je suis censé poser les questions, mais c'est moi qui me fais cuisiner. Sur une chaise, au milieu de la pièce, avec les questions qui fusent de tous côtés. Ne manque que la lampe dans les yeux. Mais, c'est ce qui les intéresse. Larry hoche tristement la tête et son bon regard se voile parfois, quand il fait certains rapprochements avec ce qui se passe à L.A. ou à Chicago (entre autres). « Définitivement, laisse tomber Skip, nous sommes un groupe de gauche ». « Viva la Revolucion ! » conclut Adolfo qui ne jure que par Villa et Zapata.

Le dîner arrive : spaghettis, poulet et... Coca. L'Ours en rafle la moitié et retourne se coucher. « Sunflower » passe comme un zombie, attrape une tranche de quelque chose et repart, sans un mot, déjà rendormi. Hiératique, Skip enroule délicatement ses spaghettis au creux de sa cuiller. Les autres le regardent faire en se poussant du coude. « Pourquoi la cuiller, Skip ? » finit par demander Larry. Ils sont partis. Ils reviendront peut-être en janvier ou février, pour un Musico-rama. Pas sûr.

Dans le hall de l'hôtel, le personnel affolé recherche fiévreusement deux peignoirs de bain portés manquants. Bruxelles, Amsterdam, Copenhague, Stockholm, Londres, Los Angeles... « On the road again ».

PHILIPPE PARINGAUX.

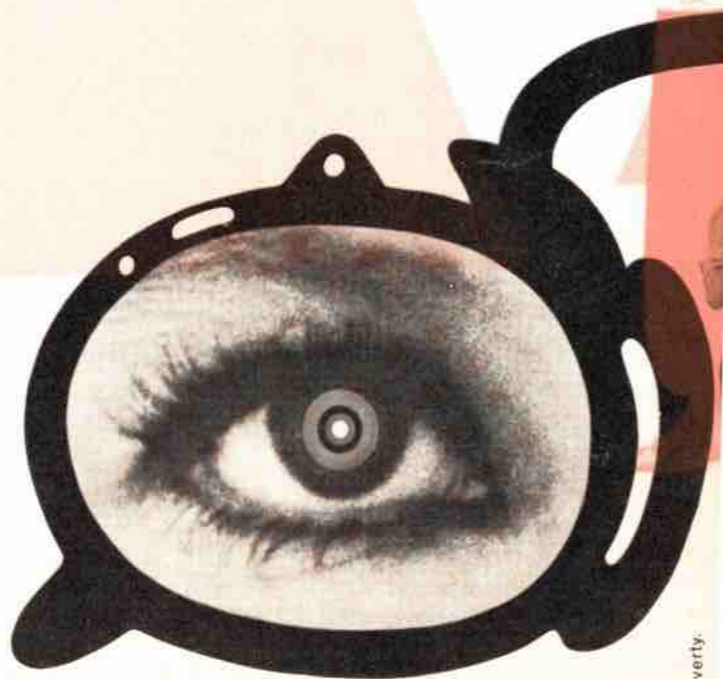
121, avenue Hof Ten Berg, Woluwe Saint Laurent, Bruxelles. 10 septembre-1<sup>er</sup> octobre 1968. Unité de lieu, unité de temps, reste l'unité d'action. L'action, c'est le tournage du Show Idea, une émission coproduite par la Radio Télévision Belge et la Z.D.F., la deuxième chaîne de T.V. allemande. Réalisation, Jean-Christophe Averty. Producteur délégué, Michèle Arnaud. Décorateur, Guy Pellaert, le dessinateur belge créateur de Jodelle et Pravda, ainsi que des bandes dessinées du film « Jeu de massacre ». Directeur de la photo, Willy Kurant, qui travaille habituellement avec Jean-Luc Godard. Vedettes : Barry, Maurice et Robin Gibb, Vince Melouney et Colin Petersen, autrement dit les Bee-Gees ; Julie Driscoll, Brian Auger, David Ambrose et Clive Thacker, autrement dit « Jools » et la Trinité de Brian Auger. Une belle brochette de grands noms.

Et tout ça pour une simple « télé » ? Oui, et il y a encore bien d'autres signes particuliers dans cette affaire, très particuliers : 1/le tournage a été fait en 35 mm couleurs, 2/le coût de l'opération se monte à un million et demi de francs (nouveaux), 3/on a utilisé 25 kms de pellicule, 4/certain jour, la consommation d'électricité a atteint le chiffre époustoufflant de 2 700 Kw, 5/et, par suite, les plombs ont sauté une dizaine de fois, 6/la note d'hôtel des Bee-Gees, pour deux jours, les 10 et 11 septembre, s'est élevée à la modeste somme de 6 000 F, rien qu'en five o'clock teas, gâteaux, chocolats et coups de fil aux girl-friends londoniennes ! 8/une bonne centaine de

décor différents, très originaux et très pop-art, ont défilé sur le plateau, 9/ainsi que les accessoires les plus divers et les plus fous : une tête de mort, une barre de navire, une vieille auto découpée, deux têtes de géants, un insigne de la Royal Air Force, une grand-maman réversible, une paire d'yeux méchants, la mer, deux lèvres et des onomatopées en tout genre HA-HI-HO-YEAH-YEP-NO..., 10/le génie d'Averty. Ces quelques détails posés, sachez que, comme les Italiens, les Espagnols, les Suisses, les Anglais, les Suédois, les Canadiens et peut-être les Américains, les Français ont acheté ce

# L'IDEA

pourquoi averty,  
julie driscoll



Averty.

show, qu'ils devaient produire, avant mai ; et qu'ils ont eu peur de faire, après mai... C'est sans doute un des plus grands, sinon le plus grand show européen qui soit presque totalement consacré à la pop-music. Les Bee-Gees y interprètent treize chansons dont « Massachussets », bien sûr, « I've gotta get a message to you » et de nombreuses plages de leur dernier album, « Idea », qui vient de sortir en France et qui donne son nom à l'émission. Julie Driscoll et Brian Auger jouent et chantent six morceaux dont « Save me », « Break it up » et « Black cat », ce dernier avec ballet.

Sur le plateau, il y a Averty ; le voir diriger des artistes est un spectacle inoubliable. Sa puissance de travail est peu

banale, et si l'on ne rigole pas question boulot, les intermèdes sont parfois irrésistibles. Un dialogue avec Jools en cockney — l'argot londonien — a déchaîné un fou rire général. Dans un coin, un piano : il est aussi indispensable à Averty que le verre d'eau à l'orateur. C'est là qu'entre deux moments difficiles du tournage, il joue un ragtime ou fait du piano à quatre mains avec Brian Auger ! Dès qu'un plan est tourné, il le fait aussitôt développer, quitte à le re-filmer si un jaune, un violet ou un rouge est mal rendu. Pareille exigence explique la fébrilité et l'atmosphère studieuse qui règnent sur un plateau dirigé par Averty. Tout se fait très vite, mais très bien. Travailler de 14 h à 20 h, sans pause ou presque, ne lui fait pas peur. Le personnage reste néanmoins drôle, disponible, abordable. Ainsi, il dit s'être beaucoup amusé à tourner avec Driscoll, mais beaucoup moins avec les Bee-Gees ; « Ils sont gentils, mais ce sont de petits minets creux, un peu amorphes, et qu'il faut toujours traîner devant la caméra ». Il a failli filmer les Stones, mais n'y est jamais parvenu car « Il y en a toujours un en taule ! ». Enfin, il aimerait bien tourner avec les Beatles, mais « C'est pratiquement sans espoir ». En attendant, Averty termine le montage du Show Idea. Quand on sait que chaque plan est conçu en fonction des harmonies, des notes et des paroles des chansons filmées, on peut s'attendre à un véritable feu d'artifice. Ce qui est tout

et les bee gees  
se sont-ils retrouvés  
à bruxelles ?

indiqué pour le réveillon de la Saint-Sylvestre, puisqu'en principe c'est à cette date qu'on pourra voir le Show Idea, sur la deuxième chaîne couleur. A ne pas manquer, à aucun prix ! Le champagne attendra, laissez-le au frais.

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI



Barry Gibb.

Philippe Kœchlin, un jour, délira copieusement sur un 30 cm du Pink Floyd. Il s'agissait d'« Astronomy dominé ». Très beau disque en effet. Des sonorités très particulières, pas de culte systématique du gimmick, une grande variété de thèmes, un climat qui me rappelait irrésistiblement cet autre groupe prodigieux que sont les Soft Machine.

Le Pink Floyd à Paris vint, un samedi de la fin septembre, pour honorer de sa présence l'émission d'Albert Raisner, « Samedi et compagnie ».

C'est là que devant un auditoire de frais bambins (les mêmes depuis quinze ans), aux mains calleuses (à force de taper dans leurs mains n'importe comment), le Pink Floyd interpréta, ou plutôt mima, avec une réjouissante mauvaise volonté, deux des chansons de son prochain 30 cm (« A Saucerful of secrets » — tout à fait extraordinaire, à sortir chez EMI). La musique du Pink Floyd est tout à fait en marge de la pop-music britannique. Le groupe produit une masse sonore imposante, ne laissant une quelconque prééminence à aucun des quatre musiciens. Leurs influences sont visiblement très nombreuses, de la musique d'église (« A saucerful of secrets »), du jazz moderne — mais point free — (les Jazz Messengers en particulier), celle de la musique indienne, et pas mal aussi de la musique moderne (plutôt style Stockhausen). Les thèmes sont le plus souvent

très fournis et parfaitement baroques. Les paroles qu'ils mettent dessus — les chansons du Pink Floyd sont généralement des récits — tournent le plus souvent autour de la science-fiction. Ils sont tous les quatre d'ailleurs passionnés de S.F., avec un net penchant pour Asimov, Van Vogt, Arthur C. Clarke.

Ils parlent donc de sociétés futures ou extérieures à notre système, mais se déclarent inintéressés par la politique. Ils ont en fait sur ce sujet l'attitude de bien des artistes britanniques. Ressentant le monde comme globalement hostile, ils le rejettent mais se refusent à essayer d'agir sur lui, et préfèrent en rêver un autre. Mais ils ne tombent pas dans l'illusion mystique genre Lennon-Mc Cartney (« Revolution » : « Fais d'abord le clair dans ton esprit », etc...). Simple, ils parlent d'autre chose. La musique du Pink Floyd, c'est le premier Space Opéra en pop-music. C'est eux qui auraient dû faire la musique de « 2001 ». —

Rien ne fascine plus un milieu où règne la combine que l'éclosion en son sein de la pureté. C'est ainsi que le show business nous sort de temps en temps une chanteuse au frais minois et aux joues bien roses, quelque chose de bien frelaté, que l'on donne aussitôt comme la

bouffée d'air pur de l'année. Ça a pu être Sheila, ça a pu être — aberration — France Gall.

Les Beatles s'y mettent aussi et lancent une petite jeune fille du nom de Mary Hopkin. Quinze jours après, tout le monde connaît « Those were the days ». J'étais assez curieux de voir ce que cachait cette petite voix dangereusement fraîche ou innocente. Eh bien, elle cachait justement l'innocence même. Mary Hopkin a bien les joues roses, elle est vraiment timide. Plus que ça, on a l'impression qu'elle a perpétuellement envie de rentrer sous terre. Elle ne triche pas. Elle est Mary Hopkin. Elle n'a pas grand-chose à dire, et elle ne le dit pas. Elle déguste son canard au navet en trempant les lèvres dans son verre de bordeaux d'un air de vivre les délices de Capoue. La Tour Eiffel, elle trouve ça très bien. Finalement, elle se demande un peu ce qui lui arrive. Un jour elle venait de remporter un concours de jeunes talents en Galles du Sud, on lui a dit d'appeler un numéro de téléphone à Londres. Ce numéro, c'était Paul Mac Cartney. Il l'a fait auditionner; tout de suite il l'a engagée. Son disque est maintenant l'un des grands succès mondiaux, et tout le monde réclame la petite Hopkin.

C'est tant mieux. Pourvu que ça dure. J'étais presque triste en la quittant à l'aéroport. —

JEAN-FRANÇOIS HACKENBUSH

# PINK ET HOPKIN



Rick Wright.



David Gilmour



Roger Waters et Nick Mason

Une petite Anglaise et des champions de la pop-fiction.

Mary Hopkin.





Mick Jagger.

# 68 STONES

Eux-mêmes, ou bien des personnages portant sur le visage et sur leur personnalité des masques épais, composés à coups de petites touches précises et précieuses, délicats et cependant impénétrables ? Des acteurs en perpétuelle représentation, jouant de sentiments qui ne sont pas les leurs avec une assurance telle que l'éclair de la vérité quand il perce d'un coup le masque, n'est plus discernable pour personne et peut-être même plus pour eux ? Qui sont les Rolling Stones ? Sont-ils vraiment ce que l'on voit d'eux, ce qu'ils veulent bien montrer, ou bien n'est-ce là que cette barrière floue que tous les hommes publics dressent plus ou moins inconsciemment entre eux et leurs interlocuteurs ? Ce perpétuel jeu des rôles, les Rolling Stones le jouent aussi, comme les autres, masquant la vérité de leur âme derrière un arsenal d'expressions, de mots, d'attitudes et de contradictions volontaires ou non, capables de plonger dans la plus grande confusion n'importe quel psychologue amateur.

Aujourd'hui, ils sont pâles, sophistiqués, légèrement agacés par le monde qui les entoure et sur lequel ils posent ce regard blasé propre aux gens qui ont obtenu de la vie tout ce qu'ils pouvaient en obtenir et ne s'étonnent plus de rien. C'est dire s'ils ont changé depuis le temps où, horde hirsute, ils déferlaient sur une Angleterre tirée en sursaut des torpeurs émoullentes d'une ménopause à l'échelle nationale. Ou bien est-ce le monde qui a tellement changé ?

Personnages, les Rolling Stones le sont assurément, dotés par leurs frasques et leur succès d'une assurance hautaine qui frise souvent la morgue ; grands seigneurs sans nuances parce que récents, lèvres serrées et yeux froids, ils vous laissent avoir d'eux l'opinion que leurs personnages méritent et puis soudain, un brusque sourire de gosse craquelle le masque et efface d'un coup toutes les impressions précédemment recueillies. Il ne vous reste plus à l'esprit qu'une question sans réponse : où était le masque, dans la morgue ou dans le sourire ?



Keith Richards.



Bill Wyman.

Philippe Paringaux  
fait le point sur le plus fameux  
groupe anglais  
après les Beatles :  
les Rolling Stones.

Et si l'on croit trouver la réponse dans leur musique...

## LA VALSE-HÉSITATION

Joailliers épris de perfection et dévorés d'ambition, Mick Jagger et Keith Richard ont, tout au long des quelques années qu'a leur jeune carrière, passé leur temps à tailler et retailler la pierre de leur musique. Partis d'un diamant noir et brut que d'autres avaient arraché à la terre du Deep South, ils se sont penchés dessus et l'ont fait passer par presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant d'en revenir à peu près à leur point de départ. Si, pour les Beatles, par exemple, on peut parler d'évolution continue, logique, nourrie de ses propres trouvailles plus que des apports de l'extérieur — bien que, contrairement à ce que semblent penser pas mal de gens, ces apports ne soient pas négligeables, même s'ils sont lointains —, il n'en va pas de même pour les Rolling Stones, tant s'en faut. Il suffit pour s'en assurer de passer la collection complète de leurs enregistrements sur un électrophone : on ne

peut manquer d'être frappé par le caractère souvent heurté d'une évolution curieusement faite de brisures brutales, d'hésitations, de retours en arrière ou, au contraire, de marches forcées vers l'avant.

En cela, les Rolling Stones sont multiples ; leurs inconditionnels diront que c'est un avantage aveuglant d'évidence, que leur talent a mille facettes et que leur éclectisme est la meilleure des garanties contre cette routine sclérosée qui atteint nombre de groupes à l'heure actuelle. Bon, il n'y a effectivement rien de pire que les systèmes-carcans, même quand ils sont auto-fabriqués, et le rationalisme n'est certes pas une condition nécessaire de l'Art, domaine qui, justement, devrait n'avoir que faire des règles, ukases et interdits de toutes sortes. Dans la mesure où la création est spontanée, quand elle est le résultat sincère et profondément naturel de la volonté de l'artiste, quand il la ressent, dans sa tête et dans ses tripes, absolument nécessaire sous telle forme plutôt que sous telle autre, alors l'artiste a le droit — vis-

## OU EN EST JAGGER ?

Michael Philip Jagger, né comme chacun le sait le 26 juillet 1944 à Dartford, chanteur, harmoniciste (plus tellement), et même quelque peu guitariste maintenant, a lié de longue date son sort à celui d'un groupe connu sous le nom de Rolling Stones. Le chanteur et le groupe sont difficilement dissociables, cependant nous ne reviendrons pas sur la carrière des Stones depuis leurs débuts à Richmond : tout le monde la connaît.

Remontons seulement vers un passé récent qui a vu Mick et les Stones choisir délibérément le courant « progressiste », alors cher aux Beatles. Pour eux, cette période s'est soldée principalement par un disque : « Their Satanic Majesties Request », qu'il semble être soudain de bon ton de dénigrer catégoriquement aujourd'hui... ce qui est tout aussi ridicule que les cris de génie lors de sa parution (à fortiori quand ce sont les réactions d'une même personne !). Aujourd'hui, si l'on en croit leurs nouveaux simples et les bruits qui circulent sur le LP, ces recherches futuristes semblent abandonnées au profit de formes plus primaires. A ce propos, on parle beaucoup de « rock revival », quelle est donc l'opinion de Mick sur ce sujet ? — « Vraiment j'ai beaucoup de sympathie pour le revival, mais tout ce qu'on nous propose n'est pas assez valable. Si vous cherchez le rythme et l'exaltation, vous devez pouvoir trouver cela dans la nouveauté. Si vous êtes amateur de rythme et que tout ce que vous trouvez dans les charts ce sont ces ballades, alors je comprends que vous vouliez retourner au rock, mais ce n'est que vivre dans le passé. Si Haley ressortait avec une grande création, ça pourrait être différent mais il ne s'agit que de ré-entendre les vieux succès. Tout cela était formidable à l'époque car ça représentait ce qui se passait alors. Mais maintenant, non ! ».

Je profite de ce silence pour vous signaler que ces propos, hmm, n'engagent que la responsabilité de leur auteur...

Et à propos du blues, qui est plus populaire que jamais et auquel les Rolling Stones ont en quelque sorte ouvert la voie ?

« J'aime énormément faire du blues et j'aime écouter des gens comme John Mayall. Mais je ne suis pas fixé sur le blues. Je ne pourrais pas avoir un orchestre de blues — nous en avons déjà eu un —. Je veux un groupe qui puisse tout aussi bien faire autre chose ».

Notons que l'on peut entendre Mick lui-même jouer de l'harmonica dans un vieux titre de Clapton (LP Immediate IMCP 015 - réf. anglaise).

S'opposant aux « spécialistes » bornés, aux « connaisseurs » restrictifs, Mick dit encore : « Vraiment, on ne devrait pas prendre l'habitude de catégoriser la musique. Les gens croient sans doute qu'ils savent de quoi ils parlent en affirmant « Tiens il est blues, ou il est jazz, ou c'est du classique » mais la plupart du temps ils ne savent pas ce qu'ils racontent. Ce n'est qu'un jeu plaisant pour eux ».

Travaillant en collaboration avec son inséparable ami Keith Richard, Mick a eu presque depuis l'origine du groupe une intense activité de compositeur. Sur le plan personnel, c'est d'ailleurs un des domaines qui lui tient le plus à cœur : écrire des chansons de bonne qualité avec le souci d'intégrer parfaitement paroles et musiques. Il pense, comme beaucoup de gens, que Dylan se détache nettement parmi les compositeurs actuels. Par ailleurs, il regrette de ne trouver que peu de poésie réellement contemporaine ailleurs que dans des chansons. En parlant des essais de certains écrivains, il affirme... « La plupart d'entre eux n'égalent même pas les chansons des Byrds ».

Au travers des paroles de certaines de ses chansons, mais aussi le déroulement de sa carrière, Mick aime à s'exprimer à un niveau philosophique (Du pouvoir social de la pop-music...) mais en restant assez « terre à terre ». Je veux dire qu'il ne s'agit pas forcément de méditations par trop « transcendantes » au point que l'on doute de leur sincérité, mais souvent de problèmes plus immédiats. Ainsi, actuellement, l'affaire qui l'oppose à la maison Decca anglaise et qui retarde la sortie de l'album « Beggar's Banquet » à cause de la pochette (représentant des graffitis sur les murs d'un W.-C. !) l'a conduit à s'exprimer à la télévision dans des débats consacrés à la censure !

Ainsi va Jagger, intelligence toujours contatatrice, créateur avec les Rolling Stones d'une musique dont l'originalité, la vigueur et la sincérité sont les traits dominants au-delà de certains changements de style. — SERGE DUMONTEIL.

à-vis de lui-même, bien sûr ; il n'est évidemment pas question d'interdire quoi que ce soit à qui que ce soit, mais bien d'appréciation subjective — le droit, donc, de choisir la rupture, parce qu'elle lui apparaît, dans sa logique interne et parfois mystérieuse, comme le seul moyen de créer et de progresser. Là où l'on peut ne plus être d'accord, c'est quand cette méthode devient un simple procédé — avec tout ce que cela implique justement d'artificiel et d'oubli de soi — et quand, dans le cas qui nous intéresse, elle n'est plus le résultat NATUREL d'un besoin artistique personnel, mais bien celui d'un certain effacement (ici temporaire) de l'artiste devant ses influences.

## LES VOIES FACILES

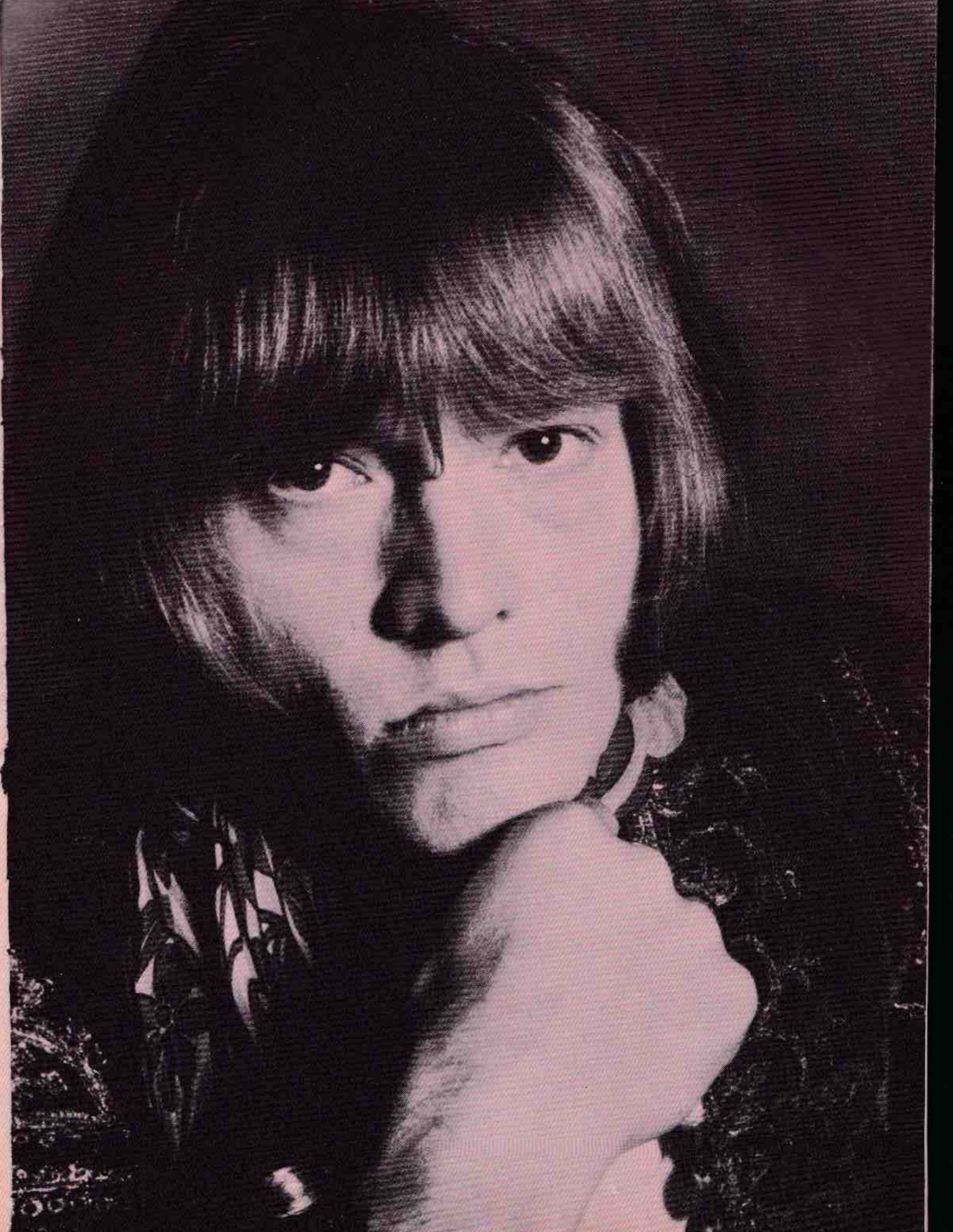
Entendons-nous bien, cette parenthèse n'a pas pour objet d'assimiler les Rolling Stones — souvenez-vous, c'est d'eux que nous parlons — à de vulgaires plagiaires ou à des machines du genre Monkees qui débitent du disque comme d'autres machines débitent des boutons de culotte. Ce serait à la fois faux et injuste. N'empêche que cela a bien failli se produire.

Il est bien rare, sinon impossible, de ne jamais utiliser les acquis des autres, surtout en pop-music. Il semble néanmoins évident que, par la faute de facteurs assez difficiles à analyser de l'extérieur — manque de moyens ? complexes ? faiblesse relative de l'écriture ? paresse ? autosatisfaction ? —, les Rolling Stones se soient un peu trop vite laissés entraîner sur la pente de la facilité, c'est-à-dire à faire ce qui marche à coup sûr plutôt que ce qu'ils auraient vraiment voulu faire. Comment faire ici la part exacte du caractère (il y en a cinq), de l'influence du milieu, de la mode, de l'ambiance au sein même du groupe ? C'est impossible.

Ce que l'on demande généralement à un artiste de pop-music — « on », c'est tout le monde, public compris —, c'est de pondre tous les deux ou trois mois un disque qui se vendra bien et qui rapportera beaucoup. Peu importe qu'il soit original ou non, inspiré d'un compositeur flamand du XVII<sup>e</sup> siècle ou de la marche des sapeurs-pompiers londoniens, il faut que ça se vende. Comment, dans ces conditions, pourrait-on en vouloir à tel chanteur ou à tel groupe de choisir les voies les plus faciles ? En matière d'Art, la notion de temps ne devrait surtout pas se ramener à des dates sur le calepin d'un producteur pressé. Rien à voir.

Choisir les voies faciles... Cette vérité amère en est-elle tout à fait une quand on parle des Rolling Stones ? Leur notoriété, la chaîne ininterrompue de leurs succès, les sommes considérables qu'ils ont rapportées à leurs promoteurs et qu'ils ont eux-mêmes ramassées, tout cela ajouté à une indépendance d'esprit dont la « grande » presse se repait régu-

Brian Jones.



lièrement devrait leur permettre de faire ce qu'ils veulent sur le plan musical comme sur le plan extra-musical.

Et sans doute le font-ils, ne cherchons donc pas les responsabilités ailleurs qu'en eux-mêmes.

Il ne s'agit pas de juger, je me répète, mais d'essayer de comprendre. De comprendre pourquoi, pendant longtemps, nous avons perdu les vrais Rolling Stones. Dire qu'ils ont fait des erreurs en est peut-être une ; en tout cas, elle n'engage que celui qui la commet.

#### CINQ PETITS CÉSARS

Les Rolling Stones ont commencé par le blues. Le « straight blues » de Muddy Waters ou de John Lee Hooker, revu et corrigé par la vieille Angleterre mais qui ne manquait ni de saveur ni de sincérité (« Good times, bad times », « Confessin' the blues »). A cette influence première, se mêlait celle du rock et l'on retrouve facilement celle de Bo Diddley dans certains morceaux où les deux guitares marquent le rythme, toujours le même, lancinant, sur fond de tambourin, et celle de Chuck Berry aussi bien. Cela donnera des morceaux étonnants que beaucoup considèrent comme ce que les Rolling Stones ont fait de mieux dans leur carrière (« Off the hook », « Carol », « I'm a king bee », « Honest I do », ou « I just want to make love to you »). Grand cru bluesy.

Et puis, Jagger et Richards s'essayaient

à l'écriture. Cela donnera d'assez bons résultats (« Heart of stone », « Play with fire », « The last time ») et la confirmation qu'ils peuvent composer des chansons de bonne qualité. Avec « Satisfaction », les Rolling Stones atteindront d'un coup la toute première place dans le cœur des « rockers » et des autres, les grands « pionniers » et leur chef de file Elvis Presley ayant, pour diverses raisons, plus ou moins disparu de l'avant-scène. C'était la gloire et l'ivresse des premières places aux hit-parades, les disques d'or et les tournées à travers le monde ; une gloire nullement usurpée d'ailleurs, « Satisfaction » étant une œuvre personnelle pour une bonne part, simple sans doute, mais simplicité n'a jamais été synonyme de simplification. Une assez bonne preuve de cela est que le morceau a fort bien résisté au grand ennemi des « tubes », le temps. Sortis victorieux de la lutte à mort qui les opposait à tous les autres groupes anglais (Beatles exceptés), les Rolling Stones se retrouvaient deuxième groupe mondial. On pouvait croire que leur carrière et celle des enfants de Liverpool allaient suivre désormais des chemins aussi différents que glorieux. « Get off of my cloud » confirma cette impression. Mais, comme le laissaient entendre les paroles de leur tube majeur, les Stones n'étaient pas entièrement satisfaits. Petits Césars, ils ne voulaient pas être les seconds.

#### LE STONE SILENCIEUX

Cette année encore, j'ai rencontré quelques membres des Rolling Stones, ce qui n'est pas une petite affaire, car ces messieurs sont toujours à droite et à gauche.

Keith Richard, tout d'abord, à l'Antique Market de King's Road, en compagnie d'Anita Paley et d'un ami. Notre entrevue a été courte car Keith se méfie et n'aime pas beaucoup parler. Il m'a quand même dit qu'il allait à Los Angeles, avec Mick et Charlie pour faire procéder à un nouveau mixage pour leur prochain L.P. Ceci se passait mi-juillet.

Bill Wyman ensuite, en compagnie de sa femme et de leur adorable petit garçon. Bill, pas très loquace, m'a quand même demandé où en était la popularité des Stones en France.

Je devais rencontrer Mick Jagger, mais celui-ci étant en va-et-vient continu entre Londres et l'Irlande, où il était en vacances avec Marianne Faithfull, le rendez-vous a été remis à une date ultérieure.

Brian Jones, lui, est trop occupé avec sa prolifique petite famille et avec les tribunaux pour se risquer à venir au bureau des Rolling Stones entreprises.

Seul Charlie Watts, pourtant appelé le Stone silencieux, a pu m'accorder une interview. Il m'a d'abord fait écouter leur nouveau simple issu de Beggar's Banquet : « Street fighting man », puis d'autres plages du même album dont « Parachute Woman », « Stray Cat », « Sympathy for the devil », initialement intitulé « The devil is my name » et « Factory girl ». La seule chose que je puisse vous dire c'est que la musique et les paroles de cet album sont très solides ; très rythmées, tout cela n'est pas sans rappeler la direction initiale des Rolling Stones : le blues et le rhythm & blues.

— Peux-tu me dire ce qui a donné ce son de batterie original dans « Jumpin' Jack flash » ?

— On avait enregistré la partie rythmique sur une batterie jouée et, Mick ayant trouvé cela amusant, on l'a ajouté au reste, en plus de la partie de batterie normale.

— Es-tu content de ton nouvel album, comment le trouves-tu par rapport aux autres ?

— Très bon, je l'aime beaucoup. Je dois avouer que Jimmy Miller nous a aidé à jouer le mieux possible, à presque nous surpasser. C'est un excellent producteur, un garçon très bien.

— Et « Their satanic majesties request », qu'en penses-tu à présent ?

— Je l'aime toujours, c'était ce que nous avions envie de faire à ce moment-là, nous en sentions le besoin et je crois qu'aucun de nous ne le regrette. Dommage que le public n'ait pas compris.

— Que penses-tu des autres Stones ?

— J'aime à penser que ce sont de très bons amis.

— Parle-moi un peu de ton livre ?

— Oh, il est trop vieux à présent, il n'a pas d'importance.

— Penses-tu que toi et les Stones allez refaire de la scène ?

— Je ne sais pas.

— Et que penses-tu du fait que « Street fighting man » a été interdit à Chicago ?

— C'est un peu normal ; il y a tant de choses à craindre et une étincelle peut mettre le feu à tout l'édifice, il vaut mieux prendre toutes les précautions. Quoiqu'il en soit, cela ne change rien, on nous a déjà interdit les disques et les ventes en ont quand même été excellentes, presque meilleures. De plus, cela dépend des D.J.s, ils passent ce qu'ils veulent et, en définitive, le public seul choisit.

— Tes projets immédiats ?

— Je vais aller passer une dizaine de jours sur les bords de la Loire. Tu connais ? C'est beau ?

— Très. — JOCELYNE BOURSIER.

#### LE JOUR OU « YESTERDAY »...

L'enregistrement de « Yesterday » par les Beatles semble, paradoxalement, avoir été un moment décisif dans la carrière des Stones. Ils ont trouvé le morceau très beau et surtout compliqué à souhait, bref de loin supérieur à tout ce qu'eux-mêmes avaient fait et qui leur paraissait tout à coup horriblement simpliste. Vite, vite, ils vont remplir un plein studio de violons et violoncelles et enregistrer « As tears go by », pâle reflet de « Yesterday ». Le public marche, le pli est pris : les Stones ne veulent pas plagier, non, ils veulent faire aussi bien que les Beatles, et avec les propres armes de ces derniers.

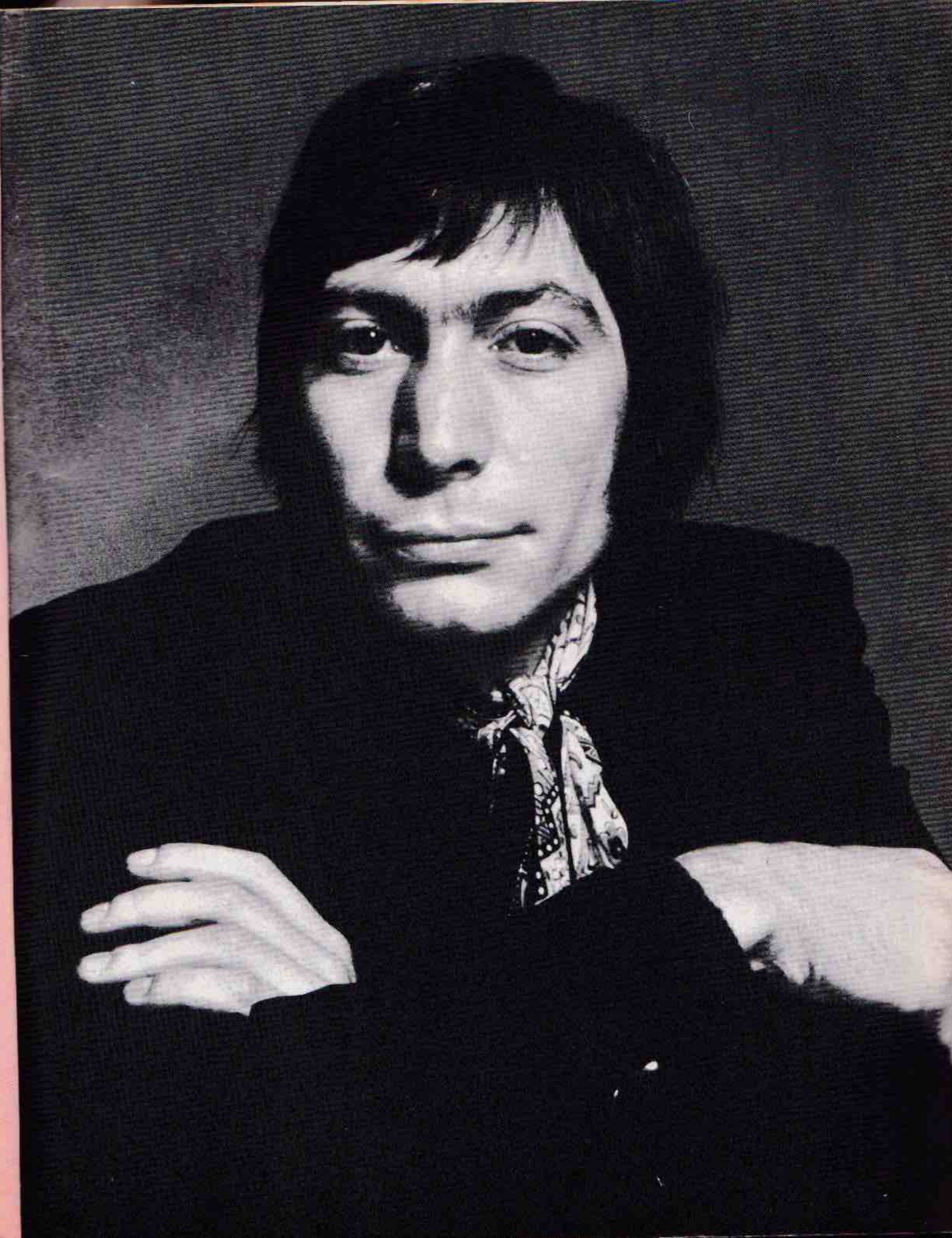
Ce n'est pourtant encore qu'une expérience, à preuve l'envers du disque qui, lui, reste « dans le style » : « 19th nervous breakdown ». Comme les deux titres marchent bien, l'opération aura pour résultat de mettre ses auteurs devant un choix embarrassant : soit continuer à faire du rock, soit suivre l'évolution des Beatles dont la musique raffinée et les trouvailles incessantes les fascinent au plus haut point. Incapables de se décider, ils couperont la poire en deux et l'album « After Math » illustre assez bien cet état d'esprit (« Lady Jane » ou « Going home » ?).

La valse-hésitation continuera avec « Paint it black », rock assaisonné de sitar, la présence de cet instrument n'étant rien d'autre qu'un nouveau pied posé dans les traces des rivaux qui, plus que jamais deviennent des maîtres à penser. Le rock perd du terrain mais, peu sûrs de la voie qu'ils ont choisie, les Stones flairent confusément qu'ils feraient bien de ne pas tout miser sur le cheval néo-classique enfourché par les Beatles et se refusent toujours à rompre avec le style qui a fait leur fortune. C'est peut-être la bonne solution, après tout, celle qui consiste à satisfaire deux publics au lieu d'un seul... Prudence ou fidélité ? Les deux à la fois ?

Insensiblement pourtant, sous l'influence de Mick Jagger, semble-t-il, ce rock s'édulcore de plus en plus, au point qu'il finit par ne plus guère se différencier des autres morceaux présumés plus « fins » (« Let's spend the night together » et « Ruby Tuesday »).

Cette dualité qui a vite tourné au procédé semble pourtant satisfaire un public peu exigeant et qui achète tout de confiance pourvu que ça soit « hip » et passe vingt-huit fois par jour à la radio. Comme la marque Beatles, la marque Rolling Stones est devenue un label de qualité et l'on achète, oreilles fermées. Quelques « rockers », pourtant, ruminent dans leur coin en rêvant aux beaux jours envolés. Les Stones profitent (et comment leur en vouloir ?) de cette situation pour se maintenir à la pointe d'une factice actualité et iront même, au nom de cette actualité, jusqu'à tâter du style 1900,

Charlie Watts.



pour voir (« Between the buttons »). Par chance, ils ont assez le sens de la jolie mélodie pour faire passer leurs errements, malheureusement pas assez de sens critique pour se rendre compte que la mode ça peut être très bien quand on la crée, moins bien quand on se contente de la suivre. Imperturbables, détachés de ces petites misères, seuls au sommet, les Beatles continuent dans la voie qui leur convient. Et les Stones continuent de s'essouffler derrière, au grand dam de tous ceux qui croient qu'ils ont autre chose à faire.

#### UNE SI UTILE ERREUR

Le summum sera atteint avec l'album « Their satanic majesties request », sorte de fourre-tout où sont déversées (mis à part ce petit chef-d'œuvre Pop qu'est « She's like a rainbow ») pêle-mêle toutes les modes et toutes les influences : celle des Beatles (encore), de la musique électronique, de la musique indienne, du rock et de la musique dite « psychédélique ». Chacune de ces musiques est évidemment très valable en soi, leur mélange donne quelque chose d'assez insupportable, surtout lorsqu'on ne les « sent » pas et qu'on ne les a pas suffisamment assimilées. Non, si la pop-music à ses « incompris », ce ne sont pas les Stones mais bien plutôt des gens comme les Pink Floyd ou les Soft Machine, entre autres. D'aucuns ont dit ou écrit que la musique de ce disque était sans prétentions particulières : elle me paraît au contraire monstrueusement enflée et prétentieuse, décevante autant qu'inintéressante. Sans

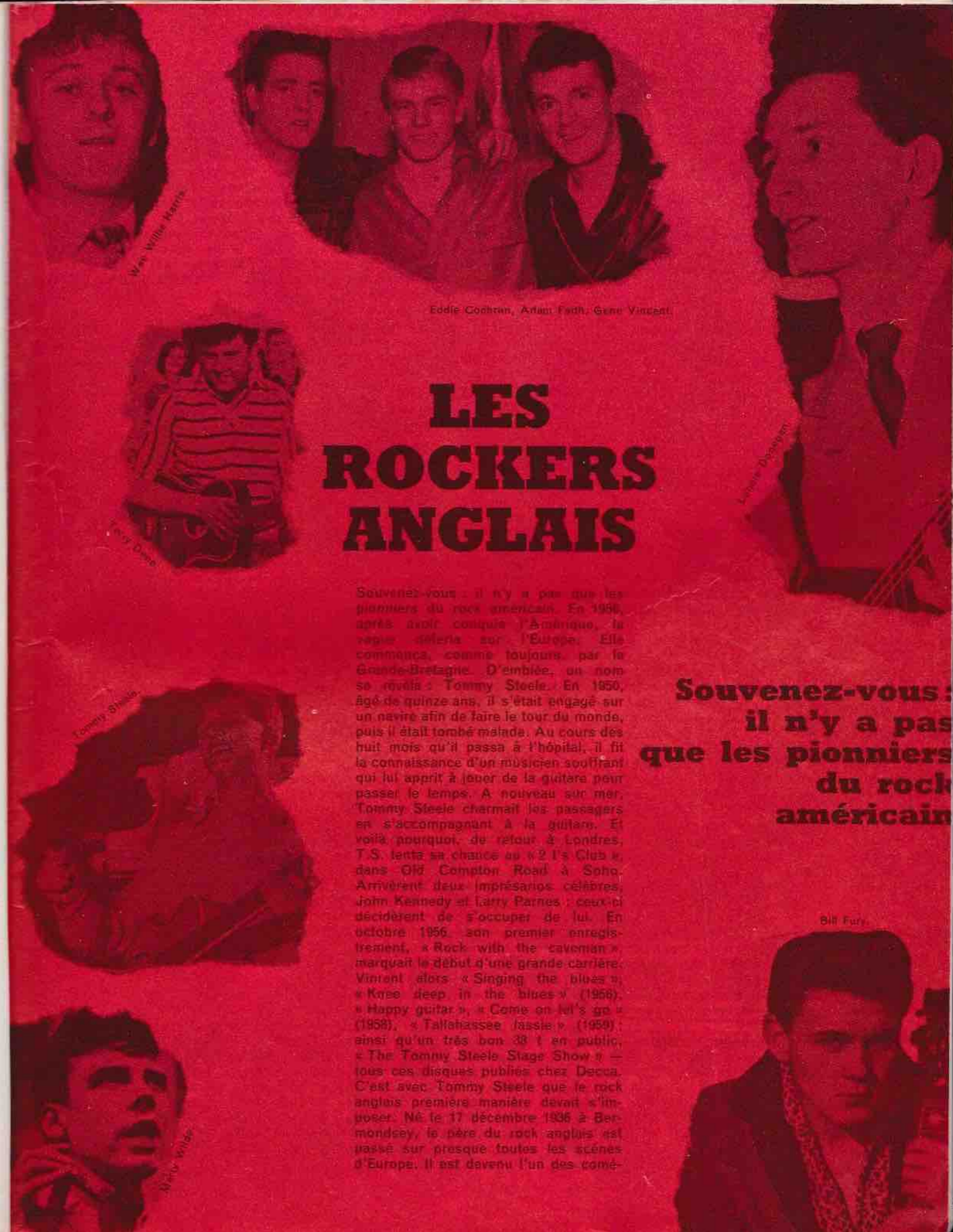
doute salutaire aussi, car elle démontre de manière éclatante à ses auteurs qu'ils ne sont pas faits pour elle et qu'elle n'est pas faite pour eux ; qu'ils se sont fourvoyés pendant un bon bout de leur chemin et que le temps était venu de s'arrêter pour faire un petit bilan. Je ne sais si les Stones l'ont fait, j'aime à le croire ; ce serait rassurant de constater que le bandeau trop longtemps porté n'a pas rendu les yeux aveugles. Toujours est-il que « Jumpin' Jack flash » marque un assez net retour aux sources du rock pur et que, pour être un habile démarquage de « Land of 1000 dances », ce n'en est pas moins un excellent morceau. Chaque nouveau disque des Beatles (toujours l'exemple) se nourrit du précédent, lui emprunte ses trouvailles en y ajoutant d'autres trouvailles mais en gardant l'esprit. On n' imagine pas « A day in the life » comme la suite logique de « A hard day's night ». Par contre « Jumpin' Jack flash » pourrait fort bien être un fils direct de « Satisfaction » puisque l'on n'y retrouve pratiquement aucun élément de la période intermédiaire. C'est là toute la différence.

#### DES ÉMEUTES ? OU ÇA ?

Nouvelle hésitation ou réelle prise de conscience ? Il fallait attendre la suite pour le savoir. Ce fut « Street fightin' man », le disque qui a fait se voiler la face à la pudibonde Amérique (« Comment, des émeutes ? Et où donc ? ») qui n'en est plus à une hypocrisie près, l'Amérique où les rues sont toujours calmes, de Berkeley à Chicago

en passant par l'Alabama de Wallace. Mais c'est une autre histoire, bien que tout cela se tienne de très près. « Street fighting man », donc, et bien que l'on y parle de révolution, nous ramènerait plutôt au temps de « 19th nervous breakdown », avec sa basse vrombissante, ses brusques flambées vite apaisées et tous ces petits je-ne-sais-quoi qui font que l'on retrouve enfin les Stones tels qu'ils sont, débarrassés de leurs irritantes concessions. Ils ont prouvé il y a quelques années, et ils viennent encore de prouver à deux reprises qu'ils étaient faits pour le blues et pour le rock, des musiques qui leur vont bien. Il n'y a sûrement pas de quoi faire un complexe d'infériorité : avec des morceaux comme « Street fighting man », beaucoup, le rock pourrait enfin redevenir ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être s'il n'était pas tombé entre les pattes de gens qui ne voyaient en Presley ou Bill Haley que des voyous cousus d'or à force de brailler dans un micro : la musique révoltée d'une jeunesse également révoltée, SA musique, un petit peu plus lucide peut-être qu'au milieu des années 50.

Et si l'on parle de satisfaction de l'esprit, il me semble que d'accomplir cela devrait en procurer infiniment plus que de mettre des mots sur des harmonies composées il y a trois ou quatre siècles. Sera-ce le lot des Rolling Stones que d'avoir à nettoyer dans les années qui viennent les écuries d'Augias du rock ? A eux de voir. — PHILIPPE PARINGAUX.



## LES ROCKERS ANGLAIS

Souvenez-vous : il n'y a pas que les pionniers du rock américain. En 1956, après avoir conquis l'Amérique, la vague déferla sur l'Europe. Elle commença, comme toujours, par la Grande-Bretagne. D'emblée, un nom se révéla : Tommy Steele. En 1950, âgé de quinze ans, il s'était engagé sur un navire afin de faire le tour du monde, puis il était tombé malade. Au cours des huit mois qu'il passa à l'hôpital, il fit la connaissance d'un musicien souffrant qui lui apprit à jouer de la guitare pour passer le temps. A nouveau sur mer, Tommy Steele charmait les passagers en s'accompagnant à la guitare. Et voilà pourquoi, de retour à Londres, T.S. tenta sa chance au « 2 1's Club », dans Old Compton Road à Soho. Arrivèrent deux imprésarios célèbres, John Kennedy et Larry Parnes : ceux-ci décidèrent de s'occuper de lui. En octobre 1956, son premier enregistrement, « Rock with the caveman », marqua le début d'une grande carrière. Vintrent alors « Singing the blues », « Knee deep in the blues » (1956), « Happy guitar », « Come on let's go » (1958), « Tallahassee Lassie » (1959) ; ainsi qu'un très bon 38 (en public), « The Tommy Steele Stage Show » — tous ces disques publiés chez Decca. C'est avec Tommy Steele que le rock anglais première manière devait s'imposer. Né le 17 décembre 1936 à Bermondsey, le père du rock anglais est passé sur presque toutes les scènes d'Europe. Il est devenu l'un des comé-

**Souvenez-vous :  
il n'y a pas  
que les pionniers  
du rock  
américain**



diens préférés des familles anglaises, a tourné divers films, dont « The Tommy Steele Story », « The Duke wore jeans », « Tommy the Toreador », « Light up the sky » et « It's all happening ». En 1960, il joua à l'Old Vic, théâtre shakespearien de Londres, dans « She stoops to conquer ».

#### SKIFFLE ET IMAGES PIEUSES

1957. Le rock'n'roll style pionniers bat son plein. Jack Goode crée alors « 6.5 special », une émission de télévision qui ne devait durer que six semaines. « 6.5 special », présenté par Pete Murray et Josephine Douglas, est un programme de pop-music destiné aux jeunes. Jack Goode y diffuse des séquences de films américains avec des gens comme Jerry Lee Lewis, Little Richard, Charlie Rich, Elvis Presley. Pete Murray y présente en avant-première des disques de Buddy Holly, Jackie Wilson, Larry Williams, Johnny Otis, Danny & The Junior, Paul Anka, Jimmy Rodgers... L'émission émerveille les Américains de passage et leur donne l'occasion de découvrir des talents locaux.

A côté de Tommy Steele commence à percer Lonnie Donegan. Batteur de jazz pendant son service militaire, il devint « gratteur de banjo » chez Ken Coyer et Chris Barber, qui régnait à l'époque sur le dixieland anglais (ce renouveau du style Nouvelle-Orléans à l'époque très prisé chez les jeunes Britanniques).

1956 : il forme son « skiffle group » et remporte succès sur succès avec « Lost John », « Stewball », « Bring a little water, Sylvie », « Dead or alive ». Les grandes années de Lonnie Donegan sont 1957 et 1958 : en marge de ses passages à « 6.5 special », il obtient sa propre émission, « The Lonnie Donegan Show », tout cela en plus de deux numéros 1 au hit-parade avec « Putting on the style » et « Gumberland gap ». Années heureuses pour l'apôtre du skiffle qui, en 59, réalise de fort bonnes adaptations sur « Tom Dooley », « The battle of New Orleans », puis en 60, « Michael row the boat ». Malheureusement pour lui, le skiffle sera supplanté par les groupes. Né en 1931 à Glasgow, Donegan joue de la guitare, du banjo et de la basse, ses maîtres sont Hank Williams, Woodie Guthrie et Joe Williams, ses disciples Bob Cort, Chas Mc Devitt, les Vipers et surtout Johnny Duncan.

Né en 1931 dans le Tennessee, Johnny Duncan vint en Angleterre alors qu'il effectuait son service militaire. Une certaine Betty le décida à y rester. Il l'épousa. Un soir, dans le club du jazzman Humphrey Lyttleton, il fit connaissance avec Chris Barber qui l'engagea pour remplacer Lonnie Donegan. Il créa ensuite son propre

groupe. Un gros tube : « Last train to San Fernando ».

« 6.5 special » voit aussi la consécration de Jackie Dennis, Jim Dale, Laurie London, Colin Hicks (frère de Tommy Steele), Don Lang, Terry Dene, Wee Willie Harris, Terry Wayne. Terry Dene est un rocker aux cheveux noirs, cockney, né dans le sud de Londres, idolâtrant Elvis Presley. Ancien coursier, il se lança à « 6.5 special » avec « White sport coat », de Marty Robbins, joua dans le film « Golden disc » et grava une dizaine de 45 t simples. Récemment, en juin 68, l'imprésario George Cooper lui proposa de reprendre la chanson : il refusa, préférant poursuivre son nouveau métier. Il travaille pour une paroisse, guide des jeunes et vend des bibles ou des images pieuses.

#### A L'ÉPOQUE DES TEDDY BOYS

Wee Willie Harris, qui habitait tout près de chez Tommy Steele, s'était coloré les cheveux en rouge quand il fut repéré au « 2 l's club ». Wee Willie fit quelques bons disques, dont « Back to school again », « Rockin' at the 2 l's » (1956), « Willie and the handjive » (1957), participa à la tournée « Stars of 6.5 special » au début 1958 et apparut en Italie, Israël et Afrique du Nord ; il chanta « Tiger » dans le film « World by night » et tenta vainement un retour en 1963.

Terry Wayne, chanteur-guitariste de 15 ans, fut vite repéré par la firme Columbia et enregistra un 45 t avec « Matchbox » et « Your true love », fit un 30 cm avec « 6.5 special » — contenant entre autres « Boppin' the blues » et « Teenage boogie ». Dernier venu à « 6.5 special », mais non des moindres : Marty Wilde, à qui l'on doit la version anglaise 1957 d'un succès américain de Jimmy Rodgers, « Honeycomb ». De son vrai nom Reg Smith, né le 15 avril 1939 à Greenwich, il décida à dix-huit ans de s'acheter une guitare d'occasion. Après seulement trois mois de répétitions, il passa en attraction dans plusieurs clubs de Soho, dont le fameux « 2 l's ». L'époque est aux Teddy Boys, avec leurs pantalons étroits sans revers, leurs blousons de cuir et leurs chaussures pointues. Les Teddy Boys ont deux passe-temps : la moto et le juke box. C'est eux qui feront la gloire de Marty Wilde, vedette juke box et télé. On le verra à « 6.5 special », « Oh boy » et « Boy meets a girl », autres productions T.V. signées Jack Goode. Premier succès en 1958 avec « Endless sleep », triste et rythmée. Nouveaux succès avec « Teenager in love », « Sea of love » (1959), « Bad boy », « Little girl » (1960), « Ruberball » (1961), « Jezebel », « Ever since you said good bye » (1962). 1961, malgré tout, marqua le début du déclin pour Marty Wilde, après son mariage avec une ancienne chanteuse des Vernon Girls, Joyce

Baker. Une excellente version du « Lonely avenue » de Ray Charles, dans laquelle il s'accompagnait à l'harmonica, ne le remit pas en selle. Marty s'est rattrapé au cinéma : rôle important dans plusieurs films, dont « Jet Storm », « The hellions » et « What a crazy world ». Avec Joe Brown, il a été pendant un an la vedette de la comédie musicale « Bye bye birdie ». Cet été, les projecteurs se sont à nouveau braqués sur Marty Wilde lorsqu'il représenta la Grande-Bretagne au Festival de la chanson à Knokke-le-Zoot avec « Abergavenny ».

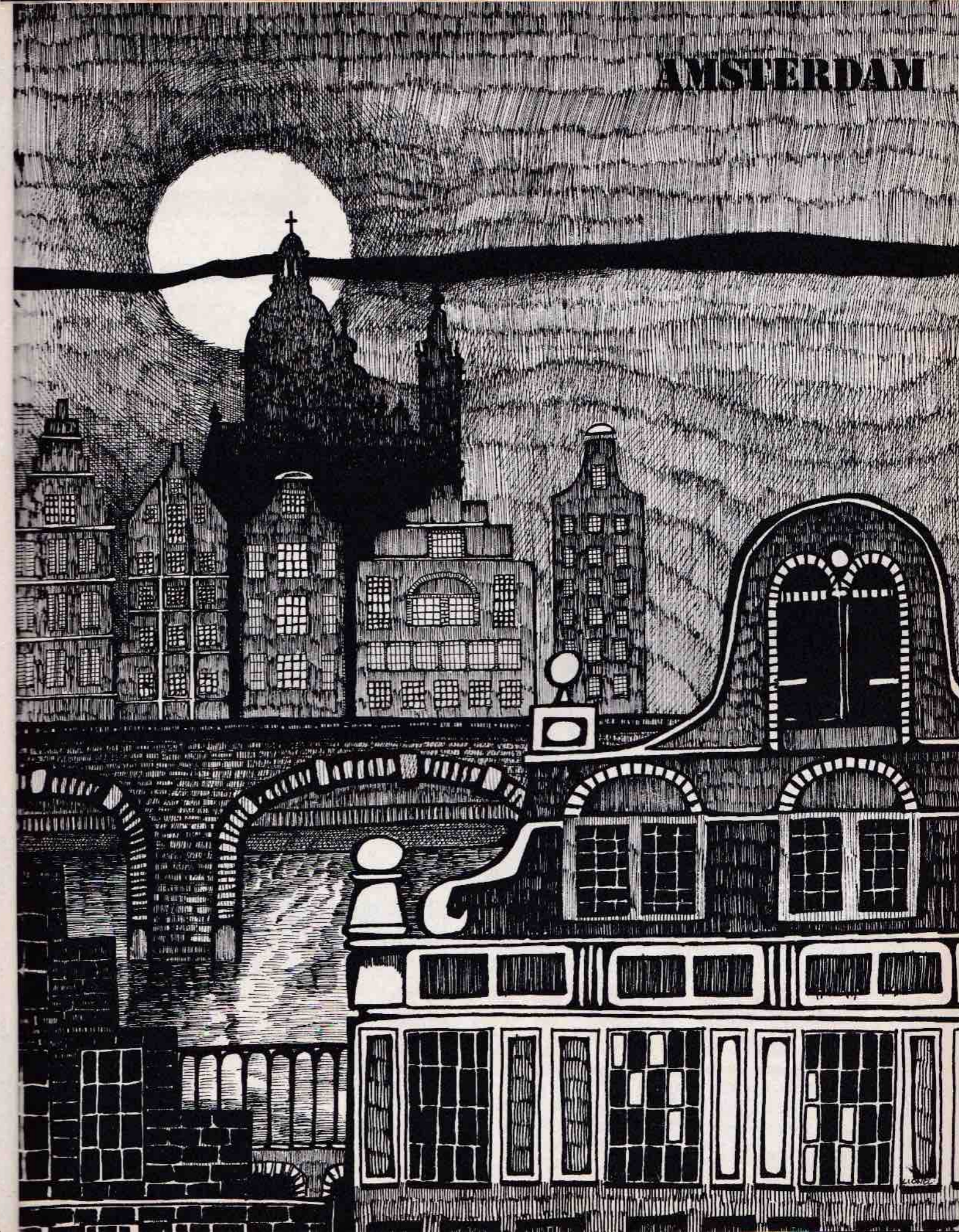
#### LE PLUS SAUVAGE

Novembre 1958. Marty Wilde est en tournée. A Cheshire, la salle est comble. Larry Parnes, l'organisateur monte sur scène : « Marty et moi-même avons décidé de vous présenter un jeune bourré de talent. Il est né le 17 avril 1941, son nom réel est Ronald Wycherley. Pour la scène, je vous propose que nous le nommions Billy Fury. Vous verrez, ça lui va comme un gant ». Veste de cuir, blue-jean, guitare en bandoulière, Billy s'avance timidement. Il attaque une composition à lui, « Maybe to morrow ». C'est du délire. « Encore, encore ! » hurle la salle. Une étoile est née. Sa chanson ne devait pas tarder à s'inscrire au hit-parade national. Personnellement, j'ai vu la plupart des chanteurs dont il est ici question, soit sur scène, soit à la télé anglaise. Je peux vous affirmer que Billy Fury fut à ses débuts, le plus sauvage, le plus sensuel de tous, le plus proche d'un Elvis Presley parmi les rockers anglais. A cause de son jeu de scène jugé trop obscène, il fut même interdit dans certaines villes et particulièrement en Irlande.

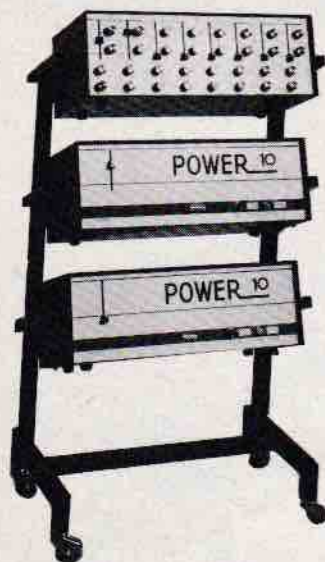
De 1959 à 60, il enregistra des interprétations terribles comme « Wondrous place » ou « Don't knock upon my door », éditées chez Decca. A l'époque, il était accompagné par Joe Brown à la guitare solo et Clive Powell (Georgie Fame) et son groupe s'appelaient les Blue Flames. Avec des ballades comme « Halfway to paradise », « I'd never find another you », ce fut l'idolâtrie. A noter, en 1963, un excellent 33 t en public, avec toute une face composée de classiques du rock — ainsi que la sortie du film « Play it cool », dont il était la vedette.

Billy Fury, qui s'est fiancé le 1<sup>er</sup> juillet dernier, préfère maintenant s'occuper de ses oiseaux et de ses chevaux. Dommage. Il aurait pu donner un excellent bluesman. Je n'oublierai jamais le Musicorama auquel il participa le 12 décembre 1961 à l'Olympia, avec Chubby Checker, les Chats Sauvages, Little Tony, Danyel Gérard, Vince Taylor, Cliff Richard et les Shadows. Glorieuse époque... (à suivre). — JACQUES BARSAMIAN.

# AMSTERDAM



# POWER 10

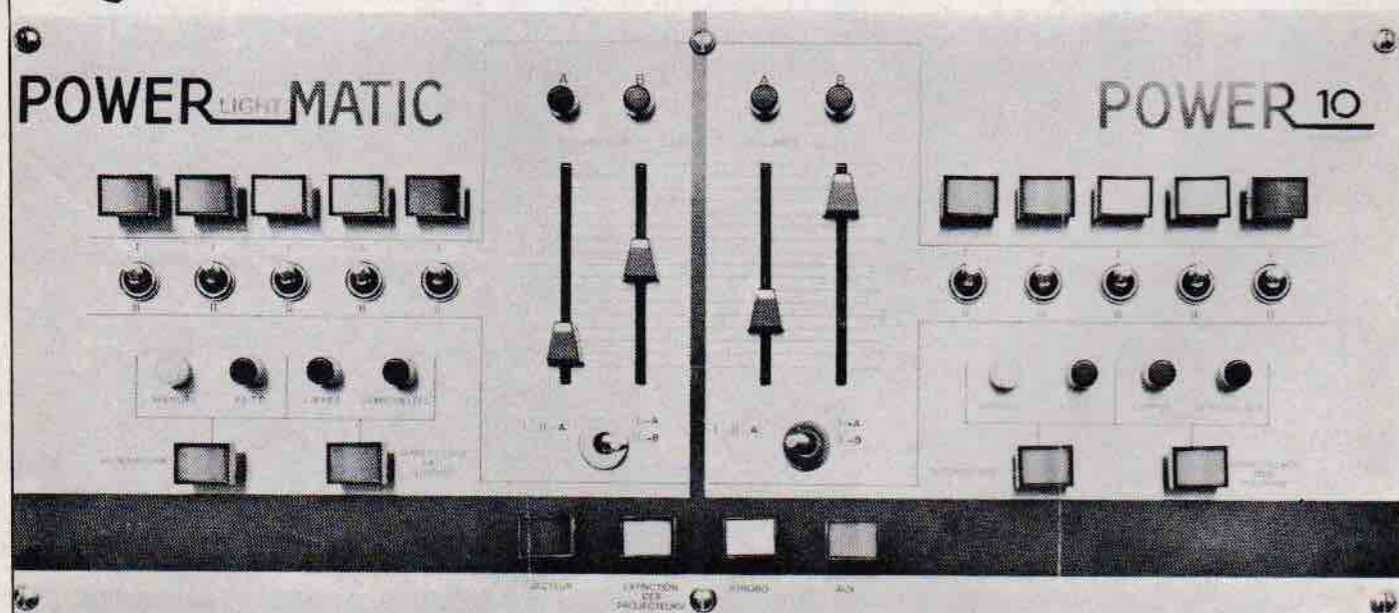


## SONORISATION PROFESSIONNELLE... PUPITRE DE LUMIÈRE...

### POWER-10 PROPOSE LA PLUS HAUTE TECHNIQUE AU SERVICE DU PROFESSIONNEL

En effet, POWER-10 a été mis au point par des techniciens jeunes, parfaitement conscients des problèmes techniques et artistiques et des ambitions des orchestres. Ils sont parvenus à proposer ce qui peut se faire de mieux et de plus spectaculaire dans la production des sonorités et des jeux lumineux.

Préamplificateur correcteur de studio, en pupitre ou en coffret.  
Puissance par multiple de 100 et 200 W.  
Baffles avec ou sans chambres de compressions.  
Pupitres de lumière POWER-LIGHT-MATIC.  
Toute réalisation possible sur demande.



# BOUVIER

24, avenue de Grammont  
TOURS - Tél. : 53-52-33

6, rue Condorcet  
REIMS - Tél. : 47-37-10

ORGANISATION D'ASSURANCE TECHNIQUE POUR LE DÉPANNAGE  
ET L'ENTRETIEN A VOTRE SERVICE POUR LA FRANCE

pour la Région Parisienne VICTOR FLORE, 11 bis, rue Pigalle, PARIS - Tél. : 874-55-85  
se tient à votre disposition pour tous renseignements

Il n'y a plus de haubans à bouffer et la lune se décroît toute seule, deux fois par mois, comme ça, devant tout le monde. Les marins de Jacques Brel sont partis croquer leurs fortunes dans les bars de Rotterdam, d'Hambourg et d'ailleurs. Et comme (presque) toutes les femmes d'Amsterdam sont infidèles, cela ne vaut plus la peine d'en pleurer. Le vieux port a vécu et rares sont maintenant les grands navires qui s'aventurent à jeter l'ancre à l'embouchure de l'Amstel. Peut-être par peur de se voir transformer en HLM, comme cela est arrivé au « Caledonia ». Vivre sur un bateau, doucement bercé par les vaguelettes que des armadas de vedettes à touristes soulèvent, en faisant bien attention de ne pas troubler la tranquillité verdoyante des 500 et quelques canaux ! Sur des péniches abandonnées, dans des maisons à pignons en forme de sorbets pour vieilles dames gourmandes, ce qui reste de l'épopée provo sommeille, anéanti de paix cotonneuse et de liberté facile et surveillée.

L'extraordinaire force d'inertie de la bourgeoisie hollandaise a eu raison de ses enfants terribles en les absorbant. Et pourtant...

Il y a deux ans, les murs en briques sales s'ornaient d'inscriptions agressives, toujours signées du même emblème : une pomme, percée par un ver. Happenings en plein délire érotique, « démonstrations », marches, heurts avec la police — alliée pour la circonstance avec les souteneurs — expériences en tous genres se multipliaient, effrayaient les braves gens dont le cœur ne battait guère que pour la princesse Beatrix (mariera — mariera pas ! Quelle angoisse ma chère !), recrutant des milliers d'adeptes chez les jeunes. Comme un peu partout, des municipalités de ménopausés et d'arrivistes bourgeois se désintéressaient complètement des quelques 60 % de la population représentés par les moins de 25 ans (c'est à croire que dans les villes modernes, les seuls habitants présentant un intérêt quelconque sont des automobilistes — ou plus exactement les automobiles. Construire des parkings et supporter la télévision comme unique centre de loisirs. Centre de quoi dites-vous ?).

Pour les dizaines de milliers d'adolescents d'Amsterdam, il n'y avait que la rue, les promenades interminables à bicyclette, les journées passées allongées sur des tapis de luxe à l'écoute des stations pirates anglaises et, de temps en temps, une descente dans le quartier dit de plaisir pour reluquer des prostituées derrière leurs vitrines ou bouquiner machinalement quelques revues pornos. Les familles, dans ce pays lointain, ne maintenaient plus depuis longtemps cette emprise paternaliste qui, sous d'autres cieux, provoque des générations de masochistes, de refoulés qui trimbalent toute leur vie leurs énormes complexes de culpabilité. « Livrés à eux-mêmes », comme on dit, c'est-à-dire ayant la possibilité de se faire eux-mêmes, de se chercher et d'apprendre la vie, ils ne trouvaient autour d'eux et en eux que des absences, de vie, d'amour, de joie pure et de vraie liberté. Avec, pour toute promesse, un bon demi-siècle d'existence à passer et repasser chaque jour les mêmes trois canaux, en comptant, le soir venu, dans un appartement confortable les années, les enfants et le nombre de jours avant la Saint-Nicolas.

Ne pouvant trouver chez eux une bonne contestation à se mettre sous la dent, ils allèrent chercher au loin, une raison de se mettre en colère. Au Viet-Nam. Ils devinrent les champions de l'anti-américanisme, multipliant les manifestations, hébergeant les déserteurs, allant même, par voie de films et de presse, jusqu'à informer sur la question l'autre monde, celui des adultes. Et puis, comme partout, les attaques contre l'impérialisme américain prirent d'autres dimensions. On en vint très vite à la critique du capitalisme puis à la condamnation de la paisible bourgeoisie hollandaise. Elle voulut réagir avec ses moyens habituels, la répression par la force, la gifle au gamin qui ne veut pas suivre la voie tracée par son père. Pourtant les idées de provos étaient simples, généreuses et servaient tout le monde. Des lieux de réunion pour les jeunes et tout un système gratuit, à commencer par

les bicyclettes. Ces dernières étant surabondantes, il est très fréquent qu'on les vole, parce qu'on a la flemme de rentrer chez soi à pied, quand les tramways étroits et rapides se sont arrêtés. Au lieu d'appartenir en propre à chacun, les vélocipèdes devenaient bien public que l'on prenait ici et déposait là. Histoire de vaincre la grisaille environnante, on les peignait en blanc. C'était un premier pas vers un mode de vie communautaire. Pour que leurs idées rencontrent un écho favorable chez les autorités (sic), ils eurent l'idée de présenter un des leurs aux élections pour le conseil municipal. Bernhard de Vries fut élu. La cause triomphait. Quelques mois plus tard, le mouvement provo se sabordait. Malgré tous ses efforts, il avait été intégré, digéré par la bourgeoisie. Elle avait fait son rôle et l'affaire avait été classée. Tout le monde avait une conscience en or massif. Les uns parce que leur protestation avait été entendue. Les autres parce qu'ils avaient le sentiment — ô combien réjouissant — d'avoir « compris leur jeunesse ». La révolution s'avérant impossible à réaliser en atmosphère calfeutrée, chacun s'en fut voir au fond de lui-même, à la recherche d'un moyen d'exister. Et le plat pays, endormi depuis Bosch et Breughel, bercé par le vent qui fait tourner les moulins (ça fait joli sur une carte postale) se mit à produire plus de fous que l'on peut en compter dans le « jardin des délices ».

Comme celui qui zigzague dans les rues, un tampon imbibé d'éther sur la bouche pour ne jamais voir la réalité. Ou cet autre qui, prenant le symbole du troisième œil au pied de la lettre, s'est creusé un trou dans le front avec un petit vilebrequin. Tous poètes, planeurs, cosmonautes qui se mouvent dans les étoiles et dorment sur les nuages de la résine de canabis, qui grésille au fond des pipes avec un bruit mouillé. Simon Vinkenog, le plus fameux d'entre eux, m'a résumé avec simplicité la situation : « Puisque de toutes façons notre civilisation est condamnée à disparaître bientôt, acceptons-le avec joie ! » Simon, c'est un peu le centre de l'International Underground — section Pays-Bas. Un grand oiseau poussé trop vite et qui se courbe avec douceur vers des individus comme votre serviteur, pataugeant encore péniblement dans la réalité quotidienne. Si réalité il y a. « Nothing to get hung about ».

Aujourd'hui, Amsterdam garde encore le souvenir de la tempête provo. Les jeunes y ont gagné deux endroits, au moins, où ils peuvent se retrouver, fumant, rêvant, affalés sur des montagnes de coussins à regarder avec indifférence des groupes de rock (la plupart sont très bons), des films vaguement licencieux, des light-shows, et les mille et une merveilles pop, in, psychédélics et même révolutionnaires qu'une société attentionnée leur fournit généreusement afin qu'ils aient assez de jouets, de rêves d'idoles pour rester tranquillement dans leur coin. Omnivore et multiphage, le système avale tout, les cheveux, les herbes, les têtes.

Des bars s'échappent des flots de rhythm and blues. Les Chinois, comme partout, prospèrent. Les déserteurs américains qui savent gratter une guitare se promènent de café en café. « Espresso », où l'on entend les toutes dernières nouveautés pop et jazz. « Reynders », rendez-vous des artistes et des champions de billard. « Casa-Nova » où l'on déguste un thé chinois extraordinaire en feuilletant des bandes dessinées. « Lucky Star », où l'on danse, le plus souvent gratuitement. La bière coule à flots, pour faire passer les pommes frites obligatoires. Et partout, des garçons et des filles accueillants et simples. Et puis, si vraiment malgré tout cela vous vous ennuyez encore, allez faire un tour au Fantasio. Il y a toujours de bons films (souvent interdits en France pour d'obscures raisons, comme « Chapaqua » ou « The Trip »), de bons orchestres rock et des personnages fabuleux. Peut-être alors qu'en rentrant sur votre péniche, vous penserez une fois de plus, en regardant la pâtisserie compliquée des maisons se déformer indéfiniment dans l'eau du canal, que Paris est triste et joue sa comédie de travers... — ALAIN DISTER.

\* ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 \*

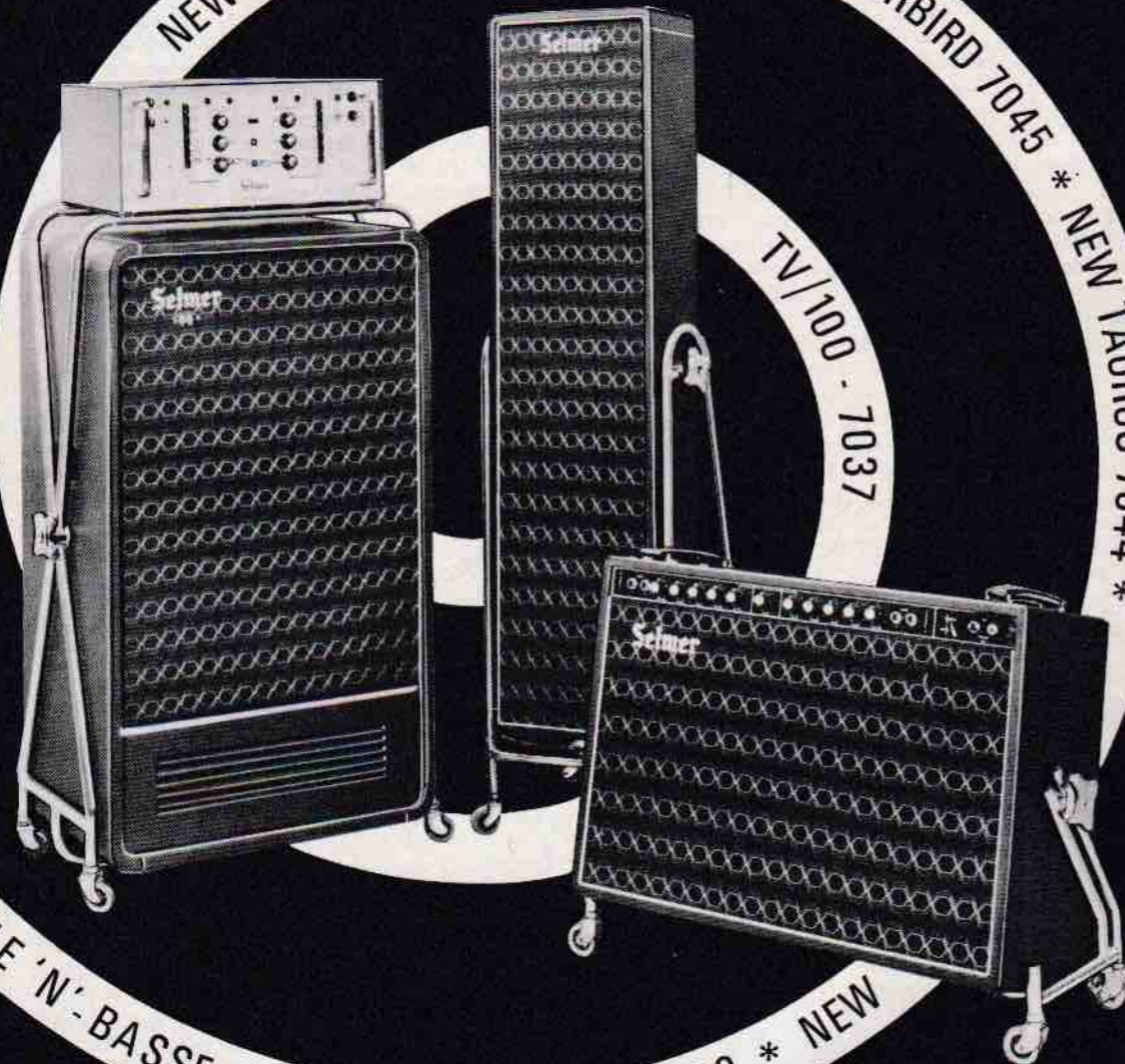
\* STEREO MASTER - 7019 \*

NEW GOLIATH 50 - 7049 \* NEW THUNDERBIRD 7045 \*

TV/100 - 7037

\* NEW TAURUS 7044 \*

\* NEW TREBLE 'N' BASSE \* NEW GOLIATH 100 - 7048 \* NEW TV/4/10 - 7054 \*



DOCUMENTATION SUR DEMANDE :  
**INSTRUMENTS HENRI SELMER**  
 78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI<sup>e</sup>  
 Tél. 023-09-74

Pub. SAG - PARIS - 3006 - Photo Rochereau

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris

# DISQUES HORS ETOILES!

**EDDY MITCHELL**  
**7 COLTS POUR SCHMOLL :**  
 Be bop a lula 68. Sunny. Quelqu'un a dû changer la serrure de ma porte. Elle me voit beau. Bye bye love. Ordonne mais pardonne. 13 filles. Le fou sur la colline. Quitte à tout perdre. Only you. Tighten up. BARCLAY 80.370 (30 cm - 26,90 F)

D'abord, un super bon point pour la présentation. Parce que, bien sûr, si le lecteur de cette estimable revue s'intéresse au cinéma, il affectionne particulièrement le western. Et la bagnole. Ainsi, après avoir apprécié les progrès de Pescarolo et applaudi à la maturité de Servoz-Gavin, il ne peut que se plonger dans les bandes dessinées — les bonnes, bien sûr, pas les cochonneries que je ne nommerai pas. Dans le genre, les deux pages de Gir qui nous content une partie des aventures du cow boy Bloody Schmoll se terminant par un duel avec Johnny, ont de quoi mettre l'eau à la bouche des amateurs. Gir, c'est l'auteur de « Blueberry » dans Pilote, des ouvertures de la King Story parue dans Rock & Folk et signée Barsam-le-Grand, et ce fut, sous le pseudonyme de Mœbius, l'auteur de quelques excellentes choses dans Hara-Kiri. Bon, enfin, voilà, ici, c'est joyeusement délirant et les initiés reconnaîtront au passage quelques fines allusions, notamment Jerry Spring, à Achille Talon et Gaston La Gaffe.

Après ce petit étalage d'une culture aussi brillante qu'indispensable (comment peut-on comprendre la vie sans avoir lu les œuvres complètes de Gotlib, je vous le demande?), il faut parler musique. Pour dire bravo Schmoll, évidemment. Quoi qu'il fasse, et même quand il manque un peu de ce sens de l'épique

qu'on lui connaît plus flagrant en d'autres circonstances, Bloody Schmoll a cette chaleur, cette générosité et puis, il faut bien le dire, ces choses (vous savez, « These foolish things ») qui font si souvent défaut dans notre gentille musique populaire made in France. Surtout en ce moment, où les mémères attaquent (8 millions 258.522 au dernier recensement — et encore, ce chiffre apparemment faible ne tient pas compte des futures mémères, au moins aussi nombreuses. D'autre part, il ne tient pas compte non plus des pépères; Hackenbuch, au courant des plus récents sondages, s'est refusé à me les commenter, se contentant de déclarer dans son amusant mélange franco-allemand: « Mathieu! Euh, Mon Dieu, fou-lais-chez-tire, sheila katas-troff, il y adamo à ne pas tire ». Je vous laisse juge.)



Couac il en soit, Eddy Schmoll se livre ici au jeu des adaptations. Les paroles trop bateau de « Sunny » ou « Only you » ne lui conviennent pas trop — je ne sais pas pourquoi, mais j'ai du mal à imaginer Monsieur Moine sniffant dans un mouchoir pour une mignonne ou se roulant à ses pieds (puisque, vous le savez bien, la recette du succès, pour un chanteur, c'est de chialer. Les mecs qui chialent, ça éveille des instincts maternels). Cela dit, ces deux tubes sont bien renouvelés et la bonne grosse voix mitchelienne fait du « Fool on the hill » des Beatles une interprétation tout à fait nouvelle,

merveilleusement enlevée — avec une histoire autre que « mon amour, j'attendrai ton retour ». Et puis, voilà aussi tout bon Mitchell avec « Elle me voit beau » (« She's looking good ») ou « 13 filles » (« 13 women »), il prouve tout simplement qu'il est le chanteur français qui balance le plus (avec Nougaro peut-être et Salvador sûrement, ah, et puis j'oubliais Michel Legrand, faut se méfier de ces affirmations rapides). Enfin, Mitchell donne des versions d'anciens succès, et non des adaptations servilement copiées, soutenu par un orchestre un peu là. « Tighten up », présentation finale de l'ensemble, est une belle démonstration au second degré. Tout ça est plein de vie, parfaitement dans le coup, fait partie de ce courant de variété française vraiment dans l'époque. — PHILIPPE KECHELIN.

**THE CREAM**  
**WHEELS OF FIRE. IN STUDIO :**  
 White room. Sitting on top of the world. Passing the time. As you said. Pressed rat and warthog. Politician. Those were the days. Born under a bad sign. Deserted cities of the heart. LIVE AT THE FILLMORE: Crossroads. Spoonful. Traintime. Toad. POLYDOR 583.031 et 583.032 stereo (2 x 30 cm - 39,90 F)  
 Déjà, la pochette argentée et nébuleuse représentée en elle-même une petite œuvre. Comme pour « Disraeli Gears », c'est une création de Martin Sharp, artiste qui travaillait en particulier pour le magazine « underground » OZ, et partageait l'appartement londonien d'Eric. Mais sortez donc l'un des deux disques..., car vous avez évidemment acheté le double album, quitte à ne plus pouvoir payer votre

loyer (aucune importance d'ailleurs puisque vous allez de toutes façons vous faire mettre à la porte en l'écoutant très fort). Pas de précipitation, de toutes façons beaucoup de morceaux ne sont pas « évidents » et je ne pense pas que vous les goûterez vraiment lors de la première audition. Procédons par ordre: side one.



« White room » est encore dû à la fructueuse collaboration de Jack Bruce et du poète anglais Pete Brown; on s'apercevra que c'est finalement un des titres les plus « Cream » du disque studio, avec le merveilleux travail de Clapton à la pédale wah-wah et le chant majestueux de Jack Bruce. Quand « Disraeli Gears » est sorti, Clapton affirmait à propos de « Outside woman Blues » (Blind Joe Reynolds - 1927) qu'il faisait toujours en sorte que figure sur chaque 33 tours un titre d'un vieux bluesman..., « d'autant plus que ça permet à ceux-ci de toucher quelques royalties » (s'ils ne sont pas morts). Mais Howlin' Wolf, auquel est attribué « Sittin' on top of the world » n'est pas très vieux et, à ma connaissance, pas trop miséreux... Ginger a dû écrire « Passing the time » en Amérique en pensant à sa femme Liz et à ses deux enfants, mais ce n'est qu'une supposition. On remarque peu le passage à « As you said », qui est dans un style similaire, sorte de « folk progressiste », toujours avec des instruments un peu insolites. Cela nous laisse présager de ce que fera

peut-être Jack Bruce une fois les Cream séparés; mais ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres car Jack s'intéresse aussi, comme Brian Jones, à la musique électronique, et bien sûr au blues (on parle d'un LP avec deux ex-Blues breakers, Jon Hise-man et Dick Heckstall-Smith).

La face deux s'ouvre avec « Pressed rat and warthog », qui était le flipside de « Anyone for tennis ». Étrange monologue de Ginger Baker... « Politician » est un blues presque classique, à cela près que Clapton y mélange deux solos en contrechant (ça pourrait aussi être intéressant sur scène avec un second guitariste « à la hauteur »... en attendant l'effet est particulièrement réussi en stéréophonie!).

« Those were the days » n'a rien à voir avec la chanson de la petite Mary Hopkin, vous vous en doutez. Suit une bonne version de « Born under a bad sign », de Booker-T. « Deserted cities of the heart » est plus poétique, Clapton y fait un remarquable (1) solo qui montre à mon avis

qu'Eric aurait tort de se limiter dorénavant au seul blues; et j'espère qu'une fois le « traumatisme » Cream passé (tout a été si vite!), il reviendra un peu sur sa décision extrême. On peut souhaiter aussi qu'il se remette à composer, vous remarquerez qu'il n'intervient pas du tout dans ce domaine sur le disque, et pourtant « Tales of brave Ulysses » était du meilleur Cream!

Notons la collaboration intensive, comme quatrième musicien, de Felix Pappalardi sur ce LP studio, et passons à l'autre disque, enregistré « live » au Fillmore. Quatre titres seulement mais durée totale habituelle d'un LP. « Crossroads » et « Spoonful », deux classiques, sur la troisième face. Le premier surprend ici à cause d'un rythme curieux; quant aux seize minutes de « Spoonful », elles n'ajoutent pas grand-chose à la première version sur la façon de traiter le thème. Mais sur ces deux plages, il faut avant tout apprécier la qualité des improvisations; solos magnifiquement tissés par Clapton (peut-être

les meilleurs qu'il ait enregistrés à ce jour) sur la trame solide et ingénieuse du « martèlement » de Baker. Et la basse de Bruce n'est pas de reste croyez-moi! Le tout rend assez bien l'impression que donne leur incroyable fluidité dans l'improvisation collective. Alors fermez les yeux et regardez les Cream sur scène!

La face 4 maintient peut-être moins l'intérêt et certains pourront s'en lasser. Pourtant, « Traintime » est un solo d'harmonica très réussi, évoquant parfois le souvenir de S.B. Williamson, surtout avec certains « trucs » employés vers la fin; et « Toad » est une nouvelle et gigantesque version de la performance de Ginger Baker. On se demande comment il peut taper sur autant de choses à la fois!...

En bref, un album monumental dans l'histoire de la pop-music. Mais ce n'est pas encore le disque au revoir des Cream: il y en aura d'autres. Le côté commercial de cette gigantesque affaire est d'ailleurs un point décevant. Mais « ils » n'y sont pas pour

grand-chose... — SERGE DUMONTEIL.

(1) Formidable solo! (N.D.L.R.).

**SIMON & GARFUNKEL BOOKENDS.** Bookends theme. Save the life of my child. America. Overs. Voices of old people. Old friends. Bookend theme. Fakin' it. Punky's dilemma. Mrs Robinson. A hazy shade of winter. At the zoo. CBS S63.101 (30 cm - 26,90 F)

Un disque d'or aux États-Unis, longtemps n° 1 au Hit-Parade, catégorie 33 t, des Melody Maker, Record Mirror et New Musical Express, les revues spécialisées en pop-music de nos amis d'Outre-Manche: L'album « Bookends » de Simon & Garfunkel est une œuvre de grande qualité.

Il démarre avec le thème instrumental « Bookends theme », plage de 29 secondes à la guitare. Puis c'est « Sauve la vie de mon enfant » (Save the life of my child), chanson très dramatique, pleine d'effets sonores, sur un rythme jerk, dont l'histoire est celle d'une femme désespérée en voyant son fils dangereu-

# Standel

## GOLDEN SOUND



Sécurité, puissance et qualité sont les trois atouts dominants de ce matériel tout transistors qui a fait ses preuves depuis plus de 5 ans aux U.S.A.

Les plus grandes vedettes ont choisi le matériel de Sonorisation STANDEL :

Johnny HALLYDAY - Claude FRANÇOIS - Jacques DUTRONC - Joe DASSIN - Herbert LEONARD - Richard ANTHONY - Marie LAFORET - Frank ALAMO.

Les grands orchestres comme Marcel DEBERNARD - André MAHÉ - Les HIPPIES, etc.

### INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

Importateur exclusif pour la France

24, rue Turgot, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : LAM. 75-56  
86, bd de la Libération, MARSEILLE-IV - Tél. : 42-18-80

★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

CENTRAL MUSIQUE



MARTIN U.S.A.



LE PLUS IMPORTANT CHOIX DE MATÉRIEL MUSICAL DE FRANCE

★ LE MAGASIN QUE VOUS DEVEZ CONNAITRE! ★



## VICTOR FLORE

11 bis, Rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>

TÉLÉPHONE : 874 - 55 - 85

★ LONG CRÉDIT REPRISES OCCASIONS ★

MÉTRO : TRINITÉ OU PIGALLE

CENTRAL MUSIQUE

★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

guitares  
amplis  
sonos  
effets spéciaux  
batteries  
orgues

■ tout ce matériel à votre disposition pour l'essayer seul ou en formation.

■ location location-vente occasion

une ambiance **fuzz**

49, rue cambon, paris 1<sup>er</sup> (face à l'olympia), tél. 742.93.57

un maxi-crédit

ouverture jusqu'à 1 heure du matin, vendredi et samedi

Vous trouverez chez

## ANDRÉ LE PRÊTRE

(Batteur professionnel)

### LE PLUS GRAND CHOIX DE PARIS

EN PERCUSSION MODERNE ET CLASSIQUE  
LES PLUS FINES SONORITÉS DE CYMBALES

en

AVEDIS ZILDJIAN  
(américaines)

et

PAISTE  
(suisses)

et un accueil compréhensif aux  
DÉBUTANTS - AMATEURS et PROFESSIONNELS

## central RHYTHMES

25, bd de Clichy, Paris-9<sup>e</sup> - TRI. 68-35



Merci de votre confiance

CRÉDIT — REPRISES — OCCASIONS VENDUES AU PRIX DE LA REPRISE

CYMBALES  
MADE IN TURKEY



AGENT GENERAL POUR LA FRANCE  
8, RUE DE NANCY - PARIS 10<sup>e</sup> - 607.77.85

TOUS  
les meilleurs  
disques  
français et  
d'IMPORTATION  
les instruments,  
les accessoires,  
les partitions  
que vous  
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE  
GARE S<sup>t</sup>-LAZARE PARIS 8<sup>e</sup> - TEL. 387 41.43

sement assis près du vide tandis que des passants méditent sur l'irrespect des lois qu'ont les enfants d'aujourd'hui. La recherche de l'Amérique, c'est « America ». Une très jolie histoire d'amour, c'est celle d'« Overs », jolie et un peu optimiste puisqu'elle est presque terminée et pourtant si commune: deux êtres vivent ensemble depuis longtemps, vivent ensemble par habitude, en étrangers, et pourtant ils ne veulent pas se quitter. L'amour est souvent dû à l'habitude, rompre cette habitude peut provoquer le désespoir. « Voices of old people » sont des enregistrements de vieillards réalisés sur plusieurs mois par Art Garfunkel. « Old friends » lui fait en quelque sorte suite: comme c'est terrible d'avoir soixante-dix ans. La face se termine avec soixante-dix neuf secondes de « Bookends theme », partiellement chantées cette fois-ci.



« Fakin' it » débute la face 2: Une très bonne mélodie commerciale dont la conclusion est qu'une fille peut faire ce dont elle a envie. Puis c'est « Punky's dilemma », une chanson pleine de douceur. Qui ne connaît « Mrs Robinson », leur grand succès extrait du film « Le lauréat »? Inutile d'insister: Tout le monde l'a fredonné, ce fut un grand succès cet été pour Simon & Garfunkel « A hazy shade of winter » est de loin mon titre préféré de l'album. Une introduction sauvage, un rythme fantastique. Il est dommage que les radios ne l'aient pas plus souvent programmé. Pour terminer nous rendons visite au zoo (At the zoo) où chaque animal représente une qualité ou un défaut. Dans l'ensemble, on peut considérer ce 33 t comme l'un des meilleurs de l'année, c'est un achat indispensable pour tout amateur de folk-rock. — JACQUES BARSAMIAN.

THE ROCK MACHINE  
TURNS YOU ON  
l'il be your baby tonight

(Bob Dylan). Can't be so bad (Moby Grape). Fresh garbage (Spirit). I won't leave my wooden wife for you, sugar (The United States of America). Time of the season (The Zombies). Turn on a friend (The Peanut Butter Conspiracy). Sister of mercy (Leonard Cohen). My days are numbered (Blood, sweat and tears). Dolphins smile (The Byrds). Scarborough fair / canticle (Simon and Garfunkel). Statesboro blues (Taj Mahal). Killing floor (The Electric Flag). Nobody's got any money in the summer (Roy Harper). Come away Nelinda (Tim Rose) Flames (Elmer Gantry's Velvet Opera). C.B.S. PR 22 (30 cm - 9,95 F) Voici un album remarquable (et à un prix très téléconsommateurs!) donnant un large aperçu des horizons qui s'ouvrent aujourd'hui à la musique pop de bonne qualité.

Interprètes américains en majorité; le disque commence avec Dylan et cela peut-être pris comme un symbole; en effet, qui influence le plus la musique populaire aujourd'hui? Beaucoup de groupes inclus ont aujourd'hui disparus (Zombies pour l'Angleterre, BS & T et Electric Flag pour les USA) mais les groupes de blues ou « expérimentaux » sont très volatils et les dissolutions ou simples changements de personnels sont fréquents.

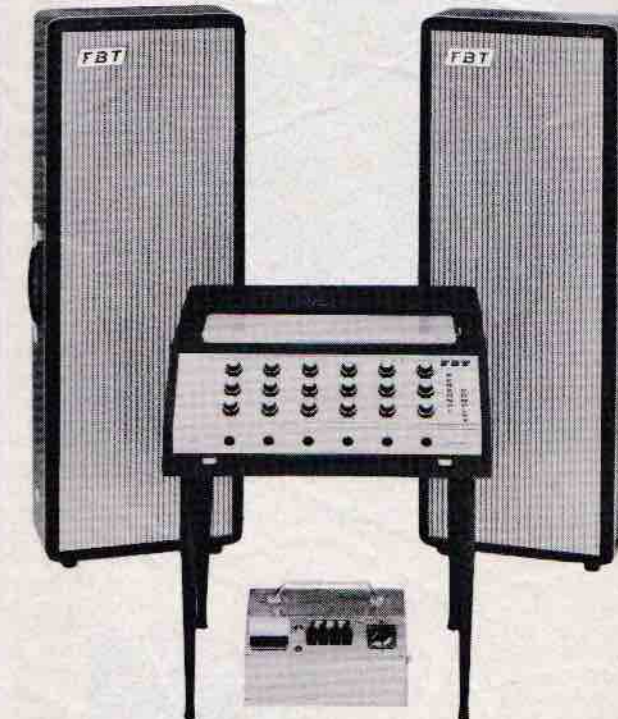
Des styles très différents sont réunis ici mais, comme points communs, se retrouvent la qualité de la musique et la richesse des paroles... souvent poétiques (par exemple avec l'américain Leonard Cohen ou l'anglais Roy Harper). Personnellement, j'apprécie beaucoup les changements de rythme de « Can't be so bad » (Joe Cocker en fait aussi une très bonne version sur scène), l'atmosphère de « Fresh Garbage », la douceur de « Dolphins smile », l'intelligence de « Scarborough fair/Canticle » (adapté je crois par Nana Mouskouri) ou la fougue de « Statesboro Blues »... Mais tous les titres sont réellement intéressants et pour plus d'une raison!

...Et pour les vingt ans de C.B.S., hip! hip! hip!... (bon...). — SERGE DU-MONTEIL.

# F B T

electronic

### AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS POUR PROFESSIONNELS



Personal Complex 1.000

Ampli 100 watts

Chambre d'écho/reverb. incorporé  
avec deux colonnes A3-600  
(60 watts chacun)  
avec deux colonnes A6-450  
(45 watts chacun)

Importateur exclusif pour la France :

## SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup> - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES  
SUR DEMANDE

Standel®  
Ampeg



transistor

transistor

transistor

Les deux meilleures marques d'amplis à transistors pour guitare, basse et orgue sur le marché mondial.

adoptés par tous les musiciens de studio et par les plus grandes vedettes.



INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

Importateur exclusif pour la France

24, rue Turgot, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : LAM. 75-56

86, bd de la Libération, MARSEILLE-IV  
Tél. : 42-18-80

## LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX<sup>e</sup>  
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES  
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS  
SAXOPHONES - TROMPETTES  
CLARINETTES - VIBRAPHONES  
GUITARES CLASSIQUES  
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES  
GRANDES MARQUES  
INTERNATIONALES

Premier	Ludwig	ASA
Fender	HOHNER	GRETSCHE
FARFISA	Gibson	COUESNON
Selmer	Framus	VOX
WELSON	AKG	KLEMT

## DANYEL GERARD OU LA SYMPATHIE

Danyel Gérard, ou la sympathie. Il ne s'agit pas ici de publicité rédactionnelle ou d'un quelconque passage de pommade plus ou moins sollicité, mais bien d'une suite d'impressions grapillées par-ci par-là, au hasard d'un regard mis à nu, au détour d'une phrase qui eût pu être anodine mais qui, on ne sait pourquoi ne l'est pas, au coin d'un sourire. Ça n'est pas donné à tout le monde, dans un métier où l'esbrouffe et le clinquant sont rois, d'être sympathique autrement qu'en apparence: plus souvent qu'à leur tour, dans le bizeness, un sourire ou une promesse (ou les deux ensemble) ne signifient ni plus ni moins que le glacial « on vous téléphonera » désormais passé de mode. Ce sont les ronds de jambe et les onctuosités d'évêque vieille France qui ont la cote, et c'est bien ce qui rend la tâche du journaliste un peu plus difficile; quoi prendre et quoi laisser, voilà le problème de l'homme au stylo qui note tout, semble gober de bon cœur les bobards et les rodomontades les plus invraisemblables, mais n'en pense pas moins. A chaque bout de phrase envolée, il se demande « vrai? faux? », en posant sur le beau parleur un regard qui peut sembler à l'autre clair et limpide, mais qui n'en recèle pas moins, tout au fond, une petite lueur de scepticisme poli. La phrase a coulé directement des lèvres sur le papier, elle y est inscrite dans son intégralité, le beau parleur est content, il ne voit pas les minuscules signes cabalistiques qui ponctuent chacune de ses affirmations et sont pourtant autant de points d'interrogation qui demanderont autant de réponses vraies. Deux méthodes pour cela; ou bien aller voir le petit copain d'en face qui, à gentils coups de dents, se fera un plaisir de déchirer la belle baudruche et l'on retombera dans l'excès contraire, ou bien se fier à son intuition, guetter l'œil, le moindre changement d'intonation, lézarder en douce la belle assurance à coups de questions vicieuses, bref, arracher le masque avec des doigts de velours.

### UN VIEUX JEUNE HOMME

Pour qui ne connaît pas Danyel Gérard, l'homme est sympathique, comme ça, tout de suite, sans effort. Pour qui l'observe, le guette, creuse un peu avec les ongles des mots, il est toujours sympathique. Et c'est finalement une belle performance,

moins étonnante cependant que la réserve rare d'un homme jeune et malgré tout vieux d'expériences et chargé de pas mal de déceptions — mais peut-être est-ce justement cela, la raison. Il aurait pas mal de choses à dire sur pas mal de gens, il ne les dit pas. Vraiment pas. Pas le genre qui glisse une énorme peau de banane dans la conversation puis minaude « ça, hein, je vous le dis en confidence mais vous ne l'écrirez pas », en espérant bien qu'on l'écrira quand même. Non, la réserve, la vraie, matérialisée par la barrière infranchissable d'un sourire flottant entre barbe et moustache, sourire en forme de fin de non-recevoir opposée aux questions trop indiscretes.

### DU ROCK, UNE GUERRE, DES BUREAUX

Il parle, sans gloriole et sans amertume. A dix-huit ans, il était le premier chanteur de rock français, mais d'autres furent déifiés à sa place après qu'il eût, comme il dit « essuyé les plâtres ». Surtout que trois ans en Algérie c'est beaucoup quand on n'a rien à y faire sinon la guerre des autres, et c'est largement assez pour que le public tourne ses regards ailleurs. Revenu dans tous les sens du terme, il chante de nouveau mais le tube ne vient pas et le découragement gagne; jusqu'au coup de main de Lucien Morisse qui l'engage chez AZ. Et les tubes reviennent (« Je », « Memphis »); une fois échaudé, Danyel Gérard profite de la flambée pour fonder sa propre maison d'édition. Et il écrit, pour tout ce que la chanson française compte de grands noms ou presque. De cette dualité somme toute naturelle viendront ses ennuis: pour la profession il n'est désormais plus un chanteur, il est passé du côté des hommes d'affaires, comme on dit. Bureaux, téléphones, contrats, ça n'est pas drôle quand on a vingt-cinq ans et que l'on sort à peine des lumières et de la foule. L'ombre de l'oubli rôde de nouveau et le moral est



atteint, rongé par un doute insidieux. Il en vient à douter de lui au point qu'il refusera des propositions venues d'Amérique. Pourquoi? Pourquoi un homme sur le point de se noyer refuse-t-il la bouée qu'on lui jette? Difficile à expliquer, il n'y parvient pas lui-même. C'est pourtant comme ça. Alors quoi faire? Pendant deux ans, il hésite, se refusant absolument à aller se suspendre aux sonnettes des « gros pontes ». « J'ai passé l'âge, murmure-t-il, quelque chose m'empêche de faire ça, appelez-le comme vous voudrez. » Je crois qu'on appelle ça l'amour-propre, ou la pudeur.

### PAS LE FRENCHMAN DE SERVICE

Mai 68. Il met la clé sous la porte et saute dans le premier Boeing qui passait par là. Essais de cinéma avec la Paramount: concluants. Il ne dit pas non. Proposition de contrat des disques Chess. Il ne dit pas oui. Une autre proposition, des frères Warner, cette fois? Il faut réfléchir. Là où tout autre chanteur français eût signé à pieds-joints, lui élude, diffère, attend. Il a raison, la preuve, Lee Hazlewood l'engage: sous sa direction, il enregistrera au début de l'année qui vient un LP chez AM, la marque de Herb Alpert. Plus un show télévisé avec Lee, Nancy Sinatra et papa, Dean Martin, bref, tout le « Rat-Pack » aux voix et aux poches cousues d'or. Plus deux tours de chant de huit jours au Plaza de New York et au Beverly Hills de Los Angeles. Et encore deux shows télévisés! « Il y a quelques Français là-bas, poursuit Danyel Gérard, qui sont des artistes de troisième plan dont les noms ne diraient, ici, rien à personne. Ils ont l'accent, ils passent dans des boîtes chics, le « Frenchman » de service. Ces gars-là empochent environ deux millions d'anciens francs par semaine! Pas question pour moi de faire ça. Je vais aux USA pour réussir, mon ambition est de voir mon LP figurer dans les charts. Si ça marche, je reste, si ça rate je reviens. J'aurai eu ma chance, pas de regrets. » Pas de regrets, non. Mais à entendre Danyel Gérard évoquer ainsi sa future carrière américaine, on croit comprendre qu'il est habité par une frénétique envie de la réussir. Pour bien des raisons... —

PHILIPPE PARINGAUX

## DISQUES DU MOIS

**GRAEME ALLWRIGHT**  
1° BANDE ORIGINALE DU  
FILM « L'OR DES PISTO-  
LÉROS ».

La ballade des Pistoleros. L'or des Pistoleros. MERCURY 154.630 MCF (45 t simple - 6,50 F) Graeme Allwright au service d'un film. Ou plutôt, s'il a assez de succès, un film au service de Graeme et d'une croissance de son public? Nous l'espérons. Cela dit, ni la musique ni les paroles ici ne sont de lui. La première face me paraît être la plus valable, avec le sensationnel accompagnement de guitare de Don Burke.

2° Qu'as-tu appris à l'école? Suzanne. MERCURY 154.625 MCF (45 t simple - 6,50 F).

Deux merveilleuses adaptations, la première d'après Tom Paxton, la seconde d'après Leonard Cohen. Toutes deux sont très réussies, ce qui n'est guère surprenant, vu que Graeme est passé maître dans le genre, entre autres. Il n'ira pas adapter ce qui n'est pas adaptable; et en outre ce sont toujours des chansons qu'il aurait aimé écrire lui-même. Et dans le cas de celles-ci, on le comprend! Cela n'est d'ailleurs qu'un avant-goût du prochain 30 cm de Graeme, dont la sortie est enfin imminente. Nous reviendrons donc plus longuement sur lui à cette occasion. — J. V.

**GRAEME ALLWRIGHT**  
LE JOUR DE CLARTÉ. Jus-  
qu'à la ceinture. Suzanne.  
Le jour de clarté. Viendras-  
tu avec moi? Je perds ou  
bien je gagne. Ne laisse pas  
partir ta chance. Garde le  
souvenir. Sacrée bouteille.  
Qu'as-tu appris à l'école?  
La ligne Holworth. Petit  
garçon. L'étranger. MERCURY 135.708 (30 cm -  
22,90 F)

Jusqu'à la ceinture. Garde  
le souvenir. MERCURY 154.636 (45 t  
simple - 6,50 F)

« On avait de la flotte jusqu'à  
la ceinture, puis jusqu'au cou...  
et le vieux con dit d'avancer ». Ça se passe en 42 en Louisiane et c'est une épopée typiquement folklorique, typiquement américaine, que nous raconte Graeme Allwright. Et il n'y a pas que l'histoire elle-même, il y a aussi les conclusions qu'il en tire; de cette chanson, comme des autres, de ces deux disques. Il traite en folk-song tous les sujets posés par notre société, l'oppression, la xénophobie, la faim, le racisme et aussi l'amour triste. C'est justement

cette tristesse qui fait des chansons de Graeme Allwright de véritables blues: elles en ont le rythme et l'accompagnement (excellent). J'affirme sans hésiter que Graeme Allwright est notre meilleur chanteur de folk-song et de blues. — F.-R. C.

**LO ARTHUR**  
Marie-Juana. Ma Zizou. CBS 3.474 (45 t simple - 6,50 F)

Ce nouveau venu est une révélation. Même si « Marie-Juana » reprend une idée déjà exploitée par Billy Nencioli et Baden Powell, il y a trois ou quatre ans, et si « Ma Zizou » fait beaucoup penser à Polnareff. Le disque est toutefois bien réalisé. — P. Ch.

**LES ASSOCIÉS**  
Hier, aujourd'hui, ou de-  
main. Te revoilà. FESTIVAL PSX 45.102 (45 t  
simple - 6,50 F)

Ils en sont à leur troisième disque et il serait peut-être temps que le public, et surtout les gens qui s'intéressent à la bonne musique, les découvrent. Les Associés ne se contentent pas de faire seulement des enregistrements à la recherche d'un tube. Ils cherchent à faire mieux. Auteurs-compositeurs ces deux frères viennent de marquer un point dans leur démarche vers le succès. « Hier, aujourd'hui ou demain » est une très belle chanson qui bénéficie, de plus, d'excellents arrangements de Jean Morlier. — P. Ch.

**P. P. ARNOLD**  
Angel of the morning. Life  
is but nothing. IMMEDIATE IMF 511 (45 t  
simple - 6,50 F)

Reprise du succès de Merrilee Rush. La jolie PP montre ici le bout du nez de son talent, tout en rappelant par certaines intonations Dionne Warwick. C'est gentil et bien fait. — P. Ch.

**FRANKIE AVALON**  
Dancing on the star. But  
I do. REPRISE RV 20.170 (45 t  
simple - 6,50 F)

Dans un style d'interprétation qui rappelle beaucoup Dean Martin, l'ancien rocker qui créa tant de tubes il y a déjà près de dix ans a fait une nouvelle apparition dans les classements. Excellent disque pour danser tendrement au clair de lune. — P. Ch.

Tout le métier anglais est dingue de « Music from big pink », dont sont extraits ces deux titres: Une chanson de Dylan et l'autre de Jaime Robbie Robertson, l'un des membres du Band. Le Band est constitué de cinq musiciens, musiciens qui ont accompagné Bob Dylan et disent jouer « la musique des montagnes » (sic). Mick Jagger a ramené plusieurs exemplaires de leurs disques pour les donner à ses amis britanniques, les Small Faces et les Bee Gees ne cessent d'en parler avec admiration dans leurs interviews. Moi, je suis d'accord avec eux, on risque de bientôt parler beaucoup du Band. — J. B.

**BESSIE BANKS**  
Go now. It sounds like my  
baby. SOUL CITY SC 105 (45 t  
simple - 6,50 F)

Bessie Banks, femme du chanteur Larry Banks, a enregistré « Go Now », aux USA en 1965. Le titre a ensuite été repris avec succès par les Moody Blues. Les arrangements ne cherchent pas à être révolutionnaires. Petite formation, chœur de filles. Mais ça chauffe. Bessie Banks chante d'une manière bien personnelle avec chaleur et swing et sa voix est prenante. Un bon disque. — P. Ch.

**BARBARA**  
Le soleil noir. Plus rien.  
Gueule de nuit. Le sommeil.  
Tu sais. Le testament. Mes  
hommes. Mon enfance. Du  
bout des lèvres. L'amou-  
reuse. Joyeux Noël. PHILIPS 844.743 BY (30 cm -  
22,90 F)

Barbara tient la très grande forme. Ce disque est peut-être son meilleur. Sa voix et sa diction sont vraiment sans égaux. « Le soleil noir » est d'une très très grande beauté, un vrai régal pour l'oreille et l'esprit. Voilà qui augure bien du passage à l'Olympia — et en vedette — de Barbara, en février prochain. — F.-R. C.

**THE BEACH BOYS**  
Do it again. Wake the  
world. CAPITOL CLF 2.239 (45 t  
simple - 6,50 F)

Les Beach Boys refont depuis le début de leur carrière périodiquement la même chanson. Les mêmes procédés, les mêmes rythmes, les mêmes voix. Pour les amateurs du geste cent fois recommencé et de la chose bien faite. — J.-F. H.

**BEE GEES**  
IDEA. Let there be love.  
Kitty can. In the summer

par  
jacques barsamian,  
jocelyne boursier,  
pierre chatenier,  
f.-r. cristiani,  
j.-f. hackenbuch,  
kurt mohr,  
philippe paringaux,  
jacques vassal.

**BUFFET**  
Champion  
PARIS

18, 20, Passage du Grand Cerf  
PARIS-2° - GUT. 88-77 et 78

# MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9<sup>e</sup> - TRI. 78-79  
à 100 mètres de la place Clichy

**AMPLIS ET GUITARES D'OCCASION.** Music Center est le seul magasin de Paris qui vend du matériel d'occasion garanti 6 MOIS.  
AMPLIS AC 30 VOX EN 1 CORPS: 1 200, 1 400, 1 600 FR.  
AMPLIS AC 50 VOX EN 1 CORPS: 2 200 FR. bon état.  
AMPLI 50 WATT Marshall solo EN 1 CORPS: 2 300 FR.  
FONDATION BASS VOX EN EXC. ÉTAT: 2 500 FR. et 2 700 FR.  
TÊTE 200 WATT Marshall, bon état: 2 200 FR.  
AMPLI Marshall 100 WATT + BAFFLES: 4 620 FR.

COMME NEUFS: VOX/AMPLIS 25 WATT avec réverb. et vibrato, nombre limité: 1 500 FR.

GUITARE GIBSON 330 TD: 2 200 FR. — GIBSON 330 TD: 1 600 FR.  
RICKENBAKER SOLO 3 MICROS: 2 500 FR. RICKEN. SOLO: 2 800 FR.

GUITARE VOX MARK 6, 3 MICROS COMME NEUVE: 1 000 FR.  
LES P. UL GIBSON: 1 800 FR. EN TRÈS BON ÉTAT.  
BASSE PRÉCISION, comme neuve, 1 200 FR.  
EPIPHONE BASSE, à caisse: 2 000 FR.  
TELECASTER ET STRATOCASTER FENDER, en état extra, des prix à partir de 1 000 FR. jusqu'à 1 500 FR.  
ORGUE BAUER: 1 500 FR. ORGUE CAPRI: 2 500 FR.

SONORISATION: grand choix de sonos d'occasion de 1 500 FR. à 4 500 FR.

BOITE DE DISTORSION AVEC WAH WAH incorporée: 350 FR. neuve.

Les cordes de guitare utilisées par Hendrix et Clapton en direct de Londres: PICATO (jeux Nashville) 30 FR. LA BOITE.  
EXPÉDITION DES PICATOS contre remboursement.

Tous ces articles peuvent être pris à crédit et expédiés contre remboursement dans toute la France.

**POUR TOUT RENSEIGNEMENT  
DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE (4 timbres)**

of his years. Indian gin and whisky dry. Down to earth. Such a shame. Idea. When the swallows fly. I've decided to join the Air Force. I started a joke. Kilburn towers. Swan song. POLYDOR 658.091 (30 cm - 22,90 F)

I've gotta get a message to you. Kitty can. POLYDOR 421.401 (45 t simple - 6,50 F)

Leur dernier disque. Il est d'un niveau égal au précédent, sinon supérieur. Les mélodies, les arrangements restent simples, facilement abordables. Cela pour une raison bien simple, c'est que les Bee Gees tiennent absolument à pouvoir se produire sur scène le plus longtemps possible. A défaut d'égaliser les Beatles sur le plan de la réussite artistique, ils sont en passe de devenir aussi populaires qu'eux comme vedettes de scène. « I've gotta get a message to you » est bien parti pour faire un tube, mais deux morceaux, dans ces disques me paraissent beaucoup plus intéressants: « Kitty can », grâce à un gimmick assez drôle, et « I've decided to join the Air Force ». — F.-R. C.

**BOX TOPS**  
I met her in church. People gonna talk. BELL RECORDS BLD 501 (45 t simple - 6,50 F)

Voilà que les groupes de pop-music américains se mettent à faire du gospel, ou presque. Lorsqu'il s'agit des Box Tops (The letter, Choo choo train...), il faut dire que le résultat n'est pas mauvais. D'ailleurs, ce titre, « I met her in church », au moment où j'écris ces lignes, est en pleine ascension dans les Top 50 des Billboard, Cashbox et Record World. — J. B.

**JACQUES BREL**  
J'aime. Vesoul. L'Ostendaise. Je suis un soir d'été. Regarde bien petit. Comment tuer l'amant de sa femme quand on a été élevé comme moi dans la tradition. L'éclusier. Un enfant. La bière. BARCLAY 80.373 (30 cm - 26,90 F)

Le voilà, enfin, ce 30 cm que tout le monde attendait. Inutile d'essayer de trouver les meilleurs titres. Tous sont excellents et chacun a son climat. Cependant « Vesoul » est magnifique, grâce notamment, à l'extraordinaire accompagnement d'accordéon de Marcel Azzola. Même si on n'aime

pas l'instrument, Marcel chauffe (oui), et mérite un grand coup de chapeau. Le chanteur, lui, n'a jamais été autant lui-même que dans ce disque. Il va même jusqu'à « faire du Brel », jusqu'à se parodier dans certains morceaux (« Ça sent la bière »). Encore un mot, un seul, pour qualifier ce disque: la perfection. — F.-R. C.

**BROOKS & JERRY**  
I got what it takes (2 parties). CBS 3.267 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Dynamo)  
Brooks O'Dell de New York et Jerry Williams de Philadelphie avaient tous deux, depuis 1963, fait leurs petites carrières jalonnées de disques, mais dont aucun n'était parvenu jusqu'en France. Brooks était même passé en 1962 dans un club de Montparnasse avec le groupe de Carl Holmes et les Commanders. Mais en dehors des habitués personne n'en a jamais rien su! En 1967 les deux chanteurs se sont trouvés en tant que producteurs pour la marque Musicor et ils nous livrent ici un petit jerk avec piano et percussion. Bonne ambiance, mais un peu léger sur le plan musical. — K. M.

**ARTHUR BROWN**  
THE CRAZY WORLD OF ARTHUR BROWN. Prelude-Nightmare. Fanfare - Firer poem. Fire. Come and buy. Time. I put a spell on you. Spontaneous apple creation. Rest cure. I've got money. Child of my kingdom. POLYDOR 658.102 (30 cm - 19,95 F)

Un garçon que pas mal d'habitues des clubs parisiens connaissent il y a deux-trois ans. Lorsqu'il n'était pas sur scène, il continuait à être possédé par le démon du rythme, tournant sa tête de droite à gauche, de gauche à droite, remuant ses bras comme s'il courait un 1 500 mètres. Aujourd'hui, il a son propre monde, délirant, affolant, fou-fou-fou: The Crazy World of Arthur Brown, qui nous propose, à la suite du succès de « Fire », un album excellent très représentatif de ce qu'il fait sur scène. Outre « Fire », une chanson de Screamin' Jay Hawkins, une de James Brown (I've got money). Les plages s'enchaînent sans interruption. Le travail de l'orgue rappelle parfois celui des Vanilla Fudge. Quant à Arthur, il en met un coup. — J. B.

**JAMES BROWN**  
I guess I'll have to cry, cry, cry. Just plain funk. POLYDOR 421.400 (45 t simple - 6,50 F)

En écoutant « I guess », j'ai pensé à deux choses: d'une part à un titre de James Brown que j'avais adoré, « It's a man's man's man's world », et d'autre part à un garçon qui triomphait mondialement il y a une douzaine d'années, j'ai parlé du « pleureur sourd », Johnny Ray. Le verso que nous présentent James Brown et ses Famous Flames est un instrumental de deux minutes cinquante-cinq dans lequel l'orgue est particulièrement mis en valeur. — J. B.

**CLARENCE CARTER**  
Funky fever. Slip away. ATLANTIC 650.102 (45 t simple - 6,50 F)

Un chanteur dont le portrait fait un peu penser à celui d'un Ray Charles qui aurait quelque peu grossi: Clarence Carter nous propose deux très bonnes faces. La première, « Funky fever », est vraiment excellente pour les clubs par son ambiance. Orchestration typique soul, chœurs, tout y est. La seconde, « Slip away », est montée très fort aux classements du Billboard et du Cashbox. — J. B.

**CHAMBERS BROTHERS**  
FABULOUS CHAMBERS BROTHERS. Yes, yes, yes. Tore up. Reconsider baby. You've got me running. People get ready. Money. You can run. Hooka tooka. Call me. Summertime. Your old lady. It's all over now. POLYDOR 658.087 (30 cm - 19,95 F)

Leur « Time has come today » m'avait littéralement emballé, aussi décidai-je de les rejoindre aux clubs Ashgroove de Los Angeles et Unicorn de Boston. Leur spectacle débute par « Yes, yes, yes » de Jimmy Reed. Au cours de ces trois quarts d'heure, je pus entendre du Hank Ballard, « Tore up »; « Reconsider baby » de Lowel Fulson également enregistré par Elvis Presley (RCA 430.324); « You've got me running », encore du Reed; « People get ready » des Impressions; le classique « Money »; « Hooka tooka », arrangé par eux avec un harmonica dément; « Call me » qui n'est pas sans rappeler « La bamba »; « Summertime » de Georges Gershwin et se termine par « It's all over now », le grand succès des Rolling Stones. Le meilleur moment de l'album est la plage « People

get ready » où, avant de démarrer, les Chambers Brothers se présentent: « Nous sommes quatre frères nés dans le Mississipi, issus d'une famille nombreuse pauvre ». Ces quatre frères sont Joe, soliste, Willie, Lester et George. Franchement, depuis que j'ai reçu ce disque, je me suis relevé plusieurs fois de suite pour l'écouter. Dites-moi si j'ai bon goût. — J. B.

**JOE COCKER**  
With a little help from my friends. Somethin's coming on. STATESIDE FSS 612 (45 t simple - 6,50 F)

A chaque fois qu'il faisait un gala cet été, il chantait une chanson des Beatles arrangée à la sauce soul-music et obtenait un succès fracassant. Un jour, il décida de l'enregistrer et, dès que les programmeurs (que ce soit en France ou en Angleterre) le reçurent, ils se mirent à la diffuser abondamment. C'est l'histoire de Joe Cocker et sa fracassante version de « With a little help from my friends ». — J. B.

**ARTHUR CONLEY**  
People sure act funny. Burning fire. ATCO 71 (45 t simple - 6,50 F)

Un titre que tous les clubs ont programmé cet été, c'est le « People sure act funny » de l'élève numéro 1 du regretté Otis Redding, Arthur Conley qui reste fidèle à lui-même: une valeur sûre du RNB. — J. B.

**SAMMY DAVIS Jr**  
LONELY IS THE NAME. Lonely is the name. Up, up and away. The good life. Shake, shake, shake. We'll be together again. Don't take your time. Children, children. You've got your troubles. All that jazz. Ev'ry time we say goodbye. REPRISE CRV 6.090 (30 cm - 19,95 F)

Sammy Davis Jr est avant tout, plus qu'un chanteur, un homme de scène. Un formidable animateur de spectacles. Son « One man show » est un modèle du genre que beaucoup essaient en vain d'imiter. Né en 1925 à New York il a fait ses débuts sur scène à deux ans. Il y a quelque temps, il triomphait à Londres, après Broadway, dans une comédie musicale, « Golden boy ». C'est un petit bonhomme têtu, fonceur, avec ce prodigieux sens de l'humour que n'ont que les anglo-saxons. Pour plus ample information voir son autobio-

graphie « Yes, I can ». Ce disque bien fait où il interprète avec sentiments de belles ballades comme « Lonely is the name » et où il reprend « The good life » de Sacha Distel, ne montre qu'une des facettes de son talent. Sammy Davis Junior est un professionnel. J'aime les professionnels. — P. Ch.

**FATS DOMINO**  
THE BEST. Blueberry hill. South of the border. I've been around. Country boy. Blue monday. Walking to New Orleans. You said you love me. My blue heaven. Be my guest. So long. Coquette. My girl Josephine. Go in' home. Trouble in mind. LIBERTY SLBX 340.754 (30 cm - 22,90 F)

Un excellent récapitulatif de la carrière d'un monsieur qui, il y a déjà vingt ans, obtenait son premier disque d'or avec « The fat man ». Tous ces enregistrements, réédités sur ce 33 t Liberty, furent des grands succès de Fats Domino: « My blue heaven » (Imperial 5.386), « Blueberry hill » (5.407), « Blue monday » (5.417), « Coquette » (5.553), « Country boy » (5.645), « Walking to New Orleans » (5.675), « My girl Josephine » (5.704). Bon nombre furent composés par Fats en compagnie du fameux Dave Bartholomew. — J. B.

**DOORS**  
WAITING FOR THE SUN. Hello I love you. Love street. Not to touch the earth. Summer's almost gone. Wintertime love. The unknow soldier. Spanish caravan. My wild love. We could be so good together. Yes the river knows. Five to one. VOGUE CLVXEK 277 (30 cm - 26,90 F)

Une personnalité débordante, celle du chanteur Jim Morrison; trois musiciens assez exceptionnels: le tout formant les Doors, ce groupe qui a rejoint les Beatles et les Rolling Stones dans les cœurs des amateurs de groupes pop. Avec cet album, ils se confirment. Parmi les grands moments de ce 33 t, citons « Hello I love you won't you tell me your name », ancien numéro 1 aux États-Unis qui rappelle un certain « All the days and all of the nights » des Kinks, avec en plus tout l'apport musical de ces trois-quatre dernières années. Dans « Spanish Caravan », Jim et ses compères font une incursion vers la musique classique.

Enfin, « Five to one », un blues dont la morale de ces défenseurs de la jeunesse actuelle est qu'ILS ont les armes, mais NOUS, nous avons le nombre. A bon entendeur, salut. — J. B.

**GILLES DREU**  
Pourquoi Bon Dieu. La mégère apprivoisée. On revient toujours. Ma prière. Zapata. Alouette. Ne pleure pas Emmanuella. La belle Aurora. Mais... Le jour et la nuit. Théodorakis. DISC'AZ LP STEC 44 (30 cm - 26,90 F)

Il est un moment difficile pour un chanteur: la sortie d'un nouveau disque après un grand succès. C'est le tournant glissant où vous attendent toujours certaines personnes bien intentionnées. Aussi, certains chanteurs font un « follow-up », chanson nouvelle qui emprunte les mêmes lignes harmoniques que la précédente à succès. Pour continuer, Gilles ne s'est, lui, pas contenté d'un simple single. Il a sauté à pieds joints le fossé où s'entassaient les critiques professionnels et a enregistré un album, en stéréo. Toutes les chansons n'ont pas nouvelles. Quatre des titres enregistrés ont volontairement été mis en réserve pour plus tard. On retrouve donc ici « Alouette » et des titres parus dans ces deux EP précédents, « Ma prière » et surtout « Zapata », que je continue personnellement à aimer malgré son insuccès chronique auprès des programmeurs. Des titres nouveaux, « Pourquoi Bon Dieu » est une reprise d'un tube de Harry Belafonte avec un texte de Pierre Delanoé qui sans avoir l'air de rien, bouscule en passant quelques idées. Faites-y attention. Delanoé s'est souvenu là qu'il avait adapté Bob Dylan en français. Des autres nouveaux titres, mes préférences vont à la très jolie, très originale « Mégère apprivoisée » écrite spécialement pour Gilles par Pierre Delanoé et Jacques Datin à « Ne pleure pas Emmanuella » due à la plume de Billy Nencioi dont le frère Gilbert signe la photo de l'album, et à « Mais... » au titre assez mal choisi mais qui est une belle chanson. Il est difficile de fixer son choix, et il semble que les disc-jockeys aient le même problème. Abondance de biens ne saurait nuire cependant. — P. Ch.

**FLEETWOOD MAC**  
MR. WONDERFUL. Stop messin' around. Coming home. Rollin' man. Dust my

GINGER BAKER  
"THE CREAM"

Distribution :  
G. Beker  
99, rue de Paris  
92 - Boulogne.  
Tél. : 825-73-80.

**PAISTE**  
CYMBALS

the choice of  
top drummers  
all over the world



broom. Love the burns. Doctor Brown. Need your love tonight. If you be my baby. Evenin' boogie. Lazy poker blues. I've lost my baby. Trying to hard to Tryin' so hard to forget. BLUE HORIZON 7-63.205 (30 cm - 26,90 F)

Dernière minute: un album que j'attendais impatientement. D'abord une très jolie pochette dépliant. A l'intérieur, une douzaine de blues style anglais assez fameux, une bonne cuvée, mes amis, par Peter Green, Jeremy Spencer, John McVie et Mick Fleetwood. Pour certains morceaux le Fleetwood Mac est accompagné par une section de cuivres avec Steve Gregory, John Almond, Dave Howard, ainsi que Christine Perfect des Chicken Shack (Christine est la femme de John McVie) au piano et Duster Bennet à l'harmonica. Outre leurs propres compositions, le Fleetwood joue du Elmore James et du Robert Johnson. Voilà une bonne initiative de CBS-France que la distribution de Blue Horizon. Mon tiercé: « Lazy poker blues », « Stop messin' round » et « Rollin' man ». — J. B.

FLEETWOOD MAC Black magic woman. The sun is shining. CBS 3.138 (45 t simple - Need your love so bad. Stop messin' around. BLUE HORIZON 57-3.139 (45 t simple - 6,50 F)

Deux parutions très intéressantes chez Blue Horizon, distribuées par CBS. Personnellement, étant amateur de blues (qu'il soit anglais ou américain), je collectionne toutes les sorties du catalogue de Mike et Richard Vernon, Blue Horizon. Les quatre titres sont tous aussi bons les uns que les autres, mais si j'étais programmeur ou disc-jockey, je choisirai de pousser « Stop messin' around ». J'attends maintenant de recevoir leur album « Mr Wonderful » et celui des Chicken Shack. — J. B.

FORMATIONS At the top of the stairs. Magic melody. M-G-M 61.611 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. M-G-M) Un nouveau quintette vocal aux voix douces, punies par d'ignobles violons et des

thèmes semi-sophistiqués. Vous aurez deviné que je ne me défonce pas trop en les entendant. — K. M.

ARETHA FRANKLIN The house that Jack built. I say a little prayer. ATLANTIC 650.113 (45 t simple - 6,50 F) Nommée dernièrement chanteuse la plus populaire par les lecteurs de notre confrère anglais Melody Maker, Aretha Franklin présente une face typiquement soul (The house that Jack built) et un arrangement génial d'un ancien succès de Dionne Warwick, signé Bacharach-David, un slow qui me donne vraiment la chair de poule. — J. B.

SERGE FRANKLIN Les grands vents. Exister. DISC'AZ SG 39 (45 t simple - 6,50 F) Ce nouvel auteur-compositeur doit aimer les instruments bizarres. Il emploie en effet sur une face un sitar, ou quelque chose de similaire, et sur l'autre, la meilleure, « Les grands vents » un instrument encore peu employé; la guimbarde dont la sonorité n'est pas

sans séduction. Un disque prometteur dont la réalisation laisse toutefois à désirer. — P. Ch.

FRUCTIDOR Fructidor. La dernière rose. POLYDOR 66.647 (45 t simple - 6,50 F) Cette production « Carabine », le nouveau label des auteurs à succès Rivat et Thomas, vient à point pour nous rappeler, que José Bartel, animateur de ce groupe, est une des plus belles voix que nous ayons (voir « Les Parapluies de Cherbourg » et « Les Demoiselles de Rochefort »). — P. Ch.

THE GRADUATE- LE LAURÉAT BANDE ORIGINALE DU FILM ÉCRITE ET CHANTÉE PAR SIMON ET GARFUNKEL. Sound of silence. The singleman party foxtrot. Mrs Robinson. Sunporch cha-cha. Scarborough fair/canticle. On the trip. April come she will. The folks. A great effect. The big bright green pleasure machine. Whew. Mrs Robinson? Sound of silence.

CBS 70.042 (30 cm - 26,90 F) Merveilleux, ce disque est merveilleux. Il vous donne envie d'aller voir ou revoir le film. Il n'y a aucune chanson que vous n'avez pas entendue, rien de nouveau, mais la musique est si belle, les paroles si douces, que l'on ne peut s'empêcher de l'écouter très souvent. Le plus beau titre du disque est sans conteste « Scarborough fair/canticle », une poésie sensible, un peu mélancolique, une brume de tendresse recouvre les mots, et la musique exprime tout un monde intérieur triste. Ne vous privez pas du plaisir d'écouter ce disque, sinon vous le regretterez. — Jo. B.

JULIETTE GRÉCO LA FEMME. Il ne faudrait pas que... Dans ton lit. Je t'attends à Charonne. Et le pays s'endort. Une chanson comme on n'en fait plus. Déshabillez-moi. La Femme. Dimitri. Marie-Vilaine. Il fait déjà... Je suis bien. PHILIPS 844.702 BY (30 cm - 22,90 F) PEUT-ÊTRE QUE... Peut-être que... Quand tu revien- dras. Le tango. Chanson bleue. Six soldats. Le Roi Misère. Frère Jacques. L'or. Quand je serai loin. Les feuilles de tabac. Faites pas la guerre. Toi que j'attends. PHILIPS 844.796 BY (30 cm - 22,90 F)

Le second disque est tout récent — il correspond au passage à Bobino de Juliette Gréco —, le premier l'est moins, mais on trouve dans les deux toutes les préoccupations majeures de la chanteuse. Gréco est préoccupée, ce qui est une façon d'être engagée, par la femme, l'amour, la politique, la guerre et la bêtise. « Peut-être que... » parle de tous les problèmes mondiaux actuels et de ce qu'en pensent Maurice Fanon, son auteur, et Juliette Gréco, qui l'interprète en ouverture de son tour de chant (là encore, il est curieux de noter que comme Yves Montand, elle « ouvre » avec une chanson qui met mal à l'aise). « Les feuilles de tabac » sont une bossa-nova, un rythme très nouveau pour Gréco, ainsi nommée parce que « les feuilles de tabac se moquent bien de l'automne, alors que les feuilles de chêne savent qu'elles finiront comme dans la chanson, les feuilles mortes se ramassent à la pelle... », une aimable parodie de Gréco par Gréco. La plus grande qualité des chansons d'amour ou de femme de ces disques est

l'absence de toute hypocrisie; Gréco ne nous cache pas l'importance de l'amour physique dans les relations humaines, et alors, tout naturellement, elle en parle et le fait dans ses chansons. Mais sans une once de vulgarité, et avec beaucoup de tendresse ou d'humour. Pour terminer, il faut noter deux chansons, une fable délicieuse sur la sœur octogénaire du « Roi Misère », et le tableau d'une malhonnête avec « Je suis bien » de Jacques Brel. — F.-R. C.

LEE HAZLEWOOD LOVE AND OTHER CRIMES Love and other crimes. Morning dew. She comes running. Rosacoke street. She's funny that way. The house song. Wait and see. Forget Marie. Poor man'. Love and other crimes. REPRISE CRV 6.089 (30 cm - 19,95 F) Cet album est la preuve, si c'est utile, qu'on peut, à Paris, faire de bons enregistrements, puisqu'il a été entièrement enregistré dans les studios CBE de Chatelain-Estard. La séance étant organisée par Jack Robinson, éditeur et ami du producteur exclusif de Nancy Sinatra. Le mixage a semblé-t-il être fait aux USA. La voix de Hazlewood est maintenant connue depuis son duo dans « Jackson » avec la belle Nancy. Grave, chaleureuse, avec cet accent traînant du Sud, elle crée véritablement un climat envoûtant, fidèlement rendu par le mixage qui lui accorde beaucoup de volume, alors qu'elle murmure parfois. Ce climat est accentué par la différence de niveau qui existe entre les différents instruments. La batterie est, par exemple, souvent très en arrière. Cet album est encore la preuve, si c'est utile, que Lee Hazlewood est un grand compositeur et un grand homme de disques. — P. Ch.

MARY HOPKIN Those were the days. Turn, turn, turn. APPLE FO 129 (45 t simple - 6,50 F) Comment ne pas être conquis par cette voix enjouée, cette musique entraînant. Ce ne sont pas les pleurs de Dalida, c'est la joie, un instant retrouvée du bon vieux temps, des jours de fête. Bravo Mary, pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. Le succès de ce disque est amplement mérité, non ? — Jo. B.

MARY KANT Les ailes mouillées. Aux yeux des autres.

CBS 3.599 (45 t simple - 6,50 F) Elle n'a, bien sûr, pas inventé la mini-jupe, cette jeune débutante qui nous revient sous ce nom qui tient de l'anglomanie et de la philosophie transcendente. Le disque, lui, n'est pas transcendant. Mais comme le choix des auteurs est bon, c'est une affaire à suivre. — P. Ch.

MARTIN LUTHER KING Excerpt from speech the day before his death. Police brutality will backfire. Address to American Jewish Committee. Commitment to non-violence. Must establish priorities. Faith in America. Dr. King's entrance into Civil Rights Movement. A preacher leading his flock. I have a dream. MERCURY DY 99.256 (30 cm - 22,90 F)

De nombreux livres et disques d'hommage et de témoignage, plus ou moins adroits, plus ou moins sincères, ont été publiés concernant le grand Pasteur assassiné. Que des dizaines d'éditeurs se soient empressés de publier des pages « inédites » immédiatement après la mort du Dr. King, que même un Nixon ait osé se montrer dans la foule à ses obsèques, voilà qui est certes bien révoltant. Mais avec ce disque, soyez tranquilles: d'un bout à l'autre, c'est le grand disparu lui-même qui s'adresse à la foule et à nous. Le texte complet des discours, en Anglais, ainsi qu'une biographie traduite en Français, sont inclus dans la pochette. Ce disque, même si l'on n'approuvait pas toutes les méthodes de Martin Luther King, est un document historique émouvant. En outre le produit de sa vente contribuera à financer l'action du « Southern Christian Leadership Conference », l'un des mouvements fondés par le disparu. — J. V.

KINGSET Au bout de mon chemin. Fleur d'ombre. AZ SG 42 (45 t simple - 6,50 F) Coucou le revoilà, notre ami Kingset. J'attendais impatientement son nouveau disque et je ne suis pas déçu par ces deux faces, dont l'une est co-composée par Jean Pégny, chef des programmeurs d'Europe 1 (Au bout de mon chemin) et la seconde est pleine d'effets sonores intéressants. Une production française très valable. Bravo Kingset. — J. B.

GARY LEWIS AND THE PLAYBOYS Sealed with a kiss. Sara Jane. LIBERTY LIF 56.037 (45 t simple - 6,50 F)

On ne peut pas oublier ce plan complètement gratuit du génial « Family Jewels » où Jerry Lewis écoute avec ravissement un disque de son fils Gary. Celui-ci a hérité de son père un tête assez impossible. Il chante plutôt bien une ravissante chanson qui a nom « Sealed with a kiss », qui n'atteint cependant pas à la perfection de son précédent disque « Jill », sorte de petit chef-d'œuvre. — J.-F. H.

JACKIE LOMAX Sour milk sea. The eagle laughs at you. APPLE 501 (45 t simple - 6,50 F)

Après Mary Hopkin, les Beatles lancent Jackie Lomax. Sans doute Jackie est-il moins commercial que la première, mais par contre je pense qu'il plaira plus à l'ensemble des lecteurs de « Rock & Folk ». Le mixage est vraiment fantastique dans cet enregistrement. Son style, du super rock 68. La première chanson est signée Georges Harrison, la seconde fait penser à un Bo Diddley modernisé. Je souhaite une grande carrière à ce garçon qui chanta pendant longtemps dans diverses formations de Liverpool. — J. B.

MARBLES Only one woman. By the light of a burning candle. POLYDOR 421.404 (45 t simple - 6,50 F) Le fait que les frères Gibb (Bee Gees) aient composés les deux titres, n'est pas étranger au succès du disque. C'est excellent et semble démarrer très fort en France. A suivre. — Jo. B.

GUY MARCHAND Ben v'là aut'chose. Sans moi. RIVIERA 121.192 (45 t simple - 6,50 F) « Quand je serais mort, c'est qui m'embête c'est que l'amour se fera... sans moi ». Il lui arrive bien d'autres ennuis dans ce disque, cocasse, optimiste et very swinging. Guy Marchand se confirme être un de nos meilleurs chanteurs, aussi à l'aise sur un tempo jazz que sur un rythme latin. Il fait ce qu'il veut de sa voix, qu'il a belle, chaude et envoûtante. Avis aux demoiselles et aux amateurs de chansons bien faites, bien chantées, bien accompagnées, et somme toute uniques en France, car je ne

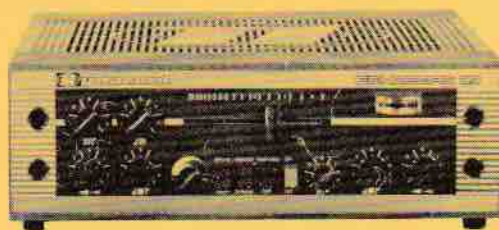
# Dynacoord Nouveauté

## CHAMBRE D'ÉCHO ET DE RÉVERBÉRATION ÉCHOCORD SUPER 75.

Cette nouveauté réunit en un seul appareil, deux systèmes universellement connus et appréciés :

- la chambre d'écho à bande magnétique ;
- la chambre de réverbération à ressort de torsion.

Ces deux systèmes peuvent être utilisés indépendamment ou simultanément. L'ÉCHOCORD SUPER 75 offre de ce fait de nouvelles possibilités dans le domaine des effets sonores et permet notamment la réverbération de l'écho, ainsi que la « réverbération continue » à l'usage des organistes.



CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES :  
2 canaux d'entrée possédant chacun 2 entrées universelles. Chaque canal dispose d'un réglage de volume, d'un double réglage de tonalité et d'un réglage d'écho.  
Réglage de tonalité séparé pour l'Écho Hall, réglage progressif et continu de l'Écho Hall par commande à glissière. Commutateur « chant » - « musique ».  
— Deux vitesses de défilement de la bande, commande à distance. Boîtier moderne de teinte gris anthracite. Panneau de commande éclairé. Dimensions : 385 x 268 x 139 mm. 2.220 Frs

Distribué par :

**A. P. FRANCE, S.A.R.L.**

28-30, avenue des Fleurs

59 - LA MADELEINE - Tél. : 55-06-03

**TECMA S.A.**

161, avenue des Chartreux  
13 - MARSEILLE

10, r. d'Armagnac, 31 - TOULOUSE

**RADIOVISION**

7, cours de la Liberté

69 - LYON

# LE METIER

Tout le métier en parle: le supplément mensuel de Rock & Folk, uniquement diffusé sur abonnement, est devenu en six mois l'organe de presse indispensable au Show Business. Disque, Radio, Télévision, Auteurs, Interprètes, Compositeurs, Éditeurs, Musiciens, Impresarios, Le Métier en parle. Pour 50 F par an, vous recevrez tous les mois votre « Rock & Folk » habituel avec le cahier « Le Métier » encarté au centre. Au sommaire du numéro de novembre: Musique en Méditerranée avec François Reichenbach. Channel 7 ou la prise de vues TV en location. Andrée Sallée rectifie le tir. Statistiques des ventes du disque en 1967. Anniversaire de la Deutsche Grammophon. Interview de Léon Cabat, PDG de vogue. Le hit-parade national. Le Syndicat national de l'industrie et du commerce phonographiques. La programmation à RTL. Association Liberty/United Artists...

## BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

"Rock & Folk" + "Le Métier" (à remplir ou à recopier)

NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Profession : .....

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n<sup>os</sup>) et son supplément "Métier" à partir du mois de ..... Ci-joint la somme de ..... que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> (C.C.P. Paris 1964-22).

Tarif d'abonnement "Rock & Folk" + "Le Métier" (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.  
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

Tous d'accord  
pour utiliser

## l'anche OSCIL-CANE

Vibrations plus faciles, les anches faibles, moins minces du bout, ne frisent plus; longue durée.



Lucky Thompson



Pierre Gossez

STÉ CHEDEVILLE-LELANDAIS

16, avenue Hoche - PARIS - Tél. : 227.17.41

Usines: La Couture-Boussey et à Ivry-la-Bataille (27)

Photos MAYER et LEOIR



le bec métal



Ampleur de son  
Justesse

Facilité d'émission encore  
Jamais atteinte aussi bien  
dans l'aigu que dans le  
grave.



Métal doré  
ou argenté



Barney Wilen

publ. André Maîtrise

vois pas à qui l'on pourrait comparer le beau Guy. — F.-R. C.

### WILLIE MITCHELL

Soul serenade. Mercy mercy mercy. LONDON 69.005 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Hi)

Deux versions propres, nettes et très commerciales des gros succès de King Curtis et de Cannonball Adderley. Je suppose que ce sont toujours Reggie Young à la guitare, Bobby Emmons à l'orgue et Andrew Love au ténor qui jouent dans le groupe de Willie Mitchell. C'est du plus pur Memphis Sound, parfait pour la danse. — K. M.

### MOBY GRAPE

The place and the time. Murder in my heart for the judge. Bitter wind. Can't be so bad. Just like Gene Autry. Motorcycle Irene. Tree four. Funky tunk. Rose coloured eyes. Miller's blues. Naked if I want to. CBS 63.271 (30 cm - 26,90 F)

Enfin on se décide à nous faire parvenir à nous pauvres Français isolés, ces disques dont le nom seul nous fait rêver. Merci Messieurs de la Direction de CBS. Les Moby Grape ont un peu changé, musicalement s'entend. Ils ont partiellement abandonné le style psychédélic pour faire du blues, ce blues si en vogue là-bas. Un gimmick qu'il ne faudrait pas renouveler souvent mais qui a sa valeur: un morceau doit être écouté en 78 t, ce qui fait que, si vous n'avez pas remarqué les indications écrites en lettres minuscules, vous écouterez avec surprise quelque chose de grotesque. Mais l'intérêt du disque n'est pas là. Ce sont plutôt des compositions de Jimmy Miller producteur des Stones, de Traffic, des Spooky Tooth, et qui a déjà écrit pas mal de chansons. A noter « Can't be so bad » qui en Angleterre est jouée par pas mal de groupes. Un bon disque représentant merveilleusement la tendance actuelle de la musique aux States. — Jo. B.

### YVES MONTAND

A L'OLYMPIA. A Paris. Mon frère. La plus belle des mers. L'étrangère. Quelqu'un. Je t'aime. Représentation. La colombe de l'arche. Dix-neuf Septembre. En sortant de l'école. Je me souviens. La bicyclette. Dans ma maison. Idylle philoménale. Coucher avec elle. L'ordinateur. Bourlingue.

PHILIPS 844.894 BY (30 cm - 22,90 F)

Il a tenu parole. Ce disque enregistré en direct lors de son récital prouve qu'Yves Montand a effectivement osé « ouvrir » avec « Mon frère », cette chanson qui, sans avoir l'air d'y toucher, dénonce la lâcheté, la démission collective ou le refus de s'engager. Ce disque est finalement un disque d'ambiance qui sacrifie au rituel des récitals de Montand qui, toujours, ont été enregistrés sur le vif. Sans qu'il y ait de chansons vraiment nouvelles, il y en a de récentes que vous ne connaissez peut-être pas, et de moins récentes qu'il est extrêmement plaisant de réentendre sur de nouveaux arrangements. Un bon disque, donc, mais on pourrait peut-être lui préférer « Montand 7 », déjà chroniqué, et qui me paraît plus achevé que celui-ci. — F.-R. C.

### MOODY BLUES

IN SEARCH OF THE LOST CHORD. Departure. Ride my see saw. Dr Livingstone, I presume. House of four doors. Legend of a mind. House of four doors (part 2). Voices in the sky. The actor. The word. OM. DERAM SML 711 (30 cm - 22,90 F)

« Voices in the sky » n'a pas obtenu le succès de « Nights in white satin » et je doute que « In the search on the lost chord » marche aussi bien que l'album « Days of futur passé ». Ce, sur un plan commercial; car, artistiquement parlant, les Moody Blues sont égaux à eux-mêmes et nous proposent de nouveau de la belle musique contemporaine. La pochette de cet album vaut à elle seule l'achat. Alors, allons-y, rejoignons les membres de l'expédition dans leur voyage. — J. B.

### MERRIL E. MOORE

BELLYFUL OF BLUE THUNDER. House of blue light. Rock, rockola. Fly right boogie. Corine Corina. Hard top race. Bartender's blues. Tuck me to sleep. Red light. Bell bottom boogie. Big bug boogie. Barrel house boogie. Rock island line. Nursery rhyme boogie. Doggie house boogie. EMBER EMB 3.392 (30 cm - 26,90 F)

Merril Moore est né le 26 septembre 1923 dans l'Iowa. Excellent pianiste, il est réputé pour sa façon de jouer le boogie de la main gauche. Il se révéla en mai 1952 avec « Corine Corina » et « House of blue lights ». Il continua à obtenir pas mal de succès

jusqu'en 1958 et, ces derniers temps, les puristes du rock reparlent beaucoup de lui. Que dire de son style, sinon qu'il rappelle les premiers enregistrements de Bill Haley et Tommy Steele. — J. B.

### MOVE

Wild tiger woman. Omnibus. STATESIDE FSS 610 (45 t simple - 6,50 F)

Bizarre, ces Move, de par leur tenue et leur esprit musical, j'aime généralement ce qu'ils font et c'est le cas de ce 45 t dont le titre principal est « Wild tiger woman ». Mais il y a toujours un reproche à leur faire, c'est ce côté trop brouillon... après tout, c'est un style qui peut plaire et je ne suis pas contre. — J. B.

### FATTY NAUTY

Y'a une blonde dans mon pyjama. La grosse tête. A tumba (part. 1 & 2). BARCLAY 71.266 M (45 t EP - 10 F)

Le nouveau Nauty. Tout nouveau même, puisque c'est son premier disque. Il n'a pas eu de chance, il est sorti pendant les « événements ». C'est pourtant un bon premier disque, une voix un peu éraillée, un orchestre très R & B, qui chauffe gentiment et un humour assez corrosif. Bonne chance. — F.-R. C.

### NILSON

Everybody's talking. Don't leave me. RCA VICTOR 49.562 (45 t simple - 6,50 F)

Un garçon dont on parle beaucoup avec Jose Feliciano aux États-Unis. Nilson est un ami de John Lennon, qu'il a eu l'occasion de retrouver plusieurs fois cet automne alors qu'il participait à diverses TV. Son disque marche très fort, ce qui est normal car la mélodie de « Everybody's talking » est très chouette. — J. B.

### TOM PAXTON

MORNING AGAIN Jennifer's rabbit. Mr. Blue. Victoria dines alone. The hooker. So much for winning. Talking Vietnam pot luck blues. Clarissa Jones. Morning again. A thousand years. Now that I've taken my life. VOGUE CLVLXK 278 (30 cm - 22,90 F)

Une agréable surprise de rentrée, puisque le dernier « enfant » de Tom Paxton est sorti en juillet dernier aux États-Unis. Par contre, une fois de plus, AUCUN COMMENTAIRE NI TRADUCTION accompagnant la pochette. Ce n'est pourtant

pas la faute des journalistes spécialisés qui ont proposé leur concours! Cela dit, si vous lisez l'anglais, vous apprécierez le texte de présentation par l'auteur, et les deux photos de la couverture, surtout celle du verso (cf. ci-contre celle du recto). Quant aux chansons, certaines d'entre elles marquent sur le plan musical un tournant pour Tom: les mélodies ne sont plus tellement folkloriques, et l'orchestration fait souvent appel à des éléments de jazz et à des rythmes qui chauffent (« Mr. Blue » et « The hooker » par exemple). L'influence de Brel, en outre: on la sent dans « Clarissa Jones », qui pourrait être une cousine de « Mathilde », et « Now that I've taken my life ». Le style plus traditionnel de l'auteur de « Ramblin' boy » se retrouve tout de même, dans « Jennifer's rabbit », chanson d'enfants non accompagnée, « Talking Vietnam pot luck blues », très drôle, et dans « Morning again » (symboliquement?). En résumé, un disque varié, et qui a des chances de plaire à des catégories d'auditeurs habituellement partagées. C'est du moins ce qui est en train de se produire dans son pays d'origine. — J. V.

### CARL PERKINS

Blue suede shoes. Dixie fried. LONDON 69.009 (45 t simple - 6,50 F)

Encore un disque du rock revival: Carl Perkins dans son plus grand classique, « Blue suede shoes », enregistrement initial effectué chez Sun (Memphis Tennessee) le 26 décembre 1955, qui lui valut quelques mois plus tard un disque d'or. C'est un enregistrement à posséder par tout pionnier qui se respecte. — J. B.

### PIGMEAT MARKHAM

Here comes the judge. The trial. CHESS 169.518 (45 t simple - 6,50 F)

Il y a quelques semaines, si vous vous branchiez sur quelque station radiophonique anglaise, vous pouviez être sûr d'entendre dans la demi-heure qui suivait l'une des deux versions de « Here comes the judge », versions qui se sont livrées des super-duels dans les divers Hit-Parade. Pigmeat Markham, qui interprète au verso « The trial » (le procès), est un vieux comédien, pas play-boy pour un sou, comédien qui travailla longtemps avec Bessie Smith et qui continue à faire beaucoup de télévision. Markham dit avoir créé ce titre il y a des années

et des années... Bon disque d'ambiance américaine. — J. B.

#### PLATTERS

Twilight time. My prayer. CBS 3.376 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Musicor)  
Les Platters, nouvelle formation, mais ancien style. Deux reprises de gros succès, fort bien faites, mais dans un genre (mielleux) que je ne goûte guère. — K. M.

#### ELVIS PRESLEY

SPEEDWAY. There ain't nothin' like a song. Your time hasn't come yet baby. Who are you. He's your uncle not your dad. Let yourself go. Your groovy self. Five sleepheads. Western union. Mine. Goin' home. Suppose.

RCA VICTOR 440.750 S (30 cm - 26,90 F)

Ça y est, notre cher Elvis semble avoir retrouvé en bonne partie sa plus belle voix. Sur la première face, il chante plusieurs titres extraits de la bande originale du film « Speedway », dont les meilleurs sont le thème et les deux chansons que nous connaissions déjà sur 45 t « Your time hasn't come yet baby » et « Let yourself go ». La seconde face démarre sur une composition de Lee Hazlewood interprétée par sa partenaire Nancy Sinatra. Puis ce sont cinq chansons en supplément dont un rock « Western union » et un slow « Suppose ». — J. B.

#### ALAN PRICE

Love story. My old Kentucky. DECCA 79.027 (45 t simple - 6,50 F)

Domage qu'il paraisse vouloir quitter la chanson, il avait du talent, le bougre. Pourtant, Alan Price me rappelle souvent un autre chanteur, parfois Screamin' Jay Hawkins, parfois Fats Domino, et ici Harry Belafonte avec cette très bonne chanson qu'est « Love story ». — J. B.

#### OTIS REDDING

I've got dreams to remember. You made a man out of me. Nobody's fault but me. Hard to handle. Thousands miles away. The happy song. Think about it. A waste of time. Champagne and wine. A fool for you. Amen.

ATCO 3.011 (30 cm - 19,95 F)

Inutile de dire que les disques Stax ont vendu dans notre pays un nombre extraordinaire de 33 t d'Otis Redding cette année avec « The Otis Redding story » (69.007-8), « The dock

of the bay » (69.009) et « The happy song » (69.011). Avec cet album, les ventes totales 68 vont encore nettement grimper. Ce 33 t comprend d'excellents titres comme « I've got dreams to remember », « Hard to handle », « The happy song »; ses versions du traditionnel « Amen » et d'une composition de Ray Charles « A fool for you ». — J. B.

#### ELIS REGINA

Deixa. Tristeza. PHILIPS 365.170 BF (45 t simple - 6,50 F)

Le dernier 45 t d'Elis Regina, il est tout chaud, il arrive juste. Il restera chaud longtemps, parce que c'est quelque chose, un vrai malheur ! Je ne suis pas un fervent de musique sud-américaine, mais alors là, chapeau, c'est le super-pied ! Appelez ça mambo-jazz, bossanova swinguante à mort, tout ce que vous voudrez, mais c'est tout simplement une fille qui déménage comme c'est pas permis, des musiciens qui jouent vraiment très très bien, un disque indispensable à tous ceux qui ont un tant soit peu le sens du rythme. Attention quand même, il est incandescent et écoutez un peu le bassiste, vous m'en direz des nouvelles (14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>). Sachez enfin qu'Elis Regina passe à l'Olympia depuis le 23 octobre. — F.-R. C.

#### ROLLING STONES

Street fighting man. No expectations. DECCA 72.113 (45 t simple - 6,50 F)

Un disque qui a fait peur à tous les gens « bien pensants » américains, et plus particulièrement aux disc-jockeys de Chicago qui ont craint d'amplifier les manifestations estudiantines en le diffusant. « Street fighting man », un véritable combat musical et lyrique. Son style ? Ce qu'outre-Atlantique on appelle du rock progressiste. Personnellement, je préférerais « Jumpin' Jack flash ». — J. B.

#### SAM & DAVE

You don't know what you mean to me. This is your world.

ATLANTIC 650.105 (45 t simple - 6,50 F)

Can't you find another way. Still is the night.

ATLANTIC 650.112 (45 t simple - 6,50 F)

Deux 45 t du « Double dynamite », Sam & Dave : le premier avec une chanson de Steve Cropper et Eddie Floyd « You don't know what you mean to me » est vraiment extra, alors que le second ne m'accroche pas, en habitué du bon

travail de ces deux messieurs. — J. B.

#### SANDIE SHAW

Le temps des fleurs. C'est bien joli Paris. Prouve-moi. Mon amour stop. RCA VICTOR 86.590 (45 t EP - 10 F)

Toujours aussi charmante, cette Anglaise qui, de son côté, éprouve une passion pour notre capitale. Les quatre titres (signés de son ami, le chanteur anglais Chris Farlowe) sont chantés en français par Sandie Shaw. La plus célèbre est incontestablement sa version très réussie du succès de Mary Hopkin, « Those were the days », en français « Le temps des fleurs » (c'est du moins la traduction d'Eddie Marnay...). — J. B.

#### SHORTY LONG

Here comes the judge. Sing what you wanna. TAMLA MOTOWN FT 135 (45 t simple - 6,50 F)

La deuxième version de « Here comes the judge », mais aussi celle que je préfère, peut-être parce que j'ai toujours eu un petit faible pour le Tamla Motown Sound. « Sing what you wanna » fournit un bon coupleage pour Shorty Long, cet ancien membre des Inkspots, originaire de Birmingham en Alabama qui débuta un soir en remplaçant un pianiste de night-club tombé malade. — J. B.

#### SLY & THE FAMILY STONE

Dance to the music. Higher. I ain't got nobody. Dance to the medley. Ride the rhythm. Color me true. Are you ready. Don't burn baby. Never will I fall in love again.

EPIC BN8-26.371 (30 cm - 22,90 F)

Deux filles, cinq garçons, tous noirs. Ils ont créé le son de Philadelphie, un mélange de rock, blues, jazz, mais surtout de soul et de music psychédélic. Ils ont fait un tube énorme cet été avec « Dance to the music », que ce soit au Hit-Parade anglais ou américain, tout comme dans les discothèques françaises. Outre ce grand succès, plusieurs titres intéressants dont « Don't burn baby ». La morale en est : mieux vaut apprendre que de brûler... — J. B.

#### SMALL FACES

The universal. Donkey Rides a penny.

IMMEDIATE IMF 512 (45 t simple - 6,50 F)

Je l'ai toujours dit depuis qu'on me l'a fait remarquer, les Small Faces sont avec les Beatles et le Pink Floyd le groupe anglais

le plus intéressant. Chacun de leurs disques est bourré de trouvailles et sonne d'une manière originale. The universal est un titre excellent. — J.-F. H.

#### O.C. SMITH

Gas, food, lodging. Main Street Mission. CBS 3.639 (45 t simple - 6,50 F)

Moins bon que « Son of Hickory... », ce nouveau disque de O.C. n'en est pas mauvais pour autant. Une pierre grise parmi tant d'autres, dans l'immense production des chanteurs de R & B qui s'essouffent à courir après l'ombre trop grande d'Otis Redding et n'en attrapent que des lambeaux. — Ph. P.

#### STEPPENWOLF

Born to be wild. Everybody's next one.

RCA VICTOR 49.915 (45 t simple - 6,50 F)

Non, le rock n'est jamais mort : une preuve ? Il suffit d'écouter le grand succès de cinq garçons qui enregistrent pour la même firme américaine que les Mama's & Papas (Dunhill Records), j'ai parlé de « Born to be wild » des Steppenwolf. Un rythme frénétique, plein de sonorités démentées qui font penser qu'ils sont vraiment nés pour être sauvages... — J. B.

#### RAY STEVENS

Mr Businessman. Face the music. MONUMENT 680.013 (45 t simple - 6,50 F)

La vie d'un homme d'affaires, c'est l'histoire de « Mr Businessman » que nous conte Ray Stevens. Ce morceau qui fait penser à certains tubes de Bob Dylan, a été programmé par Pierre Lattès durant de nombreuses semaines au « Pop-Club » de José Artur. Ray Stevens qui arrange ses propres chansons compose depuis très longtemps pour divers artistes aux États-Unis. Alors, il a plus d'un tour dans son sac pour ne pas se faire oublier. — J. B.

#### TINA

S'il le fallait. C'est toujours. Le temps des Fleurs.

LA COMPAGNIE EP 101 (45 t EP - 10 F)

Dans la bataille où s'affrontent autour d'un titre mis soudainement au rang de tube (bien que enregistré depuis déjà un moment par les Cream dans leur double-album « Wheels on fire ») quelques vedettes de la chanson internationale, Tina, handicapée face à ces concurrentes plus connues, doit avoir quand même son mot à dire. Son interprétation a plus de cœur, plus de punch. Il reste bien sûr à se poser la question

de la nécessité de toutes ces versions différentes. On vous répondra qu'on ne laisse pas passer devant soi un tel « tube » sans se sentir des déman-gaisons du côté des ventes de disque qui sont et restent malgré tout la raison principale de la production quoi qu'en pensent certains. — P. Ch.

#### IKE & TINA TURNER

We need an understanding. It sho' ain't me.

LONDON 69.014 (45 t simple - 6,50 F)

Enfin, le public français semble les avoir adoptés. « So fine » et « River deep mountain high » ont tourné sur de nombreux électrophones cet été et « We need an understanding », un rapide et « It sho' ain't me », un slow, devraient subir le même sort. Ce, en attendant d'avoir, comme nos amis britanniques, la chance de les applaudir sur une scène. Pour les disc-jockeys, signalons que ces deux titres ont été enregistrés chez Pompeii à Dallas. — J. B.

#### SYLVIE VARTAN

Baby capone. Pas en été. RCA VICTOR 46.169 (45 t simple - 6,50 F)

Irrésistiblement. Je suis comme ça.

RCA VICTOR 46.170 (45 t simple - 6,50 F)

Sylvie nous habitue à une production de qualité. Ces deux disques sont parfaits. A quelques mois de son passage à l'Olympia du 3 au 9 décembre, Sylvie est prête, elle l'a déjà prouvé maintes fois, et nous le prouvera encore cette fois c'est une de nos meilleures chanteuses. Bonne chance donc pour l'Olympia, mais je ne me fais pas de soucis le succès est déjà assuré. — Jo. B.

#### GENE VINCENT

Lucky star. Baby don't believe him.

CAPITOL CLF 514 (45 t simple - 6,50 F)

### CONCERTS DE NOVEMBRE

5<sup>e</sup> PARIS JAZZ FESTIVAL A LA SALLE PLEYEL, A PARIS :

Le 4 à 21 h : Horace Silver, Muddy Waters, Gary Burton, Joe Simon, Stars of Faith of Black Nativity.

Le 5 à 21 h : Ravi Shankar.

Le 6 à 21 h : Dizzy Gillespie, Max Roach, Elvin Jones, Sonny Murray, Art Blakey.

Le 8 à 21 h : Count Basie.

Le 20 à 21 h : Jimmy Smith.

Le 25 à minuit : Les Supremes (au théâtre des Champs-Élysées).

#### A BORDEAUX :

Gary Burton, le 9, au Théâtre de l'Alhambra.

Pas très pionnier ce Gégène. Néanmoins, une réédition qui fera plaisir à ses fans. « Lucky star » est sorti initialement en Grande-Bretagne en mars 1962 alors qu'il effectuait une tournée outre-Manche avec Brenda Lee. — J. B.

#### JR WALKER

Hip city (Part 1 & 2). TAMLA MOTOWN FT 143 (45 t simple - 6,50 F)

Quelle ambiance, mes amis. Rien d'étonnant en lisant les noms du fameux saxophoniste-ténor-chanteur de la Tamla-Motown, Junior Walker et de son ensemble The All Stars. Voilà un simple décomposé en deux parties d'« Hip city » sur chaque face, morceau enregistré en public que je conseille à tous les disc-jockeys et organisateurs de surprise-parties pour démarrer leurs séries de jerk. La piste se remplira... — J. B.

#### HOWLIN' WOLF

BIG CITY. BLUES. Riding in the moonlight. Worried about my baby. Crying at day light. Brown skin woman. Twisting and turning. House rockin' boogie. Keep what you got. Dog me around. Morning at midn light. Backslide boogie.

EMBER EMB 3.370 (30 cm - 26,90 F)

Né en 1910 dans le Mississippi, Chester Burnett ne commença à jouer de la guitare qu'à l'âge de 23 ans. En 1938, il commença à faire quelques galas le samedi soir avant de se faire connaître des amateurs de blues, rock et R'n'B sous le pseudonyme d'Howlin' Wolf. Les morceaux inclus sur cet album auraient été enregistrés avant 1948, ce qui ne les empêche pas de demeurer encore aujourd'hui pleins de réalisme et d'entrain. Par exemple, écoutez « House rockin boogie » et vous serez convaincus. — J. B.



# les plus vendues aux U.S.A.

Solivignen

## batteries PEARL

importation directe du japon. maintenant disponibles en france rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1453<sup>F</sup> (cymbales en sus) peau plastique  
garantie totale • crédit longue durée

**Attention !  
Nouvelle adresse !**

en vous recommandant de la revue, documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

• A vendre Orgue Gem., Guit. Framus état neuf. Ecr. au journal n° 5.

• V. Ampli 50 W. Guitare Hags-trom neuve. Prix à débattre. Ecr. ou s'adresser à Plabory Olivier, 14, place Hérod, 92-Courbevoise.

• Vds Guitare basse plate Gibson 2 micros mod. EB3 neuve (juillet 68) avec étui : 2 500 F. Ecr. E. Lapiere, 3, rue de Turenne, 90-Belfort.

• Vends Ampli, 5 watts, neuf, sous garantie. Tél. AUT 67-08.

• Gibson Les Paul (type Clapton) plate, deux micros dorés, rouge : 1 800 F. + 2 micros Guild 200 F. A. Saiget, 43, rue Berthelot, 92-Nanterre. 204-50-90.

• Vends basse Hofner forme violon avec étui valise état neuf 650 F. Rondan, 75, rue Rochechouart-9°.

• Lecteur voudrait se mettre en rapport avec possesseur orgue électron. GEM Impérial. Duo-Ach. Farfisa Compact-Duo en tr. mauv. état, même irréparable. Tél. ap. 20 h à 076-45-88 ou écr. à Duguet, 29, rue Custine, Paris-18°.

• A vendre : Guitare Stevens + étui : 1 000 F. - Guitare Welton : 400 F. - Guitare Jacobacci + étui : 1 000 F. J.-P. Gérandi, 9, avenue des Fleurs, 93-Bagnolet.

• Particulier cherche batterie complète. Tél. 267-35-34 ou écrire à Pierre Vidal, 118, boulevard Malesherbes (17°).

• A vendre guitare Télécasters Fender (an) 1968 : 1 400 F. Ampli Bassman Fender 1 700 F. Matériel très propre, encore sous garantie. Tél. 215 Pont-Audemer.

• Vends 2 200 F batterie complète Olympic avec caisse-claire Ludwig, cymbales et housses, état neuf. P. Jannot, 74, bd Beaumarchais, Paris-11°. Tél. 700-10-61.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 19 bis et 20 de « Rock & Folk ». Envoyez le bulletin ci-dessous aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9°. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES

Articles parus dans le n° 10 : Eric Charden, Easy Beats, les Troubadours, la Rose de France d'Antibes, Small Faces, Alain de Sédouy, Saint-Tropez blues, Bob Dylan, Dick Rivers, Elvis Presley II, Marie Laforêt, les Beatles, le LSD, Percy Sledge I et Louis Armstrong.

Articles parus dans le n° 11 : Festival Pop de Monterey, Herbert Léonard, Le Kingset, Gil Now, Miles Davis, Sarah Vaughan, Festival de folk de Cambridge, La « postermania », Patricia, Brian Epstein, Les Hippies (1° Les grandes vacances), Peter, Paul et Mary, James Brown, Elvis Presley III, Gene Vincent, Percy Sledge II, Pierre Perret, Monty, Jean-Christophe Averty, B.B. King et Jackie Wilson.

Articles parus dans le n° 12 : Scott McKenzie, Procol Harum, le dossier du 45 simple, les Bee Gees, Anne Vanderlove, Johnny Burnette, Les Mothers of Invention I, le show de James Brown,

Johnny Hallyday, le vrai folk US, Eric Burdon et les Animals, Nana Mouskouri, les Hippies (2° Mais qui a tué Hippie?), Elvis Presley IV et Little Richard.

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave, Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee-Gees, Joan Baez, Scott McKenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Poinareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68. (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Preux, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayall, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68, B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Jules Beaucaerne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem.

Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Roll, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Leonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19 : Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll, Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues : Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

Articles parus dans le n° 20 : Radios Pirates, Jacqueline Dulac, Cisco Houston, Rolling Stones, Zurich, Baschung, Sandie Shaw, Gilles Dreux, Claude Nougaro, Elvis Presley, Félix Leclerc, San Francisco, Michel Polnareff, Californie, John Mayall, Golf Drouot, Art et Contestation.

Articles parus dans le n° 21 : Carlos, John Mayall, Londres Blues, Jeunes, Canned Heat, Doors, Jefferson Airplane, Ray Charles, Newport Folk Festival, New York pop, Yves Montand, Golf Drouot, Eric Clapton, Juan.

# LES PLUS GRANDS NOMS DU BLUES DISPONIBLES EN 45 TOURS SIMPLES

THIS EXTENSIVE ESTABLISHMENT IS PRINCIPALLY ENGAGED IN THE MANUFACTURE OF

## STREAM ENGINES.

**HOWLIN' WOLF  
MUDDY WATERS  
BO DIDDLEY**

THE RED ROOSTER

45 T. CHESS 169.520 vol. 1

**SONNY BOY  
WILLIAMSON**

DON'T START ME TALKIN' / HELP ME

45 T. CHESS 169.521 vol. 2

**MUDDY WATERS**

GOING BACK TO MEMPHIS / BLACK NIGHT

45 T. CHESS 169.522 vol. 3

**JOHN LEE HOOKER**

ONE BOURBON, ONE SCOTCH, ONE BEER

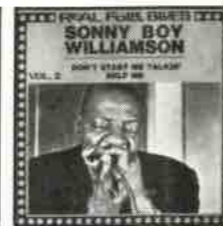
STELLA MAE

45 T. CHESS 169.523 vol. 4

**LITTLE MILTON**

PLEASE, PLEASE, PLEASE / FEEL SO BAD

45 T. CHESS 169.524 vol. 5



### BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit onze numéros (1)

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. - 1 an : 22,50 F. F.  
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B.  
1 an : 275 F. B.  
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. - 1 an : 27,50 F. S.  
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F.  
1 an : 32,50 F. F.

### BON DE COMMANDE

Rock & Folk ayant maintenant plus d'un an d'existence, nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux, joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de : .....

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9° par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger).



CHESS

DISTRIBUTION C.E.D.